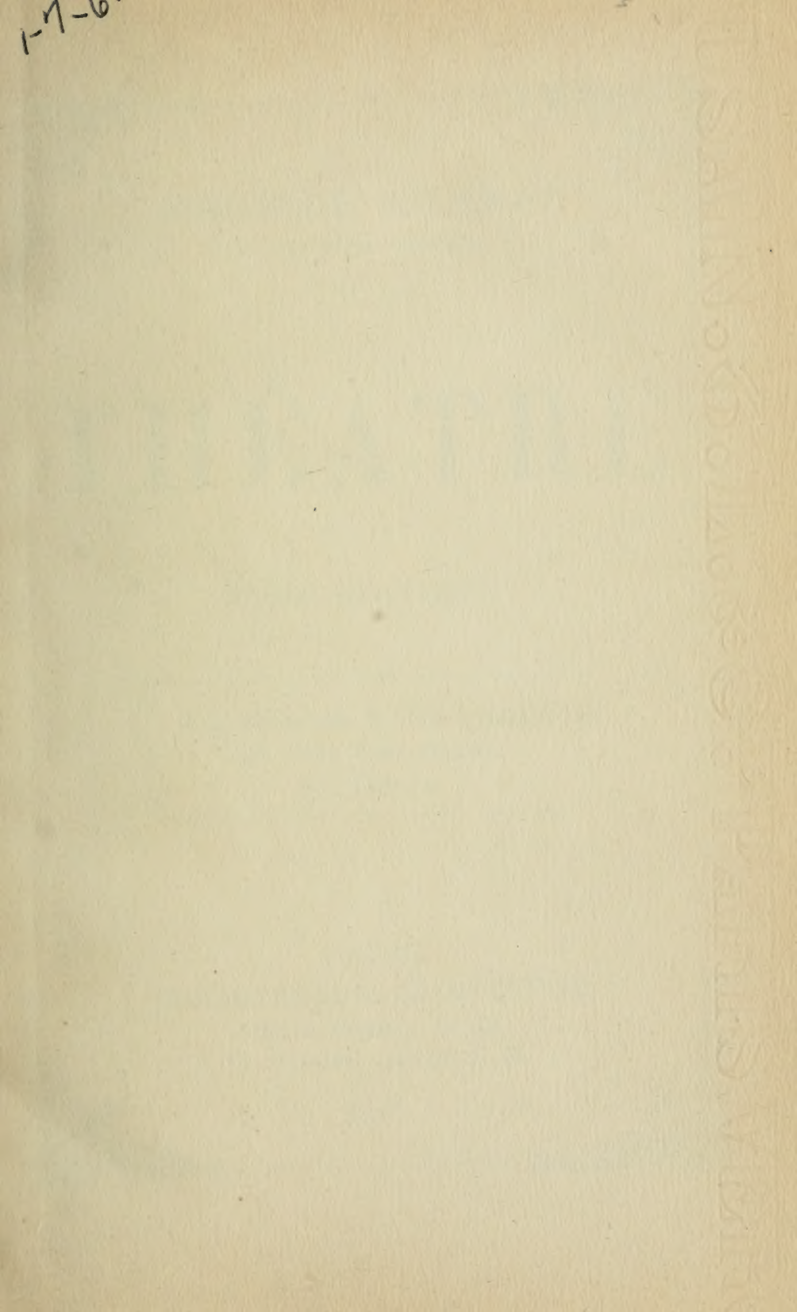
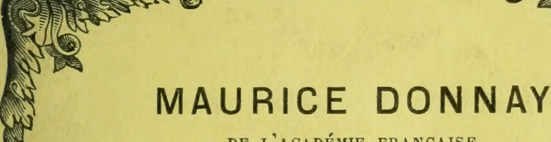
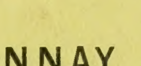
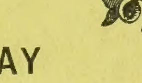

U d'/of OTTAWA
39003003766507


1-7-6

MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME HUITIÈME

La Chasse à l'Homme
Le Roi Candaule
Le Geste

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1927

À Jeanne Granier
son glorieux, seul, vrai
ami
Maurice Donnay
31 Mai 1929.

THÉATRE

VIII

OUVRAGES DE MAURICE DONNAY

DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Théâtre. — Tome I : Lysistrata. — Eux ! — Folle Entreprise. — Éducation de Prince. . . . 1 vol.

— Tome II : Amants. — La Douloureuse. — L'Affranchie. . . . . 1 vol.

— Tome III : Georgette Lemeunier. — Le Torrent. — La Bascule. . . . . . . 1 vol.

— Tome IV : L'Autre Danger. — Le Retour de Jérusalem. . . . . 1 vol.

— Tome V : L'Escalade. — Paraître. — La Vrille. . . . . 1 vol.

— Tome VI : La Patronne. — Le Ménage de Molière. . . . . 1 vol.

— Tome VII : Le Mariage de Télémaque. — Les Éclaireuses. — L'Impromptu du paquetage. — Le Théâtre aux armées. . . . . 1 vol.

— Tome VIII : La Chasse a l'Homme. — Le Roi Candaule. — Le Geste . . . . 1 vol.

En collaboration avec Lucien Descaves :

La Clairière, comédie en 5 actes. . . . . 1 vol.

Oiseaux de passage, comédie en 4 actes. . . . . 1 vol.

MAURICE DONNAY

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

THÉATRE

TOME HUITIÈME

La Chasse à l'Homme
Le Roi Candaule
Le Geste

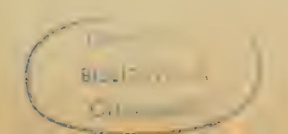
PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

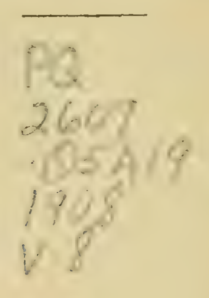
11, RUE DE GRENELLE 11

1927



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier de Hollande.
Dix exemplaires numérotés sur papier du Japon.



LA CHASSE A L'HOMME

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois, le 24 décembre 1919,
au Théâtre des Variétés.

PERSONNAGES

FRIOLLEY	MM. RAIMU.
M. VYON	J. DAX.
PHILIPPE	DECHAMPS.
BASKET	KOVAL.
L'ONCLE GABRIEL	J. D'YD.
PROSPER	CUEILLE.
JOUNOD	DUPRAY.
ROGER	J. ALBERT.
SIMONE	Mmes J. MARNAC.
SUZANNE	YRVEN.
ODETTE	I. FUSIER.
FRANÇOISE	NOIZEUX.
Mme YVON	R. LE FLERS.
ALICE	BALZA.
CLAUDINE	SISKA.

LA CHASSE A L'HOMME

ACTE PREMIER

Un salon très élégamment et confortablement meublé dans l'appartement qu'habitent les Friolley à Paris, avenue des Champs-Élysées. Meubles anciens, vieilles tapisseries, objets de luxe et de goût.

Au lever du rideau Suzanne Friolley, un petit plumeau à la main, est en train d'épousseter des Chine de la famille bleue dans une vitrine. Il est environ quatre heures de l'après-midi, par une belle journée du mois de juin dernier. Entre Gaston Friolley avec un petit portefeuille sous le bras.

SCÈNE PREMIÈRE

FRIOLLEY, SUZANNE.

FRIOLLEY.

Bonjour, ma chère femme; tu fais ton ménage à cette heure-ci?

SUZANNE.

Il le faut bien, puisque nous n'avons pas de femme de chambre... D'ailleurs, j'en aurais une, je ne lui confierais pas des objets aussi précieux.

FRIOLLEY.

Alors, de quoi te plains-tu?

SUZANNE.

Des Chine qui viennent de... de...

FRIOLLEY.

De Chine...

SUZANNE

De ma mère!

FRIOLLEY.

Ça n'empêche pas... Figure-toi que j'ai encore été suivi en venant ici : une petite femme très jolie, ma foi! Elle avait une jupe si courte qu'on voyait sa gorge et un corsage si ouvert qu'on voyait ses jambes.

SUZANNE.

Les femmes suivent donc les hommes, maintenant?

FRIOLLEY.

Il le faut bien : il n'y a plus beaucoup d'hommes.

SUZANNE.

Dis donc, c'est dangereux; prends garde au démon de midi.

FRIOLLEY.

Tu n'as rien à craindre pour moi, ma chérie, du démon de midi... et même de midinette.

SUZANNE.

Tu es à l'âge où les hommes font volontiers de la jeune personne.

FRIOLLEY.

Pourquoi dis-tu ça, ma chérie, puisque je t'aime, tu le sais bien? Va, la jeune personne qui me rendra fou n'est pas encore fendue, comme disait cet académicien.

SUZANNE, lui montrant un petit personnage.

Tiens, voici un petit dieu qui coûterait à présent au moins cinq mille francs. C'est Li-Taï-Pé, le dieu de la joie. Je ne peux pas le regarder sans rire... Tu sais combien on m'en offre, de ma collection?... Soixante mille.

Elle laisse tomber le dieu.

FRIOLLEY.

Mort du dieu! (Il ramasse les morceaux.) Je sais faire ça aussi... Eh! bien, elle ne vaut plus que cinquante-cinq mille francs, ta collection. Pauvre vieux, dire que tu as échappé aux berthas, aux gothas, et tu meurs sans gloire huit mois après l'armistice!

SUZANNE.

Je t'en prie, Gaston, ne plaisante pas... je suis assez contrariée. Si tu crois que c'est amusant de ne pas avoir de femme de chambre!

FRIOLLEY.

Ça n'a pas le moindre rapport, puisque, si tu en avais une, tu ne lui confierais pas des objets aussi précieux... tu viens de le dire à l'instant.

SUZANNE.

Si, ça a du rapport, parce que je suis dans un état d'énervement dont tu ne peux pas te faire une idée.

FRIOLLEY.

Oh! si, je le vois bien.

SUZANNE.

Voilà un mois que je cherche une femme de chambre; ma vie est empoisonnée, et je ne suis pas la seule dans ce cas-là. Toutes mes amies sont logées à la même enseigne : Mme Saupiquet est devenue folle; Mme Meneghel s'est suicidée!

FRIOLLEY.

Oh! oh! oh!

SUZANNE.

Pour moi, je n'ai plus la tête à ce que je fais; je ne sais plus comment je vis... C'est qu'il n'y a pas à dire, on n'en trouve pas, il n'y en a pas. Où sont-elles, toutes ces filles-là? La guerre est finie, pourtant; elles ne font plus d'obus dans les usines.

FRIOLLEY.

Elles font des Américains dans la rue.

Cependant Friolley et sa femme ont ramassé soigneusement les morceaux du petit dieu, que Suzanne a mis dans un papier de soie; puis elle a sonné Prosper qui vient d'entrer.

PROSPER.

Madame a sonné?

SUZANNE.

Oui, Prosper... Emportez ça et mettez tous ces morceaux soigneusement dans une petite boîte.

PROSPER.

Oh! madame, quel malheur!... Qui est-ce?

SUZANNE.

C'est Li-Taï-Pé.

PROSPER.

Li-Taï-Pé!

SUZANNE.

C'est bon! c'est bon... ne pleurez pas... (Prosper est sorti.) C'est vrai, il m'agace.

FRIOLLEY.

Où sont donc les enfants?

SUZANNE.

Ils sont au mariage de Jacqueline Drocourt, une amie d'Odette.

FRIOLLEY.

Et tu n'as pas accompagné tes filles? Ça t'aurait distraite.

SUZANNE.

S'il fallait assister à tous les mariages, ce serait bien fatigant; il y en a tous les jours... on se marie beaucoup.

FRIOLLEY.

Tant mieux, tant mieux! Excellent pour la repopulation.

SUZANNE.

Et puis, je ne connais pas du tout ces Drocourt. Jacqueline est une amie personnelle d'Odette, comme elle dit. Maintenant, ces petites filles ont leurs relations à elles, leurs connaissances que les parents ne connaissent pas.

FRIOLLEY.

Je voudrais bien qu'Odette se mariât.

SUZANNE.

Je ne pense qu'à ça... Françoise aussi désirerait se remarier.

FRIOLLEY.

Il faut que nos filles se dépêchent, si elles veulent encore avoir une dot.

SUZANNE.

Comment cela?

FRIOLLEY.

Nous avons donné trois cent mille francs à Françoise, nous en donnerons autant à sa sœur; mais au train dont vont les choses, dans quatre ou cinq ans, trois cent mille francs ne feront pas cinquante mille francs d'avant la guerre.

SUZANNE.

Sans doute, la dot n'est pas considérable; mais plus tard, après nous, elles auront une assez jolie fortune.

FRIOLLEY.

Pour cela, il ne faudrait pas beaucoup de krachs comme celui que je viens d'apprendre... Je sors de chez mon banquier qui m'a remis ceci (Il tire une liasse de son petit portefeuille.) : deux cents actions des chemins de fer de Sao-Pedro.

SUZANNE.

De Sao-Pedro?

FRIOLLEY.

Oui, c'est une petite république de l'Amérique du Sud; mais ça pourrait être une petite république de la lune, ce serait absolument le même prix : deux cents actions que j'avais payées cinq cents francs et qui valent exactement zéro.

SUZANNE.

Tu n'avais donc pas pris tes renseignements?

FRIOLLEY.

Voyons! je ne suis pas un enfant; ils étaient excellents, les renseignements : une affaire superbe, inouïe; un petit État tout neuf, d'une richesse minière incomparable; des villes qui n'en finissaient pas de s'étendre, toujours vers l'Ouest, naturellement; un port magnifique, dernier bateau, avec tout le confort moderne et des bateaux qui partaient tout seuls et tellement chargés de matières précieuses qu'ils étaient obligés de couler en route. Cher petit État, il te manquait des chemins de fer, tu les as eus.

SUZANNE.

Et ils t'ont eu... C'est égal, cent mille francs, ce n'est pas drôle.

FRIOLLEY.

Non, ce n'est pas drôle. Mais je me console en regardant la gravure, qui est charmante. Vois : un jeune homme, un ingénieur, étale des plans devant une femme superbe...

SUZANNE.

Qui est-ce, la bonne femme?

FRIOLLEY.

Ah! tu n'as pas le sens des symboles : c'est la République de Sao-Pedro... Du haut de son cheval, un

conquistador les regarde en souriant avec finesse... Il y a de quoi. (Il déclame :)

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines.

SUZANNE.

Il y a ça?

FRIOLLEY.

Non, il n'y a pas ça... Enfin, n'en parlons plus. Au revoir, au revoir, ou plutôt adieu. Mort de l'ingénieur, mort du conquistador, mort de la République... de Sao-Pedro.

SUZANNE.

Comme tu prends ces choses légèrement!

FRIOLLEY.

Je les prends comme on me les a données. Que veux-tu? c'est la vie, ou plutôt, c'est la Bourse. Rien de plus moral, au fond, que la Bourse. Les bonnes actions y sont récompensées, on touche un dividende; les mauvaises actions y sont punies, on ne touche rien et même, quelquefois, on perd tout. Et puis, c'est bien fait pour moi... ça m'apprendra à donner des chemins de fer à la petite République de Sao-Pedro, au lieu de prêter de l'argent à mon pays. Enfin, ce qui est fait est fait; nous vivrons plus économiquement, voilà tout.

SUZANNE.

Plus économiquement? Nous ne faisons pas de folies! Suis-je trop dépensière? Je t'assure que je fais bien attention; mais tout est hors de prix.

FRIOLLEY.

Tu es la femme la plus raisonnable que je connaisse! Il ne s'agit pas non plus de gratter sur la nourriture; mais nous pourrions prendre un appartement d'un loyer moins élevé.

SUZANNE.

Voilà vingt-cinq ans que nous habitons ici; j'aime cet appartement aux Champs-Élysées. Sans compter qu'un déménagement, en ce moment-ci, coûterait les yeux de la tête. D'ailleurs, où irions-nous? Les loyers ont augmenté dans des proportions fantastiques. A moins de nous loger d'une façon exiguë, dans des quartiers excentriques, nous ne ferions pas une grande économie. Et puis, j'ai peur des installations nouvelles. Tu sais ce que dit le proverbe arabe?

FRIOLLEY.

Non, et toi?

SUZANNE.

« Quand la maison est finie, la mort entre. »

FRIOLLEY.

Tu es gaie... Après toi, *le Rire*. Foin des proverbes arabes!

SUZANNE.

Aimes-tu mieux un proverbe français? « Déménager, c'est mourir un peu... »

FRIOLLEY.

Et mourir, c'est déménager beaucoup. Tu ne veux pas quitter ton appartement aux Champs-Élysées... je n'insiste pas... tu es la femme la plus raisonnable que je connaisse... Tu me donnes là des raisons sérieuses, profondes.

SUZANNE.

Tu te moques de moi?

FRIOLLEY.

Pas le moins du monde. Alors, nous pourrions peut-être renoncer à l'auto.

SUZANNE.

Avec ces grèves continuelles des transports, il est bien difficile de s'en passer et, à la campagne, c'est indispensable.

FRIOLLEY.

Alors, gardons l'appartement, gardons l'auto... Assez de privations!

SUZANNE.

Qu'est-ce qui te fait rire?

FRIOLLEY.

Je ris en pensant aux projets de simplicité que tu faisais pour après la guerre, à l'automne de 1914!

SUZANNE.

C'est bien loin!

FRIOLLEY.

La simplicité, tu n'avais que ce mot-là à la bouche. Tu disais : après la guerre, la simplicité fera fureur! Tu voulais t'enivrer de simplicité, éclabousser tes amies de ta simplicité.

SUZANNE.

Oui, parce que je croyais que tout le monde serait simple; mais puisqu'il n'en est rien, au contraire, et qu'autour de nous personne n'a rien changé à son train, je ne vois pas pourquoi je serais la seule... Je n'ai pas de prétention à l'originalité, et je ne tiens pas à me faire remarquer.

FRIOLLEY.

Je n'ai plus qu'une chose à faire : je vais me remettre à travailler.

SUZANNE.

Ah! le temps est fini où un homme d'une intelligence moyenne et qui avait eu de la chance pouvait se reposer à cinquante ans!

FRIOLLEY.

Tu dis ça pour moi?

SUZANNE.

Je parle en général.

FRIOLLEY.

Mais tu as raison : il faudra travailler beaucoup plus longtemps; ce n'est pas un mal. On m'a parlé d'une affaire de pétrole...

SUZANNE.

Excellent... c'est l'avenir, le pétrole. Mais, si tu te remets aux affaires, tu auras besoin de l'automobile...

FRIOLLEY.

Sans doute.

SUZANNE.

Et d'un appartement convenable pour représenter et pour recevoir.

FRIOLLEY.

Pour recevoir et pour représenter; tu as mille fois raison; tu es la femme la plus raisonnable que je connaisse. Assez de privations et demeurons courbés sous le vent somptuaire qui secoue la cime de la bourgeoisie française! (Sur ces derniers mots, Françoise, Odette, avec leur cousine Alice, sont entrées.) Ah! voici les enfants!

SCÈNE II

FRIOLLEY, SUZANNE, FRANÇOISE, ODETTE, ALICE.

SUZANNE.

Eh! bien, mesdemoiselles, vous êtes-vous bien amusées?

ODETTE.

Tu as eu tort de ne pas venir, maman; c'était tout à fait bien; il y avait un monde fou.

FRIOLLEY.

Pléonasme, attendu que le monde est fou.

SUZANNE.

Qu'avez-vous fait de Roger?

ODETTE.

Qu'as-tu fait de ton frère? Roger, il nous suit. Nous sommes revenus dans l'auto de Mme de Baguesauve qui a eu l'obligeance de nous ramener ici. Impossible de trouver un taxi et, comme nous étions déjà sept dans la voiture, Roger revient avec ses pieds.

SUZANNE.

Alors, racontez. C'était beau, ce mariage?

FRANÇOISE.

Superbe!

FRIOLLEY.

A quelle église?

ODETTE.

A la Madelon... à la Madeleine.

SUZANNE.

Odette!

ODETTE.

Maman, je ne l'ai pas fait exprès, je t'assure... Il y avait seize demoiselles d'honneur, toutes plus jolies les unes que les autres, et les garçons d'honneur étaient tous des aviateurs... Enfin, c'était tout ce qu'il y a de plus chic.

FRANÇOISE.

Après la messe, il y a eu, chez les Drocourt, un lunch magnifique auquel j'ai dit deux mots.

ODETTE.

Oh! oui, ce n'est pas pour te le reprocher, mais ce que tu as pu en cacher!

FRANÇOISE.

J'avais une faim!

SUZANNE.

En cacher! Tu as des expressions!

ODETTE.

Ne t'en fais pas, maman.

FRANÇOISE.

Il y avait sur la table pour cinq mille francs de fleurs, au moins.

FRIOLLEY.

Bravo! Assez de privations!

SUZANNE.

Comment était la mariée?

ODETTE.

Délicieuse!

SUZANNE.

Et le marié?

ODETTE.

Bien... distingué; ils formaient un joli couple... D'ailleurs, c'est un mariage d'amour!

FRIOLLEY.

Hélas! pourquoi faut-il le signaler? Tous les mariages ne devraient-ils pas être d'amour?

ODETTE.

Enfin, Jacqueline fait le mariage rêvé : elle épouse celui qu'elle a sauvé.

SUZANNE.

Jacqueline a sauvé son mari?

ODETTE, *avec volubilité.*

Oui, je vais t'expliquer... Pendant la guerre, plus d'une jeune fille aimait un jeune homme qui était au front. Alors, elle pensait à lui, elle lui écrivait tous les jours. Par la force de son amour, par l'ardeur de sa pensée, elle voulait le protéger, le sauver. Alors, quand le jeune homme est revenu, il a épousé la jeune fille. C'est ainsi que Jacqueline s'est mariée, tu comprends?

FRIOLLEY.

C'est charmant ce que tu nous racontes-là; mais ça gagnerait à être dit d'une façon moins brusque.

SUZANNE.

C'est une façon de parler qu'ont maintenant beaucoup de jeunes filles. Presque toutes les amies d'Odette ont ce débit rapide.

FRIOLLEY.

Pourquoi parles-tu si vite, mon enfant?

ODETTE.

C'est pour en dire davantage, mon père. Les jeunes filles d'à-présent ont beaucoup de choses à dire. Nos mères parlaient peu et nos grand'mères se taisaient. Alors, nous les vengeons, nous rattrapons le temps perdu, nous sommes en pleine élocution. Enfin, toutes mes amies se marient et, moi, je vieillis dans le célibat.

FRIOLLEY.

Tu n'es pas encore très vieille...

SUZANNE.

Et puis, tu ne te maries pas, tu es très difficile, tu ne trouves personne à ton goût.

ODETTE.

Oui, mais à partir d'aujourd'hui, je suis bien décidée à trouver tous les jeunes gens à mon goût, pourvu qu'ils soient riches et amusants.

SUZANNE.

Sois tranquille, nous te marierons.

ODETTE.

Oh! je me marierai bien toute seule... Laisse-moi faire, maman, et surtout ne t'en mêle pas.

SUZANNE.

Pourtant?

ODETTE.

Tu n'as pas très bien réussi avec ma sœur Françoise...?

FRANÇOISE, qui causait avec Alice.

Qu'est-ce qu'elle a fait, Françoise?

ODETTE.

Elle a épousé l'homme que lui avaient choisi ses bons parents : elle a été malheureuse comme les pierres. Est-ce vrai, ma chérie?

FRANÇOISE.

Oui, ma chérie!

ODETTE.

Et, maintenant, elle est divorcée. Alors, maman, je t'en prie, ne te mêle pas de mon mariage. Avec tes idées, tu ferais tout rater.

SUZANNE.

Mes idées, mes idées, ne dirait-on pas qu'elles datent de Louis-Philippe, mes idées?

ODETTE.

Oh! Louis-Philippe, maman, tout de suite les gros mots. Non, mais je veux dire que tu as des idées d'avant la guerre. Alors, ça te recule dans la nuit des temps, moralement s'entend, car, physiquement, tu es épatante.

SUZANNE.

Je te remercie. Il est certain que, lorsque j'étais jeune fille, je n'étais pas aussi avancée que toi.

ODETTE.

Voilà encore une expression qui retarde : avancée! Et ça m'avancerait bien d'être avancée. Non, je ne suis pas avancée, seulement, je suis dans le courant, je regarde vers l'avenir, et je mets les voiles. Il ne

s'agit plus pour les jeunes filles de marcher au pas de l'oie blanche. Songe donc, maman, combien le mariage est difficile pour nous!

ALICE.

Avant la guerre, il y avait déjà deux cent mille femmes de plus que d'hommes, et, maintenant, il y en a deux millions, ce qui fait, entre vingt et quarante ans, deux femmes pour un homme.

ODETTE.

Telle est la proportion. Alors, c'est entre les jeunes filles qui veulent se marier une lutte sans merci, sans quartier. Comme elles sont les plus nombreuses, elles sont obligées de se débrouiller. Elles doivent être instruites, averties et même faire les premiers pas.

FRIOLLEY.

A condition que ce ne soit pas des enjambées!

FRANÇOISE.

Les jeunes gens aiment autant ça, d'ailleurs.

SUZANNE.

Aiment-ils autant ça?

FRANÇOISE.

Oui, j'ai remarqué; ceux qui se sont battus, surtout : ils sont d'une timidité!

ODETTE.

Enfin, maman, songe à la concurrence que nous font les veuves qui désirent se remarier, les divorcées comme ma sœur qui en meurent d'envie... sans compter l'armée innombrable des poules. N'ayons pas peur des mots. Alors, c'est la lutte au couteau : l'amie souffle son fiancé à l'amie, la sœur le dispute à la sœur...

SUZANNE.

Tu vas un peu loin!

ODETTE.

Nous sommes convenues, Françoise et moi, si le même homme nous plaisait, d'agir chacune pour son compte, n'est-ce pas, ma chérie?

FRANÇOISE.

Mais oui, ma chérie.

ODETTE.

Pourtant, nous nous aimons tendrement, Françoise et moi; mais, dans la chasse à l'homme, chacune pour soi, n'est-ce pas, mon trésor?

FRANÇOISE.

Oh! oui, mon trésor.

ODETTE.

Par exemple, on agirait loyalement... on se préviendrait, on se tiendrait au courant, n'est-ce pas, mon loup?

FRANÇOISE.

Oui, mon chat... ce serait charmant.

ODETTE.

On ne ferait pas comme Marie-Thérèse Lunot et Élisabeth Alarou, deux amies d'enfance pourtant.

FRIOLLEY.

Qu'est-ce qu'elles ont donc fait?

ODETTE.

Oh! elles n'ont pas été chic... elles ont agi sournoisement : elles aimaient le même type.. lui était très embarrassé : elles sont jolies toutes deux...

FRIOLLEY.

Il aurait fallu qu'il pût les épouser toutes les deux... S'il y a en France deux femmes pour un homme, la bigamie est la seule solution.

SUZANNE.

Qu'entends-je?

ODETTE.

Chacune lui disait : Si vous ne m'épousez pas, je mourrai.

FRIOLLEY.

Alors, qu'a-t-il fait?

ODETTE.

Il est parti.

FRIOLLEY.

Alors, elles sont mortes?

ODETTE.

Non, il y en a une seulement qui est tombée malade. Alors il est revenu.

FRIOLLEY.

Et il l'a épousée?

ODETTE.

Non, il a épousé l'autre, parce qu'il a pensé que celle qui était tombée malade...

FRIOLLEY.

N'avait pas de santé?

ODETTE.

Non, mais qu'elle l'aimerait trop et serait bien ennuyeuse.

SUZANNE.

On n'aime jamais trop quand on aime.

FRANÇOISE.

C'est qu'ils ne veulent pas qu'on les ennuie, ces messieurs... Il y en a qui posent d'avance leurs conditions.

ODETTE.

Ils vont même un peu fort... ils vous demandent quelquefois des choses... enfin des choses pas ordinaires.

SUZANNE.

Mon Dieu! que va-t-elle encore nous dire?

ODETTE.

Nous en connaissons un qui a déclaré à sa fiancée qu'il prendrait deux mois de congé par an.

SUZANNE.

Comment, deux mois de congé!

FRANÇOISE.

Oui, deux mois de vacances, de liberté, pendant lesquels il s'en irait tout seul, où bon lui semblerait, sans que sa femme s'avisât de le rejoindre ni même de lui écrire.

SUZANNE.

C'est insensé!... c'est inouï!... ce n'est pas possible, voyons, ce n'est pas vrai?

ODETTE.

Maman, je t'assure que c'est vrai.

FRANÇOISE.

Oui, oui, c'est l'absolue vérité. Tu n'en reviens pas... toi qui pleurais toutes les larmes de ton corps, dans les premiers temps de votre mariage, quand papa t'abandonnait de temps en temps deux jours pour aller à la chasse.

SUZANNE.

Pas du tout!

FRANÇOISE.

Tu nous l'as dit toi-même.

ODETTE.

C'est historique!

SUZANNE.

Deux mois de congé... J'espère bien que la jeune fille a refusé.

ODETTE.

Oui .. Elle a peut-être eu tort.

SUZANNE.

Tu ne sais pas ce que tu dis, mon enfant...

ODETTE.

Ça peut se défendre.

SUZANNE.

Si ton père m'avait fait une proposition semblable, quand il était fiancé, il aurait été bien reçu!

ODETTE.

Il n'y avait pas, en ce temps-là, un homme pour deux femmes.

FRIOLLEY.

Tandis que, maintenant, c'est la loi d'airain de l'offre et de la demande, et comme il y a pénurie de jeunes gens, ils font leurs conditions, comme les chauffeurs de taxi.

SUZANNE.

Deux mois de congé!

ALICE.

Ma tante ne peut pas se faire à cette idée-là.

SUZANNE.

Ça ne te révolte pas, toi, Alice?

ALICE.

Oh! moi, ma tante, tu sais, ça m'est égal... comme je n'ai pas l'intention de me marier.

ODETTE.

Veine! une concurrente de moins.

SUZANNE.

Le jour où ton cœur parlera...

ALICE.

Il ne parlera pas...

FRANÇOISE.

Notre cousine se vante d'avoir tué sa sensibilité.

ALICE.

Je ne m'en vante pas.

SUZANNE.

Il n'y aurait pas de quoi.

ALICE.

Le mariage, tel qu'il est généralement combiné, avec toutes ses manigances pour concilier le cœur et la fortune, la situation et le sentiment, le mariage ne me dit rien. Moi, je veux étudier, voyager, j'ai besoin d'être libre!

FRIOLLEY.

C'est un autre numéro, celle-là... c'est l'indépendante.

ALICE.

Mais oui, mon oncle, indépendante. Ainsi je pars demain pour Buenos-Aires... personne n'a le droit de m'en empêcher. Si un jeune homme avait l'intention de m'épouser, je lui demanderais douze mois de congé par an.

Sur ces derniers mots Roger et Philippe sont entrés. Roger : très jeune lieutenant bleu.

SCÈNE III

FRIOLLEY, SUZANNE, ODETTE, FRANÇOISE, ALICE, PHILIPPE, ROGER.

ROGER.

Maman, je te présente mon ami Philippe Guersant, avec qui j'ai passé tout un hiver dans les Vosges et que j'ai retrouvé tout à l'heure à ce mariage.

SUZANNE.

Soyez le bienvenu, monsieur... Roger nous a souvent parlé de vous.

ROGER, *présentant.*

Mon père.

FRIOLLEY.

Monsieur, je suis enchanté de vous connaître.

ROGER, *continuant les présentations.*

Ma sœur, Mme Françoise Friolley.

FRANÇOISE.

Je connais déjà monsieur : j'étais près de lui au buffet : il m'a passé un verre d'orangeade... Je vous remercie, monsieur.

PHILIPPE.

Vous m'aviez déjà remercié, madame.

ROGER.

Ma sœur Odette.

ODETTE.

Je reconnais monsieur qui m'a passé, dans les mêmes circonstances, une coupe de champagne.

ROGER.

Et ma cousine Alice.

ALICE.

Moi, monsieur, vous m'avez marché sur les pieds.

PHILIPPE.

Je vous fais toutes mes excuses, mademoiselle.

SUZANNE.

Mais asseyez-vous donc, monsieur.

On s'installe.

FRIOLLEY.

Alors, vous vous êtes retrouvés à ce mariage?

ROGER.

Oui, ce vieux Philippe, je le croyais disparu... C'est qu'il en a eu des aventures : il m'a raconté tout ça... blessé assez grièvement au Bois le Prêtre, a repris du service dans les automobiles; fait prisonnier par les Boches, est parvenu à s'échapper dans des circonstances qui prouvent autant d'énergie que de sang-froid.

PHILIPPE.

Oh! je t'en prie...

FRIOLLEY.

Vous avez été prisonnier?... Où étiez-vous?

PHILIPPE.

A Meiringen.

FRANÇOISE.

Et vous vous êtes échappé?... C'est admirable!

ODETTE.

Oh! monsieur, racontez-nous...

PHILIPPE.

Oh! mademoiselle, ça n'a aucun intérêt!

SUZANNE.

Je vous demande pardon...

PHILIPPE.

Mais non, madame, je vous assure. Je ne vais pas vous ennuyer avec le récit de mon évasion, qui serait très banal. Vous avez dû en lire cinquante beaucoup plus beaux.

ODETTE.

Quand on connaît les gens, ce n'est pas la même chose... c'est toujours plus amusant.

FRIOLLEY.

Plus émouvant, tu veux dire.

ODETTE.

Oui, plus émouvant.

FRIOLLEY.

D'ailleurs, monsieur, je comprends que vous ne teniez pas à parler de ces choses-là; c'est assez pour vous de les avoir vécues

PHILIPPE.

C'est vrai, j'aime mieux ne pas en parler, et même ne pas y penser.

ROGER.

Et puis on remarque, à l'heure actuelle, que la guerre est un sujet de conversation qu'il faut éviter.

FRIOLLEY.

Le fait est que, dans certains milieux, il faut quelque courage pour en parler.

ALICE.

Il fallait tout de même plus de courage pour la faire!

SUZANNE.

Je ne sais pas vraiment comment sont faits les gens qui peuvent oublier qu'il y a eu la guerre. Car, enfin, à chaque instant, nous en voyons les conséquences; il suffit d'avoir besoin d'une femme de chambre.

PHILIPPE.

C'est certain!

SUZANNE.

Elles sont innombrables, les conséquences.

PHILIPPE.

On marche dessus.

FRIOLLEY.

Cela a dû vous faire une impression singulière de rentrer dans la vie civile?

PHILIPPE.

On s'y habitue plus vite qu'on ne l'aurait cru et, au bout de très peu de temps, ça semble tout naturel... (*Se tournant vers Roger.*) Tu verras.

ROGER.

Oui, il paraît.

SUZANNE

Et comment avez-vous trouvé Paris, monsieur?

PHILIPPE.

Très à mon goût, madame... insouciant, gai, un peu fou, très curieux... une grande agitation dans une vague de paresse... Je vais assez dans le monde... j'y rencontre une société très élégante avec un nuage de bolchevisme, comme un nuage de lait dans une tasse de thé... en somme un volcan sur lequel on danse beaucoup.

SUZANNE.

On danse même un peu trop.

ODETTE.

Mais non, maman.

SUZANNE.

Oh! mes filles sont enragées!

FRANÇOISE.

Il faut penser, maman, que nous ne dansions plus depuis cinq ans.

ODETTE.

Nous avions des fourmis dans les jambes.

ROGER.

Heureuses fourmis!

PHILIPPE.

Pendant qu'on danse, on ne pense pas : le cœur et l'esprit descendent dans les pieds, c'est charmant.

ODETTE.

Vous dansez, monsieur?

PHILIPPE.

Éperdument, mademoiselle.

FRANÇOISE.

Quel bonheur!

ODETTE.

Le tango?

PHILIPPE.

Surtout!

SUZANNE.

Comment peut-on danser éperdument le tango!... Je trouve que c'est une danse lugubre.

ODETTE.

Oh! lugubre, maman!

FRANÇOISE.

Nous vous ferons inviter chez des amis.

PHILIPPE.

Je vous en serais très reconnaissant, madame.

ODETTE.

Je vous retiens pour le premier tango.

FRIOLLEY.

Alors, vous aimez Paris?

PHILIPPE.

Comment ne l'aimerais-je pas? Oui, on y danse beaucoup, on y boit beaucoup, on y mange beaucoup. Tout fait défaut et l'on ne manque de rien : c'est ce qui constitue la vie chère.

SUZANNE.

Ah! ne m'en parlez pas, monsieur... Je connais des

dames qui en sont arrivées à dépenser sans compter, parce que, lorsqu'elles comptaient, elles étaient effrayées.

PHILIPPE.

C'est la sagesse même.

SUZANNE.

Mais où et quand ça s'arrêtera-t-il?

PHILIPPE.

Je ne sais pas, madame; mais cela s'arrêtera certainement. Vous verrez que tout s'arrangera à merveille. La vie chère est un phénomène qui accompagne toujours les époques troublées. Et quand vous examinez la note de votre boucher, pensez que sous le Directoire un gigot coûtait soixante livres... la livre!

SUZANNE.

Soixante livres!

PHILIPPE.

Oui, madame, c'est à ça qu'il faut penser... pas tout le temps, évidemment...

SUZANNE.

Oui, parce que cela vous dégoûterait du gigot...

FRIOLLEY.

Et du Directoire.

ODETTE.

Vous prendrez bien une tasse de thé, monsieur?

PHILIPPE.

Je vous remercie, mademoiselle, mais il est tard... et justement j'allais...

ODETTE.

Il faut que vous preniez le thé chez moi, dans mon flirtoir : c'est l'ancienne chambre de ma sœur Françoise que mes parents ont mise à ma disposition... Alors j'en ai fait mon flirtoir, mon rêvoir, tout ce que

vous voudrez en oir... Autrefois, on eût dit boudoir, mais je ne boude jamais. C'est entendu, vous acceptez, je vais préparer le thé? Viens-tu m'aider, Alice?

ALICE.

Volontiers. (Odette sort avec Alice.)

PHILIPPE.

Vous avez un appartement bien agréable, madame.

SUZANNE.

Oui, avec ces fenêtres qui donnent sur les Champs-Élysées, il est très sympathique... Soixante livres!

PHILIPPE.

Comment?

SUZANNE.

Rien... je vous demande pardon, je pensais au gigot.

FRANÇOISE.

Il fait une chaleur! vous ne trouvez pas qu'on étouffe? Voulez-vous venir sur le balcon, monsieur, vous pourrez admirer notre vue sur les Champs-Élysées... Par la même occasion, nous aurons un peu d'air.

PHILIPPE.

Très volontiers, madame.

Françoise, Philippe et Roger se dirigent vers le balcon. Friolley et Suzanne vont pour les suivre, quand le domestique entre.

PROSPER.

Madame, c'est une personne qui se présente pour être femme de chambre.

SUZANNE.

C'est la treizième en quinze jours!

FRIOLLEY.

La treizième, elle nous portera bonheur.

SUZANNE.

Attends! elle n'est pas encore entrée. (A Prosper.) Conduisez-la dans la lingerie : je vais lui parler.

FRIOLLEY.

Non, non, c'est moi, cette fois, qui vais lui parler.

SUZANNE.

Ce n'est pas ton affaire.

FRIOLLEY.

En d'autres temps, non; mais, en ces temps-ci, toi, tu ne sais pas t'y prendre... tu ne peux pas t'adapter. Tu ne t'entendras pas plus avec celle-ci qu'avec les autres et tu resteras encore sans femme de chambre; tu ne peux t'entendre avec aucune.

SUZANNE.

C'est qu'aussi elles ont des exigences...

FRIOLLEY.

Parfois excessives, je le reconnais; mais, toi, tu es incapable de faire la moindre concession. A peine ont-elles formulé un vœu, tu lèves les bras au ciel et tu fais des cris... Non, tu ne sais pas t'adapter : il faut pourtant que tu te persuades bien que beaucoup de choses ont changé depuis quelques mois, et ce n'est pas fini! Les domestiques ne sont pas des esclaves et nous devons nous montrer compréhensifs, humains envers eux.

SUZANNE.

Allons, voilà que suis inhumaine à présent!

FRIOLLEY.

Je ne dis pas cela : tu es la meilleure femme que je connaisse, tu as un cœur excellent; mais tu es distante, autoritaire. Ce n'est pas ta faute, tu as été élevée comme ça... Ta pauvre mère avait une façon

de parler à ses domestiques : j'en étais parfois gêné, révolté. Si j'avais été sa cuisinière, je l'aurais empoisonnée un matin dans son chocolat, elle et son petit chien.

SUZANNE.

Gaston, tu ne penses pas ce que tu dis là!

FRIOLLEY.

Non, mais j'illustre un peu rudement mon discours pour mieux me faire comprendre. Il faut admettre que ces gens-là ont besoin d'égards et d'un peu plus de liberté... et nous, nous devons faire des concessions, mettre de l'eau dans notre vin et comprendre qu'ils désirent mettre du vin dans leur eau.

SUZANNE.

Oh! pour le vin, je suis très large et, quant à la nourriture, ils mangent absolument comme nous. Mais elles vous demandent maintenant des chosss fantastiques. Celle qui s'est présentée avant-hier demandait un soir par semaine pour aller au cinéma!

FRIOLLEY.

Quoi de plus naturel! Et toi-même, tu adores le cinéma : tu es folle de Charlot et tu m'as traîné dix-sept fois à *Forfaiture!*

SUZANNE.

Et celle qui s'est présentée hier matin : tu ne sais pas ce qu'elle demandait? Je te le donne en mille.

FRIOLLEY.

Quoi? elle te demandait de lui prêter ta chambre une fois par semaine pour recevoir son amoureux?

SUZANNE.

Tu es bête... Elle me demandait un franc de supplément par personne, pour servir à table, quand nous avons du monde à dîner.

FRIOLLEY.

Ça prouve qu'elle sait ce qui se fait en Angleterre. Non, tu ne sais pas te plier aux circonstances... Laisse-moi recevoir celle-ci.

SUZANNE.

Soit! mais tu sais que je ne veux pas donner plus de cent francs.

FRIOLLEY.

Compris.

ODETTE.

Le thé est servi.

SUZANNE.

Est-ce que tu nous invites?

ODETTE.

Oh! maman...

SUZANNE.

Je ne sais pas, moi

FRANÇOISE, revenant avec Philippe.

Je n'ai jamais eu d'amour pour mon mari. Je l'avais épousé parce que ça convenait à mes parents... Je ne savais pas... j'étais très jeune... dix-huit ans!

PHILIPPE.

En effet...

FRANÇOISE.

Au lendemain de mon mariage j'ai eu de grandes déceptions, de graves désillusions... Je ne sais pas pourquoi je vous dit tout cela.

PHILIPPE.

Moi non plus... c'est-à-dire...

FRANÇOISE.

La première fois que je vous vois, cela peut vous paraître surprenant : n'en accusez que la sympathie et la confiance que vous m'inspirez.

PHILIPPE.

Je ne peux être que très honoré, madame, et de l'une et de l'autre.

Odette vient auprès d'eux. Françoise s'éloigne.

ODETTE, à Françoise.

Ça va? (A Philippe.) Le thé est servi, monsieur. Quelle bonne idée vous avez eue, monsieur, de vous trouver dans les Vosges avec mon frère et quelle bonne idée d'être venu aujourd'hui à ce mariage! Voyez comme la vie est bien faite! Il a suffi de ces deux bonnes idées pour que mon frère ait eu cette troisième bonne idée de vous amener ici. Je vous avais remarqué tout à l'heure, mais je ne pensais pas vous revoir si tôt. Rien ne pouvait m'être plus agréable.

PHILIPPE, s'inclinant.

Mademoiselle, vous avez raison, la vie n'est pas si mal faite qu'on le dit.

Ils se dirigent vers le flirtoir où Suzanne et Françoise sont déjà entrées.

ODETTE.

Tu viens, papa?

FRIOLLEY.

Je vous rejoins dans quelques minutes... je vais d'abord recevoir une personne qui se présente comme femme de chambre.

ODETTE.

Toi? Ça va être drôle!

SUZANNE, revenant.

Pas plus de cent francs.

FRIOLLEY.

Entendu. (Cependant il a sonné le domestique qui apparaît.) Faites entrer cette personne.

SCÈNE IV

FRIOLLEY, SIMONE.

SIMONE.

Bonjour, monsieur.

FRIOLLEY.

Bonjour, mademoiselle... C'est ma femme qui aurait dû vous recevoir; mais elle a la migraine... oui, oh! ce ne sera rien.

SIMONE.

Ça fait beaucoup souffrir.

FRIOLLEY.

Horriblement, mais ça ne dure pas : c'est donc avec moi que vous allez vous entendre, car je suis certain que nous nous entendrons à merveille.

SIMONE.

Je l'espère, monsieur.

FRIOLLEY.

De la part de qui venez-vous d'abord?

SIMONE.

J'ai su, dans le quartier, par Mme Galopo, la crémière, qu'on avait besoin ici d'une femme de chambre.

FRIOLLEY.

Il paraît qu'elle va se retirer, Mme Galopo... Elle a fait fortune rapidement, comme son nom l'indique; mais ce n'est qu'une coïncidence, car si elle avait été dans l'enseignement, elle aurait eu beau s'appeler Mme Galopo... seulement, elle n'était pas dans l'enseignement, elle vendait du fromage. Digression, je m'en rends parfaitement compte. Vous souriez? vous savez donc ce que c'est qu'une digression?

SIMONE.

Dame, monsieur, c'est quand on s'écarte un peu du sujet...

FRIOLLEY.

C'est exactement ça. Voyons, vous savez de quoi il s'agit? Vous seriez au service de madame et de mademoiselle?

SIMONE.

Parfaitement, monsieur. Y a-t-il beaucoup de ménage à faire?

FRIOLLEY.

Non... oui... Au fait, je ne sais pas. Attendez, je vais demander. (Il sort et reparaît quelques secondes après.) Non, vous ne faites pas beaucoup de ménage... vous faites les chambres de madame et de mademoiselle, les cabinets de toilette...

SIMONE.

Ces dames se coiffent-elles toutes seules?

FRIOLLEY.

Oui... non... Oh! à leur âge, elles doivent se coiffer toutes seules. Songez donc, Odette, ma fille, a dix-neuf ans! Quant à ma femme... au fait, je ne sais pas. Attendez, je vais demander. (Il sort et reparaît quelques secondes après.) Oui, ces dames se coiffent toutes seules.

SIMONE.

Y a-t-il beaucoup de couture, beaucoup de repassage?

FRIOLLEY.

Attendez... (Puis se ravisant.) Oh! j'en ai assez. (Résolument.) Non, vous n'avez ni à coudre ni à repasser.

SIMONE.

Ça métonne.

FRIOLLEY.

Ça vous étonne?

SIMONE.

Oui, avec deux dames, il y a toujours un peu de couture et de repassage à faire.

FRIOLLEY.

Certainement, un peu de couture et de repassage, c'est ce que je voulais dire.

SIMONE.

Mais je ne saurais pas faire des ouvrages compliqués.

FRIOLLEY.

Je vous en félicite. Bien entendu, quand il y a du monde à déjeuner ou à dîner, vous aidez le domestique à servir à table...

SIMONE.

Oui, monsieur... Ces dames sortent-elles souvent le soir?

FRIOLLEY.

Assez souvent.

SIMONE.

Rentrent-elles tard?

FRIOLLEY.

Quelquefois, assez tard... Ça dépend... Mais pourquoi?

SIMONE.

La femme de chambre doit-elle les attendre?

FRIOLLEY.

Non, non, non, non.

SIMONE.

Parce que c'est surtout ça qui est fatigant, quand il faut se lever le matin de bonne heure.

FRIOLLEY.

Parbleu! Et combien désirez-vous gagner par mois?

SIMONE.

Cent vingt francs.

FRIOLLEY.

Ah! ah! c'est un peu cher; mais, puisque vous les demandez, c'est apparemment que vous les valez.

SIMONE.

Ce n'est pas exagéré... au prix où tout est maintenant.

FRIOLLEY.

Évidemment... on peut se passer d'une femme de chambre, c'est un luxe. Je vous reçois dans une pièce convenablement meublée... appartement aux Champs-Élysées, des tapisseries aux murs, une famille bleue dans la vitrine... elle vient de ma belle-mère, mais vous n'êtes pas obligée de le savoir. Alors, vous vous dites : ce ne sont pas des malheureux. Ça vous étonne de m'entendre tenir ces propos?

SIMONE.

Ce n'est pas le langage habituel des maîtres; mais monsieur comprend les choses.

FRIOLLEY.

Je comprends les choses, j'ai des idées très libérales. Asseyez-vous donc. Dieu merci! nous ne sommes pas de nouveaux riches... nous ne sommes pas non plus de nouveaux pauvres, grâce au ciel! Bien que si ça continue... Enfin!... nous disons donc cent vingt francs. Et pour le vin?

SIMONE.

Il me semble que vingt francs...

FRIOLLEY.

Les producteurs, les commissionnaires, les intermédiaires, les spéculateurs, les accapareurs s'enrichissent... Vous demandez vingt francs pour le vin? C'est bien naturel.

SIMONE.

Tout s'enchaîne, monsieur.

FRIOLLEY.

A qui le dites-vous! C'est tout... vous n'oubliez pas quelque chose?

SIMONE.

Je ne crois pas.

FRIOLLEY.

Vous êtes sûre de ne pas oublier quelque chose?

SIMONE.

Je ne vois pas.

FRIOLLEY.

Le dessert... vous n'aimez pas le dessert?

SIMONE.

Oh! si, monsieur.

FRIOLLEY.

Alors, nous mettons vingt francs pour le dessert. Maintenant, parlons des sorties. Vous voudrez sans doute aller de temps en temps au théâtre ou au cinéma?

SIMONE.

Je ne tiens pas à sortir le soir.

FRIOLLEY.

Excellente note! Ah! j'oubliais... une chose très importante... nous passons les trois mois d'été à la campagne... vous voulez bien aller à la campagne?

SIMONE.

Oh! oui, monsieur, j'adore la campagne.

FRIOLLEY.

Encore une excellente note. Et vous vous appelez?

SIMONE.

Simone Valois.

FRIOLLEY.

Quel âge avez-vous?

SIMONE.

Vingt ans.

FRIOLLEY.

Où étiez-vous placée avant de venir ici?

SIMONE.

J'étais chez une vieille dame.

FRIOLLEY.

Pourquoi l'avez-vous quittée?

SIMONE.

Elle a été ruinée.

FRIOLLEY.

Ah! Est-ce qu'elle avait des Sao-Pedro?

SIMONE.

Non... des Cacocaco.

FRIOLLEY.

Des Cacocaco... je connais... beurre minéral... valeur péruvienne. J'en ai eu. La gravure est charmante : A la porte d'une église, une jeune femme en haillons est assise avec un enfant sur ses genoux; devant elle, un missionnaire élève une croix vers le ciel. Ça n'a aucun rapport avec le beurre minéral, mais c'est gentil. Eh! bien, mademoiselle Simone, vous me plaisez beaucoup... Quand pouvez-vous entrer?

SIMONE.

Mais demain matin ou même ce soir, si monsieur le désire.

FRIOLLEY.

Attendez, je vais demander à ma femme... Ah! je dois vous dire que ma femme ne voulait pas dépasser cent francs pour les gages.

SIMONE.

Oh! Monsieur, ce n'est pas une affaire et, pour avoir un maître tel que vous, je me contenterai de cent francs.

FRIOLLEY.

Non, non, ça va bien... les vingt francs en plus, c'est moi qui vous les donnerai... c'est comme les vingt francs pour le dessert... nous aurons nos petits comptes.

SIMONE.

Mais oui, monsieur, ça va bien.

FRIOLLEY.

Vous me plaisez beaucoup... j'ai la prétention d'être physionomiste... ça m'étonnerait fort si vous ne faisiez pas l'affaire.

SIMONE.

Je le désire de tout mon cœur... Monsieur a l'air si bon, si généreux; il est si amusant.

FRIOLLEY, *à part.*

Elle est charmante. (*Haut.*) Je vais demander à ma femme si vous devrez entrer ce soir ou demain matin.

Il se dirige vers le flirtoir. Alice sort au même moment.

SCÈNE V

SIMONE, FRIOLLEY, ALICE.

ALICE.

Mon oncle, je viens te dire au revoir... et prendre mon sac que j'ai oublié.

FRIOLLEY.

Au revoir, ma chère petite... Quand te revoit-on?

ALICE.

Dans six mois.

FRIOLLEY.

Qu'est-ce que tu dis là?

ALICE.

Tu sais bien, mon bon oncle, que je pars demain pour Buenos-Aires.

FRIOLLEY.

Ah! c'est vrai... Alors, bon voyage, voyageuse... et donne-nous de tes nouvelles.

ALICE.

Je n'y manquerai pas. (Alice et Simone restent seules. Alice traverse le salon pour aller prendre son petit sac; elle observe attentivement Simone qui a détourné la tête. Puis, soudain, comme quelqu'un qui prend son parti, elle s'avance vers Simone.) Pardon, mademoiselle... c'est que vous ressemblez tellement à... je voulais vous demander... Gilberte c'est bien toi, Gilberte.

SIMONE.

Oui, oui, c'est moi... mais ici, je m'appelle Simone, Simone Valois... Jure-moi de ne rien dire, de ne pas me trahir.

ALICE.

Sois tranquille; mais en deux mots explique-moi...

SIMONE.

Oui, oui, je t'expliquerai, mais plus tard... Fais attention, on peut venir.

ALICE.

Je pars demain : il faut que tu m'expliques tout de suite... Je t'attends en bas, au coin de la rue Marignan.

Elle sort. Friolley rentre presque au même moment.

FRIOLLEY

Alors, mademoiselle, voulez-vous entrer demain matin?

SIMONE.

C'est entendu, monsieur.

FRIOLLEY.

Alors, à demain...

SIMONE.

Je vous salue, monsieur.

Elle sort. Suzanne et Philippe sont entrés dans le salon, puis Roger, Odette, Françoise.

SCÈNE VI

FRIOLLEY, SUZANNE, ODETTE, FRANÇOISE, PHILIPPE, ROGER.

SUZANNE.

Maintenant, monsieur, que vous connaissez le chemin de la maison, j'espère qu'on vous y verra quelquefois.

PHILIPPE.

Mais certainement, madame... j'y suis encouragé par votre gracieux accueil.

ODETTE.

Maman, monsieur Guersant pourrait venir dîner dimanche?

FRANÇOISE.

Mais certainement!

SUZANNE.

Alors, monsieur, à dimanche?

PHILIPPE.

Vraiment, madame, vous êtes trop aimable... je ne sais comment...

FRANÇOISE.

Mais vous acceptez?

ROGER.

Eh! oui, il faut qu'il accepte... d'autant plus que je repars lundi pour Cologne... Ce serait gentil de dîner ensemble, avant mon départ.

Les salutations, les au revoir. Philippe sort avec Roger.

ODETTE.

Il est très gentil.

FRANÇOISE.

Charmant.

SUZANNE.

Odette, ma petite fille, tu pourrais me laisser faire mes invitations moi-même.

ODETTE.

Mais, maman, puisque tu ne les fais pas!

SUZANNE.

Je ne les fais pas... je ne les fais pas... parce que nous n'avons pas de femme de chambre.

ODETTE.

Nous en aurons une demain.

SUZANNE.

Tiendra-t-elle? Comment est-elle, cette personne?

FRIOLLEY.

Elle a l'air très comme il faut, distinguée même.

SUZANNE.

Elle est jeune?

FRIOLLEY.

Vingt ans.

SUZANNE.

Combien demande-t-elle?

FRIOLLEY.

Cent francs, juste!

SUZANNE.

Elle veut bien aller à la campagne.

FRIOLLEY.

Elle adore la campagne.

SUZANNE.

Elle veut bien manger de la viande frigorifiée?

FRIOLLEY.

Elle n'en peut pas souffrir d'autre.

SUZANNE.

Nous en mangeons bien, nous... Et elle ne demande pas à sortir le soir, une ou deux fois par semaine?

FRIOLLEY.

Elle ne sort jamais le soir.

SUZANNE.

Ça n'est pas naturel.

FRIOLLEY.

Tu n'es jamais contente!

SUZANNE.

Elle a de bonnes références?

FRIOLLEY.

Excellentes... Elle est restée vingt ans chez une vieille dame.

SUZANNE.

Vingt ans!... elle y est entrée en nourrice alors?

FRIOLLEY.

Enfin, je veux dire longtemps.

SUZANNE.

Comment s'appelle-t-elle, cette dame?

FRIOLLEY.

Ah! diable...

SUZANNE.

Pourquoi dis-tu : ah! diable?

FRIOLLEY.

Parce que c'est un nom difficile à retenir... elle s'appelle, attends donc... Cacocaco.

SUZANNE.

Quel drôle de nom, en effet!

FRIOLLEY.

C'est une Péruvienne.

SUZANNE.

Tu as son adresse?...

FRIOLLEY.

Pour quoi faire?

SUZANNE.

Pour aller aux renseignements.

FRIOLLEY.

Elle est retournée dans son pays... et puis ça ne veut rien dire, les renseignements... ils sont toujours excellents, les renseignements; l'important, c'est l'impression...

SUZANNE.

Quelle impression?

FRIOLLEY.

L'impression que vous fait l'expression...

SUZANNE.

Quelle expression?

FRIOLLEY.

L'expression des traits, du visage, l'aspect extérieur, l'acabit, l'habitus... Je me flatte d'être physionomiste : nous sommes tombés sur une nature exceptionnelle.

SUZANNE.

Exceptionnelle? Comme tu y vas!

FRIOLLEY.

Tu verras.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

Le flirtoir d'Odette.

Au lever du rideau, il fait sombre dans la pièce. Les persiennes sont closes, les rideaux fermés. Odette entre. Elle est en pyjama. Sur la pointe des pieds, elle se dirige vers la fenêtre, elle tire les rideaux, ouvre la fenêtre, pousse les volets, s'accoude quelques instants au balcon. Dehors, il fait petit jour; une rumeur monte de l'avenue. Cependant, d'un large divan, profond comme un tombeau, sous des coussins nombreux et divers, sortent des gémissements. Odette rentre dans la pièce, se dirige vers les gémissements, tape sur les coussins.

SCÈNE PREMIÈRE

ODETTE, FRANÇOISE.

ODETTE.

Françoise, paresseuse, tu dors encore.

FRANÇOISE, sortant la tête et les bras de dessous les coussins.

Quoi... qu'est-ce qu'il y a?... quelle heure est-il?

ODETTE.

Cinq heures et demie. Je viens de jeter un coup d'œil sur l'avenue des Champs-Élysées... il y a déjà beaucoup de monde pour voir le défilé. Ce qu'il y a de gens vertueux ce matin, qui voient lever l'aurore : les premiers rayons du soleil éclairent le haut de l'Arc de Triomphe, c'est ravissant! Je crois que nous aurons une belle journée.

FRANÇOISE.

Tant mieux! tant mieux!

ODETTE, *assise sur le divan.*

As-tu bien dormi?

FRANÇOISE, *maintenant dégagée des coussins.*

Pas très bien... je ne me suis endormie qu'à quatre heures.

ODETTE.

Pauvre chou! Pourquoi n'as-tu pas voulu que je te prête mon lit? J'aurais couché sur le divan, moi, je dors partout. De quoi ou de qui rêvais-tu donc? Tu poussais de petits gémissements.

FRANÇOISE.

Ah! ma chérie, un cauchemar affreux : je rêvais que nous nous battions en duel pour Philippe.

ODETTE.

Pour Philippe? Ah! ça, c'est drôle... au pistolet, à l'épée?

FRANÇOISE.

Avec nos raquettes de tennis... tu m'enfonçais le manche de la tienne dans les côtes, tant que tu pouvais.

ODETTE.

Charmant! Espérons que nous n'en arriverons jamais là.

FRANÇOISE, *maintenant assise sur le divan.*

Bien que nous soyons rivales.

ODETTE, *embrassant sa sœur.*

C'est vrai, nous sommes rivales, mais nous observons gentiment nos conventions. Nous donnons au monde étonné le spectacle original et paradoxal de deux sœurs qui s'adorent et qui se disputent le même homme avec le sourire et sans, pour cela, cesser d'être unies. J'aime beaucoup l'uni, c'est plus distingué. Non, au fond, nous ne sommes pas des rivales, nous courons toutes deux vers le même but, voilà tout.

FRANÇOISE.

Par exemple, le but, lui, ne bouge pas.

ODETTE.

C'est son rôle, le but ne doit pas bouger.

FRANÇOISE.

C'est-à-dire qu'il fait un petit pas, tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre; en somme, c'est comme s'il ne bougeait pas.

ODETTE.

C'est le roi aux échecs : il ne peut se déplacer que d'une case; mais nous avons les diagonales pour l'attaquer : nous sommes les deux folles; toi la folle brune...

FRANÇOISE.

Toi, la folle blonde.

ODETTE.

Trésor!

FRANÇOISE.

Trognon! (Elles s'embrassent avec frénésie.) Oui, notre Philippe n'a pas l'air de vouloir se décider.

ODETTE.

Ce n'est pas faute que tu en mets.

FRANÇOISE.

Pas plus que toi.

ODETTE.

C'est égal, tu vas fort.

FRANÇOISE.

Tu ne vas pas doucement.

ODETTE.

C'est que j'ai affaire à forte partie : tu as l'attrait de la divorcée et le velouté de l'expérience.

FRANÇOISE.

Tu as le charme de la jeune fille et la fraîcheur de l'innocence.

ODETTE.

Tout de même, en ta qualité de femme, tu peux aller beaucoup plus loin que moi.

FRANÇOISE.

Mais, toi, tu es beaucoup plus forte que moi. Tu es intelligente... d'abord, tu tiens de papa... tu es une Friolley; moi je tiens de notre grand'mère, la mère de maman qui était une femme simple... je suis une Degras.

ODETTE.

Non, tu n'es pas une Degras, mon amour, non, tu n'es pas une Degras. Mais il y a eu cette guerre qui a tout changé. Tu es une femme d'autrefois, tandis que je suis à la page et je vois la vie telle qu'elle est, telle qu'elle doit être. Alors, laisse-moi diriger le mouvement.

FRANÇOISE.

Je te laisse... je te laisse.

ODETTE.

Vraiment, Philippe ne t'a jamais rien dit de significatif, par exemple lorsque vous dansez ensemble?

FRANÇOISE.

Non, il est très aimable, très amusant... il me fait beaucoup de compliments... je crois qu'il me trouve à son goût. Et, à toi, il n'a jamais fait de déclaration?

ODETTE.

Non : nous flirtons, nous plaisantons, nous nous comprenons très bien... il est très drôle, je crois que je ne lui déplais pas. Il nous aime peut-être toutes les deux.

FRANÇOISE.

Tu crois?

ODETTE.

Dame! pourquoi pas? Nous l'aimons bien toutes les deux.

FRANÇOISE.

Ce n'est pas la même chose... et puis, nous l'aimons, nous l'aimons... toi, je ne sais pas; mais, moi, je n'en sais rien.

ODETTE.

Enfin, quel sentiment éprouves-tu pour lui?

FRANÇOISE.

Je le trouve bien. Et toi?

ODETTE.

Moi, je le trouve mieux... Alors, laisse-le-moi.

FRANÇOISE, *vivement.*

Ah! non.

Un silence.

ODETTE.

Écoute Françoise, il faut forcer Philippe à se déclarer... le plus tôt sera le mieux... nous partons à la fin de la semaine pour la campagne : il faut qu'il se soit déclaré avant notre départ. Mais je crois qu'à partir de ce moment il vaut mieux que nous ne nous disions plus rien, de ce que nous ferons, l'une et l'autre, vis-à-vis de Philippe... tu comprends, ça pourrait nous gêner.

FRANÇOISE.

C'est comme tu voudras, ma chérie.

ODETTE.

Chacune agira de son côté. Quoi qu'il arrive, nous sommes bien certaines de ne pas nous fâcher, de rester amies. N'est-ce pas, mon vieux?

FRANÇOISE.

Oh! mon vieux!

Elles s'embrassent avec transport. Cependant, on voit Simone et Prosper disposer de belles guirlandes sur le balcon.

ODETTE.

Voilà Simone qui met des guirlandes sur le balcon avec Prosper. Mais les invités vont arriver... allons nous apprêter. (Elle appelle :) Simone, vous pouvez mettre tout en ordre ici... et puis, vous viendrez nous habiller.

Odette et Françoise sortent.

SCÈNE II

PROSPER, SIMONE.

PROSPER.

C'est pas tous les jours que mademoiselle est levée à six heures du matin.

SIMONE.

Ce n'est pas non plus un jour ordinaire, Prosper.

PHOSPER.

Je comprends... un quatorze-juillet et les fêtes de la Victoire; ça ne s'est jamais vu et ça ne se reverra plus jamais. C'est un jour unique dans l'Histoire.

SIMONE.

Tous les jours sont uniques dans l'Histoire, Prosper. Il n'y en a pas un qui se ressemble : c'est comme les feuilles sur un arbre... songez à toutes les conditions qu'il a fallu, pour amener un jour pareil.

PROSPER.

C'est vrai, comme vous êtes instruite, Simone. A chaque instant, vous nous sortez quelque chose... quelque chose à quoi on ne pensait pas... quelque chose, enfin, qui fait réfléchir... Vous en avez de l'instruction.

SIMONE.

J'ai du bon sens, voilà tout.

PROSPER.

Simone, vous savez que tout le monde s'embrasse aujourd'hui?

SIMONE.

C'est possible; mais, moi, je n'ai envie d'embrasser personne. (Et comme il s'avance vers elle les bras ouverts.) Ah! non, pas de ça, hein... finissez.

PROSPER.

Ce que vous êtes fière!

SIMONE.

Si vous avez besoin de vous épancher, embrassez votre femme... vous l'avez sous la main... elle est à la cuisine.

PROSPER.

Depuis que vous êtes entrée ici, je n'ai plus envie d'embrasser ma femme, c'est curieux... Ah! Simone, vous n'auriez qu'un mot à dire, je divorcerais.

SIMONE.

Comme dans le grand monde; ne faites pas ça.

PROSPER.

Oh! je sais bien que je suis du trop petit gibier pour vous.

SIMONE.

Allez donc me mettre de l'eau dans ces vases, au lieu de dire des bêtises. En même temps, vous me rapporterez les fleurs qui sont dans l'office, dans la grande terrine.

PROSPER.

J'y vais... j'y vais... je ne suis content que lorsque vous me donnez des ordres.

SIMONE.

Je n'ai pas d'ordres à vous donner... je vous demande un service.

Prosper est sorti. Au même moment Friolley entre par le balcon.

SCÈNE III

SIMONE, FRIOLLEY.

FRIOLLEY.

Ah! vous êtes là, Simone? Je crois que nous aurons une belle journée... il y a déjà un monde dans les Champs-Élysées! Tenez, Simone, prenez ça...

Il tire de son portefeuille un billet de cent francs.

SIMONE.

Mais à quelle occasion, monsieur?

FRIOLLEY.

A l'occasion de ce quatorze-juillet inoubliable, de ce jour unique dans l'Histoire. Pourquoi souriez-vous? Ce n'est pas un jour unique dans l'Histoire?

SIMONE.

Oh! si, si, monsieur.

FRIOLLEY.

Alors, je veux que chacun ici soit heureux et marque ce beau jour d'un caillou blanc ou d'un billet bleu. Prenez, prenez sans scrupules : j'ai donné vingt-cinq francs à Prosper et vingt-cinq francs à Augustine, ce qui fait cinquante francs pour le ménage.

SIMONE.

Mais monsieur me donne cent francs, à moi.

FRIOLLEY.

Ça prouve, Simone, que je fais une différence entre vous et les autres domestiques.

SIMONE.

Monsieur ne devrait pas faire de différence : nous devrions être tous égaux à ses yeux. (Prosper entre avec les vases et les fleurs.) Merci, Prosper, posez ça là.

Et quand Prosper est sorti :

FRIOLLEY.

Si je fais une différence entre vous et les autres domestiques, Simone, c'est de votre faute.

SIMONE.

De ma faute?

FRIOLLEY.

Oui, Simone, il y a en vous un je ne sais quoi qui vous différencie, qui vous distingue, de Prosper et d'Augustine; il y a en vous quelque chose de mystérieux; vous avez l'air d'un petit sphynx.

SIMONE.

Il n'y a pas de sphynx avec un tablier... il ne faudrait pas que monsieur exagérât.

FRIOLLEY.

Et, tenez! rien que la façon dont vous accordez l'imparfait du subjonctif avec le conditionnel : il ne faudrait pas que monsieur exagérât.

SIMONE.

Quel rapport avec un sphynx?

FRIOLLEY.

Eh! bien, un tel accord est fort au-dessus de votre condition : une femme de chambre ordinaire eût dit, comme ma femme, comme mes filles, ou moi-même : il ne faudrait pas que monsieur exagère, car nous sommes courbés sous le vent d'ignorance qui secoue la cime de la bourgeoisie française.

SIMONE.

Pourquoi ne serait-il pas permis à une personne en condition de parler français?

FRIOLLEY.

Oui, il y a en vous quelque chose de mystérieux et de grammatical.

SIMONE.

Je crois que monsieur se moque de moi.

FRIOLLEY.

Oh! pas du tout! (Un silence. Simone continue d'arranger les fleurs dans les vases.) Vous avez un art spécial pour arranger les fleurs.

SIMONE.

Oh! il suffit de les aimer.

FRIOLLEY.

D'ailleurs, vous apportez beaucoup de goût à tout ce que vous faites... mes filles me disent que vous travaillez comme une fée.

SIMONE.

Un sphynx, une fée, c'est trop. Que monsieur n'en jette plus!

FRIOLLEY, riant.

Que monsieur n'en jette plus; vous êtes impayable.

SIMONE.

Là, j'ai fini d'arranger les fleurs... je vais voir si une de ces dames n'a pas besoin de moi.

FRIOLLEY.

Restez encore un peu, j'ai à vous parler. Si quelqu'une de ces dames a besoin de vous, elle sonnera. J'ai à vous parler. Savez-vous que, depuis que vous êtes entrée ici, vous avez conquis toutes les sympathies : celles de mes filles, celle de ma femme..

SIMONE.

Oh! la sympathie de madame, je n'en mettrais pas ma main au feu.

FRIOLLEY.

Oui, ça n'y est peut-être pas encore tout à fait, mais ça viendra. En revanche, vous avez la mienne tout entière... vous avez la mienne tout entière.

SIMONE.

J'avais bien entendu.

FRIOLLEY.

Je ne parle pas de Prosper... lui, il est médusé! Il vous fait la cour?

SIMONE.

Oui, à sa façon.

FRIOLLEY.

Un homme marié... c'est scandaleux!

SIMONE.

C'est ce que je ne cesse de lui dire.

FRIOLLEY.

Oui, vous pensez que je devrais faire un retour sur moi-même?

SIMONE.

Pourquoi, monsieur pense-t-il que je pense ça?

FRIOLLEY.

Parce que je suis marié, moi aussi.

SIMONE.

Mais monsieur ne me fait pas la cour.

FRIOLLEY.

Si, je vous fais la cour, Simone... en ce moment même, je vous fais la cour, mais je vous la fais à ma façon, c'est-à-dire avec tant de réserve, de discrétion et de délicatesse que vous ne vous en apercevez même pas ou, plutôt, que vous pouvez faire semblant de ne pas vous en apercevoir. Essuyer un refus m'a toujours paru une chose horriblement humiliante. Je n'en ai jamais essuyé qu'un dans toute ma carrière sentimentale; mais je l'ai si bien essuyé qu'au bout d'une demi-heure il n'y paraissait plus. (Et comme Simone rit.) Je savais bien que je vous ferais rire... et, d'ailleurs, n'est-ce pas ainsi que vous m'avez encouragé à vous parler comme je viens de le faire?

SIMONE.

Moi, monsieur, je vous ai encouragé?

FRIOLLEY.

Oui, Simone, parce que j'ai constaté que vous vous amusiez aux plaisanteries que je fais.

SIMONE.

Pour ça, monsieur peut le dire. Monsieur a tant d'esprit!

FRIOLLEY.

J'aime plaisanter... je vous observe, sans en avoir l'air, et plus d'une fois vous avez apprécié des plaisanteries qui n'arrachaient même pas à ma femme ou à mes filles un pâle sourire.

SIMONE.

Parce qu'elles ont l'habitude.

FRIOLLEY.

Voulez-vous dire que je fais toujours les mêmes plaisanteries?

SIMONE.

Oh! non, monsieur.

FRIOLLEY.

Croyez-vous que je sois incapable de me renouveler?

SIMONE.

Oh! si, monsieur.

FRIOLLEY.

Voyez-vous, Simone, rire des mêmes choses, c'est une précieuse indication...

SIMONE.

Évidemment, monsieur, tout le monde, j'entends les personnes qui ont de la sensibilité, tout le monde pleure pour les mêmes choses : une femme abandonnée, une fille séduite, un enfant séparé de ses parents... mais tout le monde ne rit pas des mêmes choses,

FRIOLLEY.

Rire pour les mêmes choses, c'est donc la preuve qu'on est en communion d'esprit.

SIMONE.

Monsieur me flatte.

FRIOLLEY.

Et ça peut être le commencement de l'amour : les femmes aiment ceux qui les font rire.

SIMONE.

Elles aiment bien plus ceux qui les font pleurer.

FRIOLLEY.

Ça n'empêche pas... après!

SIMONE.

Il faut que j'aille, monsieur, auprès de ces dames.

FRIOLLEY.

Restez encore un peu, Simone, j'ai tant de choses à vous dire. Oui, la première fois que je vous ai vue, vous m'avez intéressé. Maintenant, vous me troublez. Que voulez-vous? c'était écrit! Car il a fallu un concours de circonstances extraordinaires pour que vous entriez ici. C'était la première fois que je recevais une femme de chambre qui se présentait. Si ma femme vous avait reçue, tout porte à croire qu'elle ne vous aurait pas engagée : vous lui auriez déplu, précisément à cause de je ne sais quoi par quoi vous m'avez plu. Enfin, je vous aime, Simone, je vous aime.

Il lui a pris la main.

SIMONE.

Monsieur pense-t-il? Aimer, c'est un bien grand mot, et c'est une chose très grave. Que monsieur s'interroge bien, que monsieur descende en lui-même et monsieur découvrira bien vite que ce qui parle en

monsieur, et qui emprunte les accents enchanteurs de l'amour, n'est sans doute que la voix insidieuse du désir.

FRIOLLEY.

Comme vous vous exprimez bien!... vous n'avez pourtant pas fait d'études... c'est un don! c'est un don! Mais, je vous en prie, quand nous sommes seuls, ne me parlez pas à la troisième personne. « Que monsieur s'interroge bien; que monsieur descende en lui-même; monsieur pense-t-il! » Voyez ce que vous en arrivez à dire : « Monsieur pense-t-il! » Et combien la phrase serait plus légère, si vous me disiez : « Pensez-vous! » en attendant le jour où vous me direz : « Penses-tu! »

SIMONE.

Oh! monsieur, je n'oserai jamais.

FRIOLLEY.

Essayez.

SIMONE.

Oh! non, monsieur, c'est de la folie.

FRIOLLEY.

Enfin, Simone, il y a entre nous, aujourd'hui, un grand pas de fait. Vous connaissez mes sentiments; mais, comme je ne voudrais pas essuyer un refus, ne me répondez pas tout de suite. Si, plus tard, quelque réciprocité se dessinait dans vos sentiments à vous, vous trouveriez bien un moyen de me le faire connaître.

SIMONE.

Ah! pourquoi ne répondrais-je pas tout de suite? Et cette réciprocité, monsieur ne l'a-t-il pas devinée? Sans cela, marié, père de famille, homme considérable et puissant, aurait-il jeté les yeux sur moi? Avec son tact et sa délicatesse, m'aurait-il parlé de son amour? Et monsieur est si bon, si généreux, que je ne peux pas croire qu'il se moque.

FRIOLLEY.

Oh! Simone!

SIMONE.

Je suis très émue, très troublée. J'ai peut-être tort de le laisser paraître aussi vite : une personne plus expérimentée, une coquette, aurait retardé cet aveu. Mais, comme vous, je ne fais qu'obéir aux injonctions de mon cœur. Et puis, monsieur ne sait peut-être pas ce que c'est, mais, quand on sert chez des étrangers, il est si réconfortant de sentir autour de soi la douce chaleur d'un sentiment respectueux et sincère.

FRIOLLEY.

Ah! Simone!

SIMONE.

Non, non, monsieur, faites attention... on sonne... on a sonné... il faut que j'aille auprès de Mlle Odette.

Elle est sortie.

SCÈNE IV

FRIOLLEY, seul.

FRIOLLEY.

Elle est étonnante, inouïe... mais quelle fille est-ce là? C'est extraordinaire! c'est extraordinaire!

Suzanne est entrée.

SCÈNE V

FRIOLLEY, SUZANNE.

SUZANNE.

Tu parles tout seul? Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire?

FRIOLLEY.

C'est cette fille... c'est cette fête, ce quatorze-juillet, cette foule, ces drapeaux... mon cœur déborde de joie... Suzanne?

SUZANNE.

Quoi donc, mon ami?

FRIOLLEY.

Veux-tu me permettre de t'embrasser?

SUZANNE.

Volontiers, mon ami.

FRIOLLEY.

Mais où vas-tu... tu sors?

SUZANNE.

Non, je reste ici.

FRIOLLEY.

Alors, pourquoi as-tu mis un chapeau?

SUZANNE.

Mes filles m'ont dit qu'il fallait mettre un chapeau, il paraît que c'est la tenue, ce matin.

FRIOLLEY.

Moi, je veux bien.

SUZANNE.

D'ailleurs, c'est la première fois de ma vie que j'ai un chapeau sur la tête pour recevoir chez moi, à six heures et demie du matin.

FRIOLLEY.

Nous verrons encore des choses bien plus étonnantes.

SUZANNE.

Les invités payants vont arriver : j'ai serré quelques objets, j'ai enlevé la clef de la vitrine; je ne les connais pas tous, ces gens-là, et, par ces temps de nouveaux riches, il faut se méfier.

FRIOLLEY.

Pourquoi leur prêtes-tu de mauvaises intentions?

SUZANNE.

On ne prête qu'aux nouveaux riches... Tu trouves ridicule que je prenne des précautions.

FRIOLLEY.

On doit toujours prendre des précautions.

SUZANNE.

Oui, et pour commencer il ne faudrait pas laisser traîner des valeurs sur les meubles. Tiens, voilà ce que j'ai trouvé par là sur la grande table du salon

FRIOLLEY.

Oh! ce sont des valeurs sans valeur.

SUZANNE.

Encore?

FRIOLLEY.

Oui, cent actions de la Banque Marseillaise de Smyrne, une banque fondée sur la combinaison, ingénieuse d'ailleurs, de la figue et du tapis. La gravure est charmante : à droite des jeunes femmes turques, sous un vaste hangar qu'on appelle dans le pays...

SUZANNE.

Oui, oui, je connais. Pour combien en avais-tu là-dedans?

FRIOLLEY.

Soixante mille.

SUZANNE.

Nous perdons encore soixante mille francs?

FRIOLLEY.

Ne parlons pas de ça... Soyons tout à la joie de ce beau jour.

SUZANNE.

Donne-moi ces papiers, je vais les serrer.

FRIOLLEY.

Tu pouvais les laisser où ils étaient... personne n'aurait eu l'idée de les emporter.

Entre Simone.

SCÈNE VI

SUZANNE, FRIOLLEY, SIMONE.

SIMONE.

Madame, Prosper demande quand il pourra ouvrir la porte. On sonne et on frappe à chaque instant. Les gens qui ont loué leurs places font du tumulte. Il sont assis pêle-mêle sur l'escalier avec les invités de madame.

SUZANNE.

J'ai dit qu'on ouvrirait la porte à six heures et demie.

SIMONE.

Prosper dit qu'il aura beaucoup de mal à contenir ces personnes jusque-là.

SUZANNE.

Qu'il s'arrange!

SIMONE.

Bien, madame.

SUZANNE.

Dites-moi, Simone, vous serrerez ça dans ma chambre, dans le tiroir de la petite table. (Elle lui donne la liasse de valeurs.) Et puis, quand les invités payants entreront vous les dirigerez vers le balcon et vous les placerez. Vous surveillerez un peu dans le grand salon et dans le petit salon. J'ai serré quelques objets, mais je n'ai pas voulu dégarnir tout à fait, vous comprenez. Alors, vous aurez l'œil sans en avoir l'air.

SIMONE.

Oui, madame.

FRIOLLEY.

Ne vous trompez pas surtout, n'ayez pas l'air sans avoir l'œil.

Simone est sortie.

SCÈNE VII

SUZANNE, FRIOLLEY.

SUZANNE.

Tu as tort de toujours plaisanter devant cette fille... C'est comme ça que les domestiques deviennent familiers et qu'on ne peut pas en venir à bout.

FRIOLLEY.

Simone est une personne très comme il faut et qui saura toujours se tenir à sa place.

SUZANNE.

Il est entendu que c'est une perfection... Pourtant, j'ai idée qu'elle ne fera pas long feu ici.

FRIOLLEY.

Elle a l'intention de s'en aller?

SUZANNE.

Non, mais je crois que c'est moi qui vais me résoudre à m'en séparer...

FRIOLLEY.

Tu n'es pas satisfaite de son service?

SUZANNE.

J'en suis enchantée, je te dis; c'est une perfection... Et néanmoins, si je trouvais à la remplacer avant notre départ pour la campagne...

FRIOLLEY.

Oui, tu ne balancerais pas à la balancer. Et tu n'as rien à lui reprocher?

SUZANNE.

Rien.

FRIOLLEY.

Alors je ne comprends pas.

SUZANNE.

Oh! je sais bien, toi et tes filles, vous en êtes férus. Vous citez ses mots... vous vous pâmez devant tout ce qu'elle dit. Simone par-ci, Simone par-là, il n'y en a que pour Simone. Moi, je n'aime pas une femme de chambre à côté de qui j'ai l'air d'une imbécile...

FRIOLLEY.

Oh! oh! tu exagères... tu exagères...

Mais la discussion ne continue pas, parce que, soudain, M. et Mme Vyon, l'oncle Gabriel et d'autres invités font irruption dans la pièce.

SCÈNE VIII

FRIOLLEY, SUZANNE, M. et Mme VYON, L'ONCLE GABRIEL, M. et Mme JOUNOD et leur fille CLAUDINE, puis ODETTE et FRANÇOISE.

Brouhaha. On se dit bonjour, on s'embrasse.

SUZANNE, à Mme Vyon.

Vous n'avez pas eu trop de mal, ma petite Henriette, pour venir jusqu'ici?

MADAME VYON.

Cela n'a pas été sans peine : quand nous sommes arrivés au bout de la rue de la Boétie, il y avait déjà un monde fou.

VYON.

Naturellement, nous avons quitté la maison à cinq heures : c'était beaucoup trop tard; mais ma femme ne veut jamais m'écouter.

SUZANNE.

Et vous, mon oncle, vous avez dû vous lever de bonne heure, pour venir de Louveciennes?

L'ONCLE GABRIEL.

Je me suis levé à deux heures! Je tombe de sommeil... Je pensais que tu m'offrirais une chambre pour passer la nuit ici.

SUZANNE.

Hélas! mon oncle, vous savez bien que nous n'avons pas de chambre. Françoise a passé la nuit sur ce divan.

L'ONCLE GABRIEL.

Si tu avais voulu, tu m'aurais bien trouvé un lit... Enfin, j'ai attendu quarante-huit ans pour voir ça... Pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer...

MADAME JOUNOD.

Nous allons être très bien ici.

MONSIEUR JOUNOD.

On ne peut pas rêver mieux.

SUZANNE.

Nous ne serons pas trop serrés. J'ai loué la plus grande partie de mon balcon pour mon œuvre des pays envahis et je n'ai réservé pour nous et quelques amis qu'un tout petit coin devant cette fenêtre.

MADAME JOUNOD.

Nous vous sommes d'autant plus reconnaissants d'avoir pensé à nous.

MONSIEUR JOUNOD.

L'avez-vous bien loué, au moins, votre balcon?

SUZANNE.

Ne m'en parlez pas : j'ai fait une très mauvaise affaire, je me suis trop pressée, je l'ai loué dix mille francs, au lendemain de l'armistice, au sénateur Taupin de l'Auge, qui l'a reloué vingt mille francs pour une œuvre à lui, et la personne à qui il l'avait loué l'a reloué trente mille francs.

MADEMOISELLE JOUNOD.

Madame, est-ce qu'on dansera après le défilé?

SUZANNE.

Non, ma petite Claudine, mais on lunchera... J'ai fait préparer un lunch. J'ai pensé qu'après toutes ces émotions, on mourrait de faim.

MONSIEUR JOUNOD.

Et on est nourri, c'est admirable!

MADAME VYON.

Quelle journée, ma chère amie! et un temps idéal... ni trop chaud, ni trop froid... Quelle époque nous vivons!

SUZANNE.

Depuis deux ou trois jours, je vis dans une sorte de fièvre.

MADAME VYON.

Je crois bien... vous êtes si patriote, si enthousiaste! Aux jours les plus sombres, vous n'avez jamais douté... Aussi, aujourd'hui, vous êtes bien récompensée.

SUZANNE.

Hier soir, nous sommes allés voir le cénotaphe... C'était un spectacle admirable... Vous n'y êtes pas allés?

VYON.

Ma femme a eu peur de la foule.

SUZANNE.

J'ai été bousculée, pilée, renfoncée, écrasée, mais j'adore ça... j'aime d'être mêlée à la foule. Si je n'avais pas cet appartement avec ce balcon, je serais au milieu du peuple et je verrais le défilé, grimpée sur un canon.

VYON.

Nom d'un canon!

SUZANNE.

Ou sur un arbre.

VYON.

Nom d'un arbre!

SUZANNE.

Et vous, mon oncle, vous ne trouvez pas que tout cela est magnifique?

L'ONCLE GABRIEL.

Si tu veux franchement mon avis, je trouve que le défilé est organisé à contre-sens...

SUZANNE.

Comment, à contre-sens?

L'ONCLE GABRIEL.

Sans doute... Les soldats vont aller de la place de l'Étoile à la place de la République.

SUZANNE.

Oui, eh bien?

L'ONCLE GABRIEL.

Eh bien! ils devraient aller de la place de la République à la place de l'Étoile.

SUZANNE.

Pourquoi?

L'ONCLE GABRIEL.

Parce que des vainqueurs ne descendent pas de l'Arc de Triomphe... Ils montent vers l'Arc de Triomphe!

SUZANNE.

Vous verrez, ce sera très bien tout de même... et puis il est un peu tard pour changer.

FRIOLLEY.

Quoi donc?

L'ONCLE GABRIEL.

Je disais à votre femme que c'eût été mieux si, au lieu d'aller de la place de l'Étoile à la place de la République... (Etc.)

MADAME JOUNOD, à Madame Vyon.

Vous ne connaîtriez pas, par hasard, une cuisinière?

MADAME VYON.

Vous cherchez une cuisinière?... Comme je vous plains!

MADAME JOUNOD.

J'en avais une qui était depuis trente ans dans la famille : c'était la cuisinière de ma mère... Elle se marie avec un Canadien qui l'emmène dans son pays.

SUZANNE.

Vous ne venez pas sur le balcon, mesdames? Vous savez que c'est déjà très intéressant, ce qui se passe dans l'avenue.

SCÈNE IX

SUZANNE, VYON.

VYON.

Restez... j'ai deux mots à vous dire.

SUZANNE.

Rien du tout... Je les connais, vos deux mots; je vous l'ai déjà dit : vous perdez votre temps; votre femme est mon amie, j'aime mon mari et vous ne me plaisez pas

VYON.

Tant mieux si je vous déplais, alors, j'ai des chances... Souvent l'amour commence par l'antipathie et même la haine.

SUZANNE.

Je vous le répète, vous n'avez rien à espérer; allez donc rejoindre votre femme qui, elle, vous aime.

VYON.

Oh! elle m'aime à sa façon!

SUZANNE.

Naturellement, chacun a sa façon d'aimer.

VYON.

La sienne est de flirter tant qu'elle peut avec un officier américain.

SUZANNE.

Vous êtes sûr?

VYON.

Absolument... N'ayez donc pas de scrupules.

SUZANNE.

Ce que vous me dites là m'étonne tellement d'Henriette, que j'ai toujours considérée comme la femme la plus sérieuse!...

VYON.

Avant la guerre! madame, avant la guerre!... Ah! cette guerre aura été la cause d'autant de désunions que d'unions. C'est logique, car pour qu'il y ait union d'un côté, il faut qu'il y ait désunion de l'autre.

SUZANNE.

Pas toujours.

VYON.

Souvent.

SUZANNE.

Vous parlez d'union et de désunion... Il ne s'agit que d'un flirt.

VYON.

Il y a flirt et flirt.

SUZANNE.

Henriette est une très honnête femme... Il y a certaines limites qu'elle ne dépassera pas.

VYON.

Il suffit qu'elle les atteigne.

SUZANNE.

Je n'en reviens pas! Où, comment l'a-t-elle connu, cet officier américain?

VYON.

Dans un bal public.

SUZANNE.

Oh!

VYON.

Dans un dancing, si vous aimez mieux, dans un de ces endroits soi-disant chic où les hommes et les femmes se frôlent et se frottent sans se connaître, après une vague présentation. Ma femme est devenue folle de la danse! Alors, vous comprenez quelle est ma situation... Je ne peux rien dire... Je ne peux pas prier cet allié de ne plus faire la cour à ma femme; étant donné l'effort qu'ont fait les États-Unis, ce serait de l'ingratitude.

SUZANNE.

En effet... Alors, vous m'avez choisie pour rendre votre femme jalouse? C'est le dépit qui vous conseille. Écoutez, je parlerai à Henriette... et elle ne flirtera plus. Je vous la ramènerai, votre femme, je vous le promets. Allez la rejoindre, soyez gentil avec elle. En un tel jour, on a besoin de quelqu'un auprès de soi pour échanger ses impressions.

VYON.

Mais, puisque je vous dis...

SUZANNE.

Allez! Allez!

Cependant Philippe est entré.

SCÈNE X

SUZANNE, PHILIPPE, puis ODETTE.

PHILIPPE.

Bonjour, madame, vous allez bien?

SUZANNE.

Bonjour, monsieur Guersant... Vous n'avez pas eu trop de mal pour venir jusqu'ici?

PHILIPPE.

Mais non, madame, comme je demeure sur la rive gauche, je n'avais pas à traverser l'avenue.

SUZANNE.

Le monde, ce matin, se divise en deux camps : ceux qui ont à traverser et ceux qui n'ont pas à traverser.

PHILIPPE.

C'est très juste. M. Friolley va bien?

SUZANNE.

Très bien... Vous allez le voir... Il est sur le balcon.

PHILIPPE.

Et madame et mesdemoiselles vos filles?

SUZANNE.

En voici une.

ODETTE, *venant du balcon.*

Bonjour, monsieur.

PHILIPPE.

Bonjour, mademoiselle.

SUZANNE.

Vous permettez? Je vais m'occuper de mes invités.

PHILIPPE.

Mais, madame, je vous en prie.

ODETTE.

Croyez-vous qu'elle a du tact, maman... Elle nous laisse seuls et, précisément, j'ai à vous parler. Nous avons eu une grande conversation ce matin même, ma sœur et moi, à votre sujet et j'ai quelque chose de très important à vous dire. Mais, avant d'aller plus loin, comment trouvez-vous ma sœur Françoise?

PHILIPPE.

Quelle question! Je la trouve séduisante, délicieuse, aimable, dansant à ravir.

ODETTE.

Enfin, à tout prendre, elle ne vous déplaît pas.

PHILIPPE.

A tout prendre, comme vous dites, elle est charmante.

ODETTE.

Ça va bien, parce qu'il s'agit de prendre tout.

PHILIPPE.

De prendre tout...

ODETTE.

Oui, vous lui plaisez beaucoup... Elle ne m'a pas chargée de vous le dire, mais je ne crois pas la trahir, en vous faisant cet aveu. J'ai cru remarquer que vous étiez un peu timide. Oh! ce n'est pas un défaut, ce serait plutôt une qualité, à condition de ne pas pousser la timidité trop loin, parce qu'alors on laisse échapper

toutes les occasions. Ma sœur est une femme divorcée, ce qui lui impose une certaine réserve. Il y a des hommes qui n'aiment pas, pour les épouser, des femmes divorcées...

PHILIPPE.

Ah! ce serait pour... épouser?

ODETTE.

Bien sûr : pourquoi donc croyez-vous que ce soit, libertin!... Enfin, il vaut mieux que vous soyez averti... Si vous aviez par hasard des craintes, des doutes, une hésitation... Alors, moi, je vous dis : Vous pouvez y aller! A moins que... à moins que vous ne soyez pas libre, que votre cœur soit occupé par une autre personne. Oh! vous pourriez me le dire; à moi, on peut tout me dire... et je le ferais comprendre à Françoise doucement... Ah! c'est une démarche très délicate que je fais auprès de vous... Heureusement que vous me la facilitez.

PHILIPPE.

Que voulez-vous dire?

ODETTE.

Je veux dire que vous ne m'interrompez pas. Oh! pour ça, vous ne m'interrompez pas, c'est une justice à vous rendre... Vous voyez que je bafouille, que j'ai chaud, vous me laissez aller, vous ne dites pas un mot. Je vous dis que Françoise vous aime : je vous le dis, parce que je le veux bien; je n'y suis pas forcée, et vous recevez ça avec une tranquillité

PHILIPPE.

C'est-à-dire que je suis très ému, très touché, très reconnaissant, mais aussi tellement surpris...

ODETTE.

Enfin, il me semble, moi, que si j'étais un homme et si j'aimais une jeune femme ou une jeune fille, je

le lui dirais. Comme vous êtes drôle... Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu.

Elle le quitte brusquement et va rejoindre les invités sur le balcon.

PHILIPPE, *un instant seul.*

Qu'est-ce qui m'arrive là? Mais qu'est-ce qui m'arrive... Ah! voici l'autre.

Il est bientôt rejoint par Françoise.

SCÈNE XI

FRANÇOISE, PHILIPPE.

FRANÇOISE.

Vous venez de causer avec Odette? Qu'avez-vous bien pu lui dire?

PHILIPPE.

Je ne lui ai rien dit... C'est elle qui a parlé tout le temps.

FRANÇOISE.

Oh! si, vous avez dû lui dire quelque chose qui l'a contrariée... je la connais... Elle m'a paru dans un état de nervosité, et elle était toute rouge : c'est que vous ne lui êtes pas indifférent.

PHILIPPE.

Ah! oui.

FRANÇOISE.

En ma qualité de sœur aînée et de femme, je peux vous faire cette confidence... elle ne m'a pas chargée de vous la faire, et même, si elle savait, la pauvre petite, elle serait confuse... Promettez-moi de ne pas lui en parler.

PHILIPPE.

Je vous le jure!

FRANÇOISE.

Mais si vous ne l'aimez pas assez pour l'épouser, bien que je ne connaisse pas de jeune fille plus sédui-

sante qu'elle... mais des goûts et des couleurs... Et puis un homme est parfois enchaîné... et puis, il y a des hommes qui n'aiment pas les jeunes filles... des hommes que le rôle d'initiateur effraye un peu, car l'initiation n'est pas toujours ce qu'un vain peuple pense. On a vu des mariages avec initiation qui finissaient misérablement... j'en sais quelque chose... On a vu, au contraire, des unions sans initiation qui ont donné les meilleurs résultats. Enfin, si vous n'aimez pas Odette assez pour l'épouser, il ne faudrait pas laisser se développer en elle un sentiment qui pourrait devenir douloureux.

PHILIPPE.

Oh! je crois bien.

FRANÇOISE.

Et puis, il y a autre chose... On commence à s'occuper beaucoup de nous trois dans notre entourage.

PHILIPPE.

De nous trois?

FRANÇOISE.

Oui, d'Odette, de vous et de moi... et même les paris sont ouverts.

PHILIPPE.

Les paris?

FRANÇOISE.

Je vous en prie, comprenez-moi à demi-mot. Moi, en ma qualité de femme divorcée...

PHILIPPE.

Vous êtes tenue à une certaine réserve...

FRANÇOISE.

Non, au contraire.

PHILIPPE.

Ah! je croyais!

FRANÇOISE.

Non, moi, je suis libre, indépendante, on peut me compromettre. Mais il ne s'agit pas de moi... il s'agit d'Odette... C'est une jeune fille... elle a des allures très libres, c'est entendu, mais c'est une jeune fille. Maintenant, si vous avez une autre liaison, ou bien si vous avez remarqué une autre jeune fille ou... une jeune femme... vous pouvez me le dire... J'amènerai Odette à envisager cette idée... Je ne crois pas qu'elle se tuera. Mais qu'avez-vous?... Je vous dis qu'une jeune fille ravissante a du goût pour vous et vous avez l'air atterré?

PHILIPPE.

Oh! non, je ne suis pas atterré... Je vous ai écoutée avec recueillement... avec recueillement et avec surprise... Je ne peux pas vous répondre tout de suite... Il faut que je réfléchisse.

FRANÇOISE.

C'est ça... vous réfléchirez.

Et elle va rejoindre les autres invités sur le balcon.

SCÈNE XII

PHILIPPE, FRIOLLEY, L'ONCLE GABRIEL.

FRIOLLEY.

Ah! bonjour, monsieur Guersant, je suis enchanté de vous voir! Mon oncle, je vous présente M. Philippe Guersant, un de nos très bons amis.

L'ONCLE GABRIEL.

Il n'y a pas longtemps, alors... Je n'avais pas encore eu le plaisir de rencontrer monsieur ici.

FRIOLLEY.

Parce que vous habitez Louveciennes et que vous ne venez jamais nous voir.

Cependant Simone est entrée et va chercher Suzanne sur le balcon.

L'ONCLE GABRIEL.

Vous avez aussi une nouvelle bonne?

FRIOLLEY.

Ce n'est pas une bonne, mon oncle, c'est une femme de chambre... une petite personne extraordinaire, intelligente, fine, distinguée.

L'ONCLE GABRIEL.

Une perle!

FRIOLLEY.

Oui, une espèce de perle que j'ai engagée moi-même... Pour mon coup d'essai, j'ai eu la main heureuse.

L'ONCLE GABRIEL.

Tous mes compliments.

Cependant Suzanne et Simone traversent le flirtoir.

SUZANNE.

Major Basket?... je ne connais pas.

SIMONE.

Il veut absolument parler à madame... Il insiste beaucoup.

Elles sont sorties.

L'ONCLE GABRIEL, à Philippe.

Vous avez été soldat, monsieur?

PHILIPPE.

Oui, monsieur, j'ai eu cet honneur.

FRIOLLEY.

Il a été blessé, il a été fait prisonnier, il s'est échappé.

L'ONCLE GABRIEL.

Alors, je ne serai pas fâché d'avoir votre opinion. Tout à l'heure, monsieur, vos camarades vont aller de la place de l'Etoile à la place de la République...

PHILIPPE.

Je l'ai entendu dire, en effet.

L'ONCLE GABRIEL.

Et, moi, je prétends qu'ils devraient aller de la place de la République à la place de l'Etoile.

FRIOLLEY.

Il y aurait un moyen de tout arranger... c'est que la moitié des troupes défilât dans un sens, et l'autre moitié dans l'autre sens.

L'ONCLE GABRIEL.

Mais non, mon bon ami, vous ne voulez pas me comprendre... Je suis sûr que monsieur, qui s'est battu, me comprendra... On ne descend pas de l'Arc de Triomphe, on monte vers l'Arc de Triomphe!

PHILIPPE.

C'est vrai, vous avez raison... Je n'avais pas réfléchi à cela... Comment faire?

Ils sont remontés tous trois vers le balcon.

SCÈNE XIII

SUZANNE, LE MAJOR BASKET.

SUZANNE.

Vous voyez bien, monsieur, qu'ici c'est une partie réservée... pour la famille, pour les amis.

LE MAJOR BASKET.

Oui... M. et Mme Vyon sont aussi mes amis... Je veux voir avec votre balcon... à côté de Mme Vyon.

SUZANNE.

Cet homme est sans détours! Ce n'est pas possible!

BASKET.

Oui.

SUZANNE.

Je vous dis que ce n'est pas possible.

BASKET.

Oui... je ne vous demande pas de voir pour rien du tout... je veux vous payer.

SUZANNE.

Mais, monsieur.

BASKET.

Je veux vous signer un chèque de deux mille dollars.

SUZANNE.

Ce serait pour mon œuvre, alors?

BASKET.

Pour votre œuvre... ou pour vous... c'est égal.

SUZANNE.

Pour mon œuvre! Ai-je le droit de refuser?

BASKET.

Dépêchez-vous?

SUZANNE.

Alors, j'accepte, monsieur.

BASKET.

Alors, je signe. (Il tire de sa poche un stylo, un carnet dont il détache un chèque qu'il signe.) Vous pouvez toucher à la Lloyd Bank.

SUZANNE.

Je vous remercie.

BASKET.

Où est Mme Vyon?

SUZANNE.

Il veut toucher aussi... Vous la trouverez sur le balcon.

Le major se dirige vers le balcon.

SCÈNE XIV

MAJOR BASKET, Mme VYON, VYON.

BASKET.

Hello, Mrs Vyon, see but I am glad to see you.

MADAME VYON.

What a surprise! You never told me you knew Mr et Mrs Friolley.

BASKET.

But I don't know them.

MADAME VYON.

How's that?

BASKET.

Ha! Ha! Well, I wanted to see you to day. Something had to be done and I did it.

MADAME VYON.

I wonder how?

BASKET.

Well you know, we Americans always manage to do what we want, especially in France.

VYON.

Pardon, chère amie.

MADAME VYON.

Quoi?

VYON.

Ce que vous dites est sans doute très intéressant, mais je ne comprends pas un mot.

MADAME VYON.

C'est un tort.

VYON.

Évidemment... mais...

MADAME VYON.

Ah! je vous en prie, ne parlons pas français devant le major Basket... ce n'est pas poli.

BASKET.

What's wrong with your husband? What's the trouble? Anything he dislikes.

MADAME VYON.

Yes. We talk English, and he doesn't understand.

BASKET.

Oh! he doesn't understand? That's a bit of luck. But why doen't he understand?

MADAME VYON.

Probably because he never learnt.

BASKET.

You people over here. You don't learn to talk foreign languages enough.

MADAME VYON.

But it doen't prevent us from loving strangers.

BASKET.

Loving strangers : well, well! But, say, I've paid big money to see you of course, and to see this here parade; what about going on the balcony.

Mme Vyon va avec le major Basket sur le balcon.

SCÈNE XV

SUZANNE, VYON.

VYON.

Suzanne!

SUZANNE

Ah! vous m'avez fait peur.

VYON.

Vous le connaissez donc, cet officier américain?

SUZANNE.

Moi, pas du tout.

VYON.

C'est le major Basket, le flirt de ma femme. Comment est-il entré ici? Qui vous l'a présenté?

SUZANNE.

Il s'est présenté lui-même... et il m'a signé un chèque de deux mille dollars pour voir le défilé avec mon balcon.

VYON.

Et à côté d'Henriette! Et c'est ce que vous appelez me ramener ma femme! Ah! vous faites un joli métier!

SUZANNE.

C'est pour mon œuvre, mon ami... Deux mille dollars, avais-je le droit de refuser?

VYON.

O charité, que de crimes on commet en ton nom! Avouez que vous me devez une compensation : vous comprenez, il faut que j'agisse. Et, comme je ne peux pas, en un tel jour, gifler un allié, même si cet allié veut me prendre ma femme, c'est envers vous que j'agirai.

SUZANNE.

Vous voulez me gifler?

VYON.

Non, mais je veux vous embrasser sur l'heure.

SUZANNE.

Sur quoi?

VYON.

Sur l'heure.

SUZANNE.

Vous êtes fou... Ici, vous n'y pensez pas... Devant tous ces gens...

VYON.

Derrière tous ces gens, vous voulez dire : ils nous tournent le dos... Ils sont bien trop occupés à regarder ce qui se passe dans l'avenue... Voyez, comme ils sont penchés... Ils vont tomber... Je veux vous embrasser.

SUZANNE.

Allons, voyons, on n'a pas idée de ça. D'abord, je vous l'ai dit, vous ne me plaisez pas du tout.

VYON.

Mais vous me plaisez tellement! Ça fait une moyenne. L'essentiel, en amour, c'est une moyenne.

Il veut embrasser Suzanne. Au même moment Simone entre. Vyon retourne vers le balcon d'un air indifférent et gêné.

SCÈNE XVI

SUZANNE, SIMONE, puis FRIOLLEY.

SIMONE.

Madame!

SUZANNE.

Qu'y a-t-il encore?

SIMONE.

Ce sont les employés du fisc qui viennent toucher le quatre-vingt pour cent sur les places que madame a louées.

SUZANNE.

Ils sont vraiment pressés!

FRIOLLEY, descendant du balcon.

Qu'est-ce que c'est que cet officier américain?

SUZANNE.

Les employés du fisc sont là... ils viennent toucher le quatre-vingt pour cent.

FRIOLLEY.

Eh! bien, il faut le leur donner.

SUZANNE.

Mais je n'ai pas loué mon balcon... c'est-à-dire que si, je l'ai loué, mais pour une œuvre... Personnellement, je ne touche rien... Dites-leur ça, Simone.

SIMONE.

Je le leur ai dit, madame... Ils demandent des papiers, des reçus.

FRIOLLEY.

Va donc leur parler... tu leur expliqueras bien mieux toi-même... La précision de tes déclarations, l'air de franchise répandu sur ton visage ne pourront que les impressionner favorablement.

SUZANNE.

Je leur déclarerai seulement les deux mille dollars.

FRIOLLEY.

Quels deux mille dollars?

SUZANNE.

Les deux mille dollars de l'Américain... C'est vrai, tu n'es pas au courant.

Elle sort. Friolley retient Simone qui voulait s'en aller.

SCÈNE XVII

SIMONE, FRIOLLEY.

FRIOLLEY.

Simone, mon cœur déborde de joie... Je vis dans un rêve, dans une sorte d'ivresse. Et vous?

SIMONE.

Oh! moi, monsieur, je pense que des drapeaux, des guirlandes et des mâts ne font pas le bonheur d'un peuple. Tout à l'heure, on acclamera nos sodats et on aura raison; mais si quatre millions de poilus ont sauvé la France, quatre millions de mercantis et de saligauds sont en train de la perdre.

FRIOLLEY.

Oh! ça, c'est bien vrai, mais vous n'y êtes pas du tout, Simone, vous n'y êtes pas du tout. Certainement, je prends la plus grande part à l'allégresse générale; mais, en ce beau jour, j'ai des raisons particulières de me réjouir. Tous ces gens m'embêtent : je voudrais être seul pour mieux goûter mon bonheur, pour me redire les paroles que vous m'avez dites tout à l'heure... Simone, Simone, tu es épatante!

SIMONE.

Penses-tu?... Mais qu'est-ce que vous avez?

FRIOLLEY.

Rien... rien...

SIMONE.

Oh! si, vous avez fait un mouvement, comme si je vous avais marché sur le pied. C'est parce que je vous ai tutoyé?

FRIOLLEY.

Pas du tout... pas du tout.

SIMONE.

Mais si, mais si, je l'ai bien vu... c'est un réflexe, un réflexe de maître dont vous n'avez pas été le maître. Ce n'est pas votre faute, vous êtes bourré d'atavisme. Mais rappelez-vous vos paroles, ce matin, ici même : « Simone, dites-moi : Pensez-vous, en attendant le jour où vous me direz : Penses-tu? » Et vous prétendez m'aimer! Non, non, l'amour veut de l'éga-

lité et je vois bien que nos cœurs ne sont pas sur le même plan. Dans votre amour, il y a de la condescendance et de l'intimidation, dans le mien, il ne saurait y avoir ni obéissance, ni humilité.

FRIOLLEY.

Mais non, mais non, vous vous trompez. Voyons, Simone, vous n'allez pas me tenir rigueur pour un petit réflexe de rien du tout. J'ai été trop impétueux, j'ai été un peu vite; mais c'est que le sentiment que j'ai pour vous va très vite aussi... C'est vrai, j'en suis effrayé. Vos yeux, votre voix, votre parfum, tout en vous m'enivre. A propos, je voulais toujours vous demander : quel parfum avez-vous?

SIMONE.

Devinez! C'est un mélange.

FRIOLLEY.

Naturellement, c'est un mélange... Il y a là-dedans de la verveine, du géranium... Attendez... et de l'acacia?

SIMONE.

Vous parlez comme un jardinier : du géranium, de la verveine, de l'acacia!

FRIOLLEY.

Je dis ce que je sens. Comment faut-il dire?

SIMONE.

Il y a un tiers de *L'Heure est proche,* un tiers de *Elle est venue,* un tiers de *Je ne vous le dirai pas.*

FRIOLLEY.

Simone, où serez-vous tout à l'heure pour voir le défilé?

SIMONE.

Nous sommes convenus avec mes collègues, Prosper et Augustine, de monter là-haut, sur le toit.

FRIOLLEY.

Sur le toit! Vous ne craignez pas le vertige?

SIMONE.

Je serai très bien... Il y a une petite rampe très commode.

SCÈNE XVIII

FRIOLLEY, SUZANNE, puis VYON.

FRIOLLEY.

Eh! bien, ces employés du fisc?

SUZANNE.

Ils ne veulent rien entendre : tu ferais bien d'y aller... Tu les convaincras peut-être.

FRIOLLEY.

J'y vais. (Et quand il est sorti, Vyon, toujours fort animé, descend du balcon.)

VYON.

Ma chère Suzanne!

SUZANNE.

Ah! vous, laissez-moi bien tranquille, n'est-ce pas? Je ne suis pas votre chère Suzanne... Vous avez fait du joli travail... Me voilà compromise aux yeux de ma femme de chambre... Vous avez vu : elle est entrée juste dans le moment que vous m'embrassiez... de force, il est vrai; mais elle n'est pas forcée de le savoir... elle peut croire que j'étais consentante, que c'est un geste qui nous est familier, en un mot que vous êtes mon amant.

VYON.

Oh!

SUZANNE.

C'est gai!... Cette fille ne me plaisait déjà qu'à moitié... J'avais l'intention de la renvoyer avant notre départ pour la campagne... Me voilà obligée de la garder.

VYON.

C'est votre faute : il ne fallait pas introduire chez vous le major Basket, alors que je vous avais prévenue qu'il faisait la cour à ma femme... J'ai des droits sur vous... Je veux vous embrasser sur-le-champ.

SUZANNE.

Sur quoi?

VYON.

Sur-le-champ.

SUZANNE.

Encore?... C'est une idée fixe... Vous êtes fou... Retournez sur le balcon.

VYON.

Pour voir Henriette flirter avec cet Américain... merci bien! Et ils parlent anglais tout le temps... Je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent. Laissez-vous embrasser cette fois de bonne grâce.

SUZANNE.

Vous n'y pensez pas... devant tous ces gens.

VYON.

Derrière tous ces gens, vous voulez dire. Ils sont occupés à regarder ce qui se passe dans l'avenue : c'est très intéressant... Les barrages de la rue Pierre-Charron ont été forcés, la foule s'est répandue sur la chaussée, les dragons sont en train de la nettoyer... Vos invités ne se retourneront pas : nous sommes aussi seuls que si nous étions enfermés.

SUZANNE.

Alors je veux voir ça aussi. (Elle se dirige vers le balcon. Vyon lui barre le chemin.) Vous savez que je vais crier.

VYON.

Et moi aussi... et je jetterai le major Basket dans l'avenue... Scandale pour scandale... Vous ne me connaissez pas... Je veux vous embrasser.

SUZANNE.

Alors faites vite.

Vyon embrasse Suzanne : au même moment Simone entre. Vyon s'éloigne d'un air indifférent et gêné.

SIMONE.

Madame, tout est préparé pour le lunch. Si madame veut jeter un coup d'œil?

SUZANNE.

Non, ce n'est pas la peine, Simone, je m'en rapporte absolument à vous... D'ailleurs, je suis très contente de votre service... A partir du mois prochain, j'augmenterai vos gages.

SIMONE.

Je remercie beaucoup madame.

Elle remonte vers le balcon, tandis que Philippe vient auprès de Simone.

SCÈNE XIX

PHILIPPE, SIMONE.

PHILIPPE.

Simone, je voudrais bien avoir mon pardessus.

SIMONE.

Vous avez froid, monsieur Philippe?

PHILIPPE.

Non, mais je m'en vais.

SIMONE.

Comment! Vous vous en allez au moment où le défilé va commencer?

PHILIPPE.

Ça ne vous semble pas naturel?

SIMONE.

Votre absence sera remarquée, votre départ va faire un vide...

PHILIPPE.

Un départ fait toujours un vide... Vous avez raison, il vaut peut-être mieux que je reste.

SIMONE.

Vous n'êtes pas fixé. Vous ne vous plaisez donc plus ici?

PHILIPPE.

Et vous, Simone, vous vous plaisez?

SIMONE.

Oh! moi, monsieur Philippe, ce n'est pas la même chose... mais la maison est agréable... Mlle Odette est très gentille avec moi.

PHILIPPE.

Et Mme Friolley?

SIMONE.

Half-naf.

PHILIPPE.

Et M. Friolley?

SIMONE.

Il est rigolo.

PHILIPPE.

Il est amoureux de vous, M. Friolley!

SIMONE.

Pas possible!

PHILIPPE.

Vous savez, pour ces choses-là, je me trompe rarement : sitôt qu'il y a des ondes sentimentales qui

s'échangent dans quelque endroit, entre des êtres d'un sexe différent, j'ai des antennes qui m'avertissent admirablement.

SIMONE.

Ça doit être bien précieux, ces antennes-là, pour ne pas faire de gaffes. Alors, on ne peut rien vous cacher?

PHILIPPE.

Rien. Ne me cachez donc pas plus longtemps que M. Friolley est amoureux de vous.

SIMONE.

Et c'est tout ce que vous avez découvert? C'est bien peu de chose; si vous croyez que vos antennes ont saisi toutes les ondes sentimentales, comme vous dites, qui se sont échangées, ce matin ici même. C'est même étonnant ce qu'il a pu s'en échanger en si peu de temps et dans un si petit espace.

PHILIPPE.

Alors, mettez-moi vite au courant, pour que je ne fasse pas de gaffes.

SIMONE.

Oh! non, monsieur Philippe, et le secret professionnel, qu'est-ce que vous en faites? Tout ce que je peux vous dire, mais alors tout à fait confidentiellement, c'est qu'il y a ici deux personnes charmantes, deux sœurs, une jeune fille, une jeune femme, qui flirtent avec le même jeune homme; et même, elles ont dû, ce matin, frapper un grand coup.

PHILIPPE.

Sur qui?

SIMONE.

Sur vous.

PHILIPPE.

On ne peut rien vous cacher! Ah! oui, Simone, un grand coup dont je suis encore tout étourdi.

SIMONE.

Et c'est pour cela que vous voulez vous en aller?

PHILIPPE.

Vous devinez tout!

SIMONE.

C'est que, moi aussi, j'ai des antennes et qui ne sont pas nickelées. Vous avez l'air d'un homme qui a reçu deux déclarations et, entre deux déclarations...

PHILIPPE.

Il faut choisir la moindre...

SIMONE.

Non, mais vous choisissez la porte.

PHILIPPE.

C'est exactement ça. Dites-moi, Simone, que pensez-vous de Mlle Odette?

SIMONE.

Oh! monsieur Philippe, vous devez la connaître beaucoup mieux que moi.

PHILIPPE.

Je désirerais avoir votre avis.

SIMONE.

C'est une excellente petite fille... Elle a des idées qui, dans son monde, sont celles de beaucoup de jeunes filles de sa génération. Elles veulent faire leur vie elles-mêmes... En fait de sentiment, elles ont horreur des sentiers battus; elles aiment les chemins un peu accidentés.

PHILIPPE.

Et Françoise?

SIMONE.

Elle aurait moins d'initiative, moins de hardiesse; elle fait ce que lui dit sa sœur qui a une grande influence sur elle. En somme, c'est Mlle Odette qui mène le jeu.

PHILIPPE.

Quel jeu?

SIMONE.

Le jeu dont vous êtes l'enjeu.

PHILIPPE.

Alors je ne comprends plus du tout... Mais les croyez-vous capables d'aimer?

SIMONE.

Ah! ça, monsieur Philippe, vous m'en demandez trop. Je crois qu'on veut avant tout s'amuser. C'est de ce point de vue qu'on considère le mariage; on épouserait volontiers un homme très riche qui ne serait pas trop jaloux et surtout qui n'aurait pas la maladresse de faire tout de suite des enfants à sa femme, car on désire garder le plus longtemps possible sa taille mince...

PHILIPPE.

Oui, oui, je connais ça... la taille mince et le ventre plat comme une assiette.

SIMONE.

A dessert...

PHILIPPE.

Très joli!

SIMONE.

Que voulez-vous? la vie est courte; on vient de passer quatre années sans fêtes et sans plaisirs; on veut rattraper le temps perdu... Et puis on n'est pas sûr du lendemain. Un tel état d'esprit est une des conséquences de la guerre... et puis c'est aussi une des conséquences de la façon dont ces petites filles-

là ont été élevées. Les Friolley sont de braves gens; ce ne sont pas les pires bourgeois; mais ils appartiennent à cette classe soi-disant dirigeante et qui n'a jamais rien dirigé, pas même ses filles... Pourquoi me regardez-vous comme ça?

PHILIPPE.

Vous ne vous êtes jamais demandé pourquoi vous étiez femme de chambre?

SIMONE.

Non, parce que je le sais.

PHILIPPE.

Eh! bien, moi, en vous écoutant, en vous regardant, je me le demande; car enfin, jeune, jolie, intelligente, comme vous l'êtes, vous auriez pu être autre chose.

SIMONE.

Voulez-vous dire que j'aurais pu être grue?

PHILIPPE.

Oh! non... et la morale! Mais vous n'avez jamais rencontré quelqu'un qui veuille vous épouser?

SIMONE.

Ça ne s'est pas trouvé.

PHILIPPE.

On ne vous a jamais fait la cour?

SIMONE.

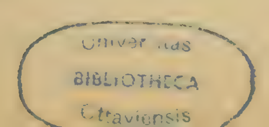
Jamais.

PHILIPPE.

Et vous n'avez jamais aimé?

SIMONE.

Non plus.



PHILIPPE.

C'est bien fort, c'est bien fort, comme dit je ne sais plus qui dans je ne sais plus quelle pièce. Je suis sûr que vous avez une histoire.

SIMONE.

Tout le monde a une histoire.

PHILIPPE.

La vôtre ne doit pas être banale.

SIMONE.

Elle vous surprendrait, au contraire, par sa banalité. Parce que je ne suis pas trop laide ni trop bête, vous vous dites : « Voilà une personne qui a dû en voir du pays! » Mais rien n'est plus trompeur que les apparences. Tenez, lorsque j'étais petite fille, chaque matin, quand j'allais au lycée, à l'école, veux-je dire, je rencontrais une vieille femme qui me faisait peur, tellement elle avait l'air méchant. Elle avait toujours sous le bras un paquet enveloppé dans un journal qu'elle serrait contre son estomac en regardant autour d'elle d'un air inquiet. Un jour, je l'ai suivie; nous sommes arrivées aux Tuileries... elle a défait son paquet... il contenait du pain... et elle a donné à manger aux petits oiseaux.

PHILIPPE.

C'est très drôle. Mais vous avez une histoire, Simone... et quelque chose me dit que vous me la raconterez un jour.

SIMONE.

C'est peu probable.

PHILIPPE.

Vous allez partir pour la campagne?

SIMONE.

Oui, à la fin de la semaine, vendredi ou samedi.

PHILIPPE.

Prenez garde... les journées sont longues à la campagne. M. Friolley va devenir pressant... Si vous alliez lui céder?

SIMONE.

Ça me regarde... et puis qu'est-ce que ça peut vous faire?

PHILIPPE.

Ce serait dommage... ce serait dommage... Je sens que je deviens jaloux de M. Friolley... C'est vrai, vous n'avez jamais aimé?

SIMONE.

Puisque je vous le dis! Pourquoi me donnerais-je la peine de vous mentir? Vous n'êtes pas pour moi, n'est-ce pas? Alors, pourquoi insistez-vous...?

PHILIPPE.

Vous êtes fâchée?

SIMONE.

Non, mais ça me chagrine que vous ayez de moi une opinion préconçue. Les autres peuvent croire ce qu'ils veulent, mais vous? Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça. Les sentiments d'une personne comme moi ne sont pas intéressants pour un homme comme vous.

PHILIPPE.

Vous n'en savez rien... vous n'en savez rien... Je suis peut-être beaucoup plus près de vous que vous ne le pensez.

SIMONE.

Plus près de moi, comment ça?

PHILIPPE.

Non, ne faites pas attention... C'est idiot ce que je viens de vous dire là... D'ailleurs je devrais déjà être parti.

SIMONE.

Ce n'est pas moi qui pourrais vous retenir, si d'autres n'y ont pas réussi.

PHILIPPE.

Pourtant, vous m'avez déjà retenu dix minutes. Allons, je m'en vais... Je n'ai plus une faute à commettre ici. Adieu, mademoiselle Simone.

SIMONE.

Pourquoi mademoiselle et pourquoi adieu?

PHILIPPE.

Au revoir, Simone, oui, au revoir, peut-être. En tout cas, je me rappellerai toujours cette conversation que nous avons eue, ce 14 juillet.

SIMONE.

Moi aussi, monsieur Philippe.

PHILIPPE.

Voulez-vous me donner mon pardessus?

SIMONE.

Décidément?

PHILIPPE.

Décidement.

SCÈNE XX

SUZANNE, L'ONCLE GABRIEL.

L'ONCLE GABRIEL.

Je tombe de sommeil... je n'en peux plus... je tombe de sommeil... Il faut que je dorme... il faut que je dorme... Vous comprenez, je me suis levé à une heure du matin.

SUZANNE.

Mais oui, mon oncle, je comprends très bien. Tenez, étendez-vous là, sur ce divan, et reposez-vous... reposez-vous... Prenez cette couverture... Je vais vous mettre ce paravent...

L'ONCLE GABRIEL.

C'est ça... Ne vous occupez plus de moi.

Il s'étend sur le divan et bientôt il ronfle.

SCÈNE XXI

FRIOLLEY, SUZANNE.

FRIOLLEY.

J'ai pu enfin me débarrasser des employés du fisc. Dis-moi, où seras-tu pour voir le défilé?

SUZANNE.

Quelle question! Je serai sur le balcon... toi aussi.

FRIOLLEY.

Non.

SUZANNE.

Comment, non?

FRIOLLEY.

Je serai sur le toit.

SUZANNE.

Sur le toit, toi?

FRIOLLEY.

Sur le toit, moi.

SUZANNE.

Qu'est-ce que c'est encore que cette invention?

FRIOLLEY.

Je serai bien mieux : le coup d'œil doit être incomparable.

SUZANNE.

Et si tu as le vertige...

FRIOLLEY.

Je ne crains pas le vertige... Et puis, je ne cours aucun danger; il y a une petite rampe très commode. Qu'est-ce qui fait donc ce bruit-là?

SUZANNE.

C'est l'oncle Gabriel... Il tombait de sommeil... alors, il s'est endormi sur le divan, derrière ce paravent.

FRIOLLEY.

Il dort... il ronfle même. Et dire qu'il vient de Louveciennes et qu'il a attendu quarante-huit ans pour voir ça!

SUZANNE.

C'est égal, quand je te verrai là-haut, je ne vivrai plus... Rien que d'y penser, ça me fait chaud dans le creux des mains.

FRIOLLEY.

Tu ne pourras pas me voir, puisque je serai au-dessus de toi.

SUZANNE.

Alors, tu ne seras pas auprès de moi, pendant le défilé?... Nous ne vivrons pas l'un près de l'autre cette heure magnifique? Qu'est-ce qui t'attire donc là-haut?

FRIOLLEY.

Le devoir.

SUZANNE.

Quel devoir?

FRIOLLEY.

Je veux, lorsque Claude, notre ancien chauffeur, passera devant la maison, notre ancien chauffeur qui est capitaine et qui a la croix de guerre et la médaille militaire et la croix de la Légion d'honneur, je veux qu'il voie son ancien patron, agitant son mouchoir.

SUZANNE.

En supposant qu'il regarde par ici, crois-tu que son regard te cherchera là-haut?

FRIOLLEY.

C'est un geste symbolique que je dois accomplir.

SUZANNE.

Comme tu voudras, mon ami.

Elle va rejoindre les invités sur le balcon.

SCÈNE XXII

SIMONE, FRIOLLEY.

SIMONE.

Je venais demander à madame si nous pouvions monter?

FRIOLLEY.

Mais oui, vous pouvez monter. Simone, je veux vous donner une preuve d'égalité dans l'amour... je serai à côté de vous sur le toit pour voir le défilé.

SIMONE.

Quoi, monsieur s'abaisserait jusqu'à monter sur le toit avec sa servante?

FRIOLLEY.

Oui, Simone, je m'abaisserai de la façon que vous dites. Ah! vous prétendez que nos cœurs ne sont pas sur le même plan... du moins nos pieds y seront... C'est toujours un commencement. Montrez-moi le chemin, je vous suis.

SIMONE.

Par ici, monsieur.

Musiques militaires, acclamations.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Quelques jours après, à la campagne, chez les Friolley. Un salon très clair; au fond, portes-fenêtres donnant sur le parc; portes à droite et à gauche.

Au lever du rideau, Suzanne, Odette, Françoise et Friolley. Friolley écrit des lettres; Suzanne fait des comptes...

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, ODETTE, FRANÇOISE, FRIOLLEY.

SUZANNE.

La vie est encore plus chère à Varaincourt qu'à Paris... Quinze sous pièce les œufs pris à la ferme; le lait, vingt sous le litre; le beurre huit francs la livre... et la viande, c'est effrayant! Savez-vous pour combien il y en avait, dans la côte de bœuf qu'on a servie hier soir à dîner?

ODETTE.

Je n'en ai pas la moindre idée... Cent francs?

SUZANNE.

Tu es sotte!... Quarante francs, c'est déjà raisonnable. Il y a aussi la question du charbon... La mairie n'en a pas distribué depuis deux mois... Je ne sais pas comment nous allons faire pour la cuisine. Ton père connaît bien quelqu'un au ravitaillement, mais il ne veut pas se servir de ses relations, il ne veut jamais rien demander.

FRIOLLEY.

Pas de faveurs, pas de privilèges, nuit du 4 août.

SUZANNE.

Tu as tort, puisque nous avons un maire qui se moque de ses administrés. Quand on lui demande du charbon, il répond : « Arrangez-vous, moi j'ai du bois, je m'en fous. »

ODETTE.

Maman, si la vie est si difficile que ça ici, nous pourrions aller à Deauville.

SUZANNE.

Tu n'y songes pas... Non, non, non, on n'ira pas à Deauville cet été... Ton père a perdu beaucoup d'argent ces temps derniers.

FRIOLLEY.

Mais la gravure était charmante!

ODETTE.

Alors, nous allons passer tout l'été ici?... C'est gai!

SUZANNE.

Tu exagères... La vie à Varaincourt n'est pas tellement triste... Nous avons beaucoup de relations dans les environs. A propos, vous savez que nous devons faire une visite tantôt à Mme Mittelbacher.

ODETTE.

Quelle chance! Il n'y a pas moyen d'y couper?

SUZANNE.

C'est aujourd'hui son jour, et nous lui faisons toujours une visite en arrivant.

ODETTE.

Tradition! Elle ne sait peut-être pas que nous sommes ici.

SUZANNE.

Tu sais bien qu'elle sait tout. J'ai commandé l'auto pour quatre heures et demie... Je vais m'apprêter... Si vous voulez venir avec moi, vous feriez bien d'aller mettre vos chapeaux.

Elle sort.

FRIOLLEY.

Et moi, je vais aller voir ce que fait le nouvel aide-jardinier qui me demande trois cents francs par mois et qui n'a pas l'air très calé. Enfin, nous sommes bien heureux d'avoir celui-là et nous en verrons bien d'autres.

SCÈNE II

ODETTE, FRANÇOISE.

ODETTE.

Dis donc, Françoise, tu t'amuses, toi, à la campagne?... Tu n'es pas bavarde...

FRANÇOISE.

Je n'ai rien à te dire.

ODETTE.

Tu pourrais me répondre... Je te demande si tu t'amuses à la campagne?

FRANÇOISE.

Qu'est-ce que ça peut te faire, que je m'amuse ou que je ne m'amuse pas?

ODETTE.

Moi, je m'assomme. Encore, toi, tu es libre : tu peux aller à Paris faire tes petites fugues.

FRANÇOISE.

Mes petites fugues... Je ne comprends pas.

ODETTE.

Tu n'es pas allée à Paris, hier?

FRANÇOISE.

Oui, j'y suis allée. Et après?

ODETTE.

A peine étions-nous arrivés; c'est tout de même étonnant. Et tu vas y retourner bientôt, j'imagine?

FRANÇOISE.

J'y retournerai si ça me plaît.

ODETTE.

Ça te plaira, j'en suis certaine.

FRANÇOISE.

Tu parles par énigmes... Sois donc franche... C'est à cause de Philippe que tu te montres ainsi agressive vis-à-vis de moi.

ODETTE.

Oui, parce que tu as agi déloyalement.

FRANÇOISE.

Pas plus que toi, apparemment.

ODETTE.

Si, plus que moi, parce que, toi, tu as sur moi des avantages formidables : tu es femme, divorcée, deux fois libre par conséquent... Tu peux t'avancer plus loin qu'une jeune fille, beaucoup plus loin...

FRANÇOISE.

Pauvre innocente, comme je te plains!

ODETTE.

Pauvre innocente tant que tu voudras, mais la partie n'était pas égale et, dès le départ, j'étais han-

dicapée. Et si Philippe est parti à l'anglaise le 14 juillet, s'il n'a pas reparu depuis à la maison, s'il n'est même pas venu nous dire au revoir, sachant que nous partions pour la campagne, c'est... c'est que...

FRANÇOISE.

C'est que... achève.

ODETTE.

C'est que vous vous voyez autre part.

FRANÇOISE.

Et allez donc!

ODETTE.

Dame! je fais des suppositions.

FRANÇOISE.

Elles sont honnêtes, tes suppositions!

ODETTE.

C'est ta faute, tu ne me dis plus rien.

FRANÇOISE.

C'est ma faute, c'est ma faute, ah! celle-là, par exemple, elle est admirable! N'est-ce pas toi qui as décidé, l'autre jour, qu'il valait mieux ne plus rien nous dire de ce que nous ferions, l'une et l'autre, vis-à-vis de Philippe? Tu sais bien que c'est toi qui mènes le mouvement... je ne fais que te suivre. De même que c'est toi qui as eu la jolie idée de cette rivalité entre nous deux que tu trouvais amusante, originale, après-guerre, comme tu dis.

ODETTE.

Allons, bon! voilà que je t'ai forcée à faire la cour à Philippe!

FRANÇOISE.

Tu ne m'y as pas forcée; mais tu m'en as suggéré la pensée.

ODETTE.

Oh! oh!

FRANÇOISE.

Mais oui... sans ça, je n'aurais peut-être même pas fait attention à lui : il n'est pas irrésistible!

ODETTE.

Oh! non.

FRANÇOISE.

Il est très ordinaire.

ODETTE.

Très.

FRANÇOISE.

Et quand je le verrais autre part, comme tu le supposes, ce serait encore mon droit... je n'ai de comptes à rendre à personne... Mais je ne l'ai pas revu, rassure-toi.

ODETTE.

Oh! je ne suis pas affolée.

FRANÇOISE.

Et s'il n'a plus reparu, c'est sans doute parce que, l'autre jour, tu lui as dit des choses extraordinaires... ou perfides.

ODETTE.

Perfides... contre qui?

FRANÇOISE.

Contre moi.

ODETTE.

Ah! Françoise... comment peux-tu me croire capable... Si tu savais, au contraire! Tu viens de me faire beaucoup de peine... Mais c'est ma faute, je le reconnais. Nous sommes là, à nous disputer, comme deux grues, c'est vilain et c'est idiot. Écoute, Françoise, à partir d'aujourd'hui, il vaut mieux recommencer à tout nous dire.

FRANÇOISE.

Je crois que c'est préférable, en effet.

ODETTE.

Mais je ne peux pas supporter d'être fâchées plus longtemps... Je te demande pardon de mes mauvais soupçons. Veux-tu m'embrasser?

FRANÇOISE.

Ah! ma chérie.

ODETTE.

Ah! ma chérie. Alors, on se dit tout... Commence, toi.

FRANÇOISE.

Non, toi, commence... puisque c'est toi qui mènes le mouvement... et, d'ailleurs, c'est toi qui, l'autre jour, lui as parlé la première.

ODETTE.

C'est juste.

FRANÇOISE.

Que lui as-tu raconté?

ODETTE.

Je lui ai dit que tu l'aimais.

FRANÇOISE.

Charmant! Tu m'as jetée à sa tête!

ODETTE.

Rappelle-toi : nous avions décidé de le décider à se décider. Je ne pouvais pas lui demander : « M'aimez-vous? », ni lui dire : « Je vous aime... »

FRANÇOISE.

Pourquoi?

ODETTE.

Tout de même, une jeune fille... Enfin, j'ai pris ce détour qui m'a semblé ingénieux... et généreux... car, en somme, je me sacrifiais... et je l'ai engagé à demander ta main, tout en lui laissant entendre, pour être franche, que s'il ne voulait pas de ta main, je ne lui refuserais pas la mienne.

FRANÇOISE.

Ce n'était qu'un demi-sacrifice...

ODETTE.

Et toi, que lui as-tu dit?

FRANÇOISE.

Je lui ai dit que tu l'aimais.

ODETTE.

Délicieux!... Mais c'est idiot ce que tu as fait là!

FRANÇOISE.

J'ai pris ce détour qui m'a paru ingénieux et dans lequel il y avait un demi-sacrifice.

ODETTE.

Il ne fallait pas faire la même chose que moi.

FRANÇOISE.

Est-ce que je savais?... puisqu'on ne se disait plus rien.

ODETTE.

Alors, tu lui as offert ma main?

FRANÇOISE.

Sans non plus retirer la mienne.

ODETTE.

Ah! ma chérie, que c'est drôle! Alors je comprends... il a dû ne rien comprendre. Pauvre garçon, nous l'avons mis dans un embarras cruel.

FRANÇOISE.

Ce n'était pas une raison pour disparaître tout à coup et ne plus donner signe de vie... C'est un garçon très mal élevé... On vient s'expliquer, que diable! Tu ne trouves pas?

Sur ces derniers mots, Simone est entrée.

SUZANNE.

Eh! bien, vous n'êtes pas encore prêtes... vous n'êtes pas encore allées mettre vos chapeaux?

ODETTE.

Nous y allons, maman, nous y allons.

Odette et Françoise sont sorties.

SCÈNE III

SUZANNE, FRIOLLEY.

FRIOLLEY.

L'aide-jardinier est parti.

SUZANNE.

Comment, parti? Il est entré ce matin.

FRIOLLEY.

Il est allé déjeuner et il n'est pas revenu... Il a dit chez le marchand de vins en bas qu'il ne se plaisait pas ici.

SUZANNE.

C'est inouï!... Je m'en vais faire une visite à Mme Mittelbacher... J'attends tes filles. A propos, Odette et Françoise ont l'air d'être raccommodées.

FRIOLLEY.

Elles étaient cassées?

SUZANNE.

Non, mais elles étaient fâchées : elles se boudaient... Tu n'as pas remarqué?

FRIOLLEY.

Ma foi, non.

SUZANNE.

Tu ne remarques pas grand'chose, depuis quelque temps... Tu as l'esprit ailleurs.

FRIOLLEY.

Mais pourquoi se boudaient-elles?

SUZANNE.

Ah! ça, je ne sais pas... Mais il y aurait du Philippe là-dessous, ça ne m'étonnerait pas.

FRIOLLEY.

Au fait, ce M. Philippe Guersant, on ne l'a plus revu, c'est étonnant... il a disparu tout à coup.

SUZANNE.

Oui, c'est étrange. En somme, nous ne le connaissons pas, ce garçon, tu aurais dû prendre des renseignements.

FRIOLLEY.

Je n'avais pas de renseignements à prendre sur ce jeune homme qui nous a été présenté par Roger, sur un ami de notre fils. Et puis, il ne s'est jamais déclaré comme prétendant. Faisait-il la cour à nos filles?... et à laquelle?... à Françoise ou à Odette?

SUZANNE.

Est-ce que je sais, moi! Comment veux-tu que je le sache?

FRIOLLEY.

Moi non plus... tu es leur mère...

SUZANNE.

J'ai essayé de les interroger, mais on est muet. Je n'ai pas à m'occuper de Françoise, qui est émancipée. Quant à Odette, tu connais ses idées. On ne doit faire aux parents nulle confidence, même légère. Nous lui avons donné le jour, nous l'avons élevée...

FRIOLLEY.

Gâtée...

SUZANNE.

Nous la dotons : un point, c'est tout. Le reste ne nous regarde pas.

FRIOLLEY.

Nous sommes pourtant de bons parents, libéraux...

SUZANNE.

Discrets...

FRIOLLEY.

Faibles!

Sur ces derniers mots, Suzanne est entrée.

SCÈNE IV

FRIOLLEY, SUZANNE, SIMONE.

SIMONE.

Madame, M. Vyon demande à parler à madame.

SUZANNE.

M. Vyon? Vous lui avez dit que j'étais là?

SIMONE.

Je lui ai dit que monsieur et madame étaient là... mais c'est à madame qu'il désire parler.

SUZANNE.

Dites à M. Vyon que je ne peux pas le recevoir.

FRIOLLEY.

Pourquoi?... Attendez, Simone... Vyon arrive de Paris... il a sans doute une chose importante à te dire... tu ne peux pas ne pas le recevoir.

SUZANNE.

Pourquoi veut-il me parler, à moi? Il n'a rien à me dire que tu ne puisses entendre. Allez, Simone, et faites ce que je vous dis.

SIMONE.

Bien, madame.

Elle est sortie.

FRIOLLEY.

Je vais aller lui serrer la main, t'excuser auprès de lui.

SUZANNE.

Oh! non, mon ami, reste-là... ne t'en mêle pas, je t'en prie... tu serais ridicule... Tu ne sais pas à quel point tu te rendrais ridicule.

FRIOLLEY.

Qu'est-ce que ça signifie?

SUZANNE.

Ça signifie que j'en ai assez, à la fin!... j'en ai assez.

FRIOLLEY.

Tu as assez de quoi? (Cependant, on entend, par éclats, la voix de Vyon qui dit des choses comme celles-ci : *Je ne m'en irai pas, sans avoir parlé à Mme Friolley... Je ne suis pas venu de la gare à pied par cette chaleur pour m'en aller sans lui avoir parlé, etc.*) Mais qu'est-ce que c'est?

Il se dirige vers la porte. Vyon, au même moment, fait irruption dans la pièce.

SCÈNE V

FRIOLLEY, SUZANNE, VYON.

VYON.

Bonjour, Friolley.

FRIOLLEY.

Bonjour, mon brave ami.

VYON.

Madame, je vous présente mes hommages... Il paraît que vous ne voulez pas m'entendre... vous avez tort... Je viens vous annoncer une nouvelle qui vous fera plaisir.

SUZANNE.

Vous pouvez parler devant mon mari : je n'ai pas de secrets pour lui.

VYON.

Je vous en félicite, madame.

SUZANNE.

Alors, cette bonne nouvelle?

VYON.

Je suis cocu, madame, et c'est votre faute.

SUZANNE.

Ma faute?

FRIOLLEY.

Asseyez-vous donc, mon brave ami.

VYON.

Merci... Oui, votre faute... Vous savez très bien ce que je veux dire.

SUZANNE.

Comment, Henriette aurait oublié ses devoirs...

VYON.

Elle les a complètement oubliés, madame, elle a tout à fait perdu la mémoire des devoirs, et elle est devenue la maîtresse de ce major Basket qui vous avait signé un chèque de deux mille dollars, pour voir le défilé sur votre balcon... Vous avez fait ce jour-là une jolie besogne! Ah! madame, ce n'est pas impunément que deux êtres communient dans une émotion forte : le major Basket était auprès de ma femme, pendant le défilé... elle lui avait abandonné sa main pendant ces heures inoubliables, et, le lendemain, elle lui abandonnait tout le reste. Car, au milieu de ses erreurs, Henriette demeure une femme loyale. Ah! ce n'est pas une de ces personnes qui vous laissent prendre leur main, pendant tout un défilé et qui, le dernier tank passé, ont tout oublié... Ce n'est pas une

de ces femmes qui ne savent pas ce qu'elles veulent. Ma femme sait ce qu'elle veut et c'est pourquoi je la trouve plus estimable, madame, oui, plus estimable dans son genre et malgré son erreur que ces femmes indécises, changeantes, qui n'ont pas, elles, la mémoire de leurs promesses et qui, ayant entr'ouvert la porte de leur cœur, la referment brusquement. Ma femme sait ce qu'elle veut. Je suis cocu, madame, voilà ce que j'étais venu vous dire. (*Et s'adressant à Friolley :*) Ah! mon cher ami, cette guerre aura eu des conséquences innombrables. Tout s'enchaîne et rien ne se perd. Lorsqu'en 1780, des Français généreux volèrent, par delà les mers, au secours d'une jeune République, mon infortune conjugale était déjà contenue dans ce geste fraternel, comme elle était contenue encore dans ce cri de reconnaissance : « La Fayette, nous voilà! » Au revoir, mon bon ami... Madame!

Il s'incline devant Suzanne.

FRIOLLEY.

Vous ne voulez pas vous rafraîchir?

VYON.

Non, merci, je m'en vais... Je n'ai que le temps, si je veux reprendre mon train.

FRIOLLEY.

On peut vous conduire en auto.

VYON.

Merci, merci, ne vous dérangez pas.

Il sort.

SCÈNE VI

SUZANNE, FRIOLLEY.

FRIOLLEY.

Qu'est-ce que ça veut dire, tout ça? qu'est-ce que ça veut dire?

SUZANNE.

Tu n'as pas compris?

FRIOLLEY.

Non... Pourquoi est-il venu nous annoncer avec cette véhémence que sa femme le trompe?

SUZANNE.

Parce qu'il me fait la cour!

FRIOLLEY.

Je ne vois pas le rapport...

SUZANNE.

Il y en a un pourtant.

FRIOLLEY.

Vyon te fait la cour, depuis quand?

SUZANNE.

Depuis que sa femme flirte avec un officier américain. Tu ne t'en es pas aperçu, parce que tu es occupé ailleurs; mais je veux tout te dire. L'autre jour, j'ai eu la mauvaise idée, je le reconnais, d'introduire chez moi ce major Basket. Alors, Vyon est entré dans un état d'exaltation incroyable... C'est un exalté, tu as pu t'en rendre compte...

FRIOLLEY.

Oui... oui.

SUZANNE.

Il a prétendu que je lui devais un dédommagement et il a voulu m'embrasser de force. Par deux fois, il m'a embrassée ainsi et, à chaque fois, par un hasard imbécile, Simone est entrée dans le moment qu'il m'embrassait... Elle ne te l'a pas dit?

FRIOLLEY.

Mais non. Elle ne m'a rien dit.

SUZANNE.

Je croyais qu'elle te disait tout.

FRIOLLEY.

Elle ne m'a rien dit... C'est trop fort!

SUZANNE.

Eh! bien, moi, je te le dis. J'ai inspiré à Yyon un amour violent. D'ailleurs, ça n'a pas l'air de te faire grand'chose ce que je t'apprends là... Apparemment, il en faut davantage pour t'émouvoir.

FRIOLLEY.

Félicite-toi que je ne sois pas un mari aveuglément jaloux.

SUZANNE.

Je m'en félicite, mais il n'y a pas de quoi.

FRIOLLEY.

Je sais bien que tu es la plus honnête femme qu'on connaisse.

SUZANNE.

On ne connaît jamais la plus honnête femme. Oui, tu étais bien tranquille, trop tranquille... tu croyais avoir une femme de tout repos. Eh! bien, non, mon ami, je ne suis pas une femme de tout repos : je peux inspirer une amour violente, coupable, et je peux être troublée.

FRIOLLEY.

Pourquoi dis-tu une amour?

SUZANNE.

Pour t'impressionner... parce que, lorsque je dis un amour, tu ne réagis pas. Vyon était auprès de moi, pendant le défilé; il était auprès de moi, lui! Tu sais comme je suis nerveuse, sensible, enthousiaste, patriote. Quand j'ai entendu le canon, les musiques militaires, quand j'ai vu les maréchaux, les généraux,

les drapeaux, quand ce cri est monté de la foule : « Voici les nôtres, voici les poilus! » alors, moi aussi, j'ai senti le besoin de communier avec quelqu'un dans une émotion forte. Vyon m'a pris la main : il m'a pris la main et je ne l'ai pas retirée. Ah! ne dis rien... tu n'as le droit de rien dire. Il ne fallait pas me laisser seule dans un moment pareil; mais tu étais sur le toit avec Simone!

FRIOLLEY, entre haut et bas.

La coquine! elle ne m'a rien dit.

SUZANNE.

Tout de suite après, je me suis reprise, naturellement. Les tanks n'étaient pas encore passés, je regrettais déjà ce que j'avais fait. Mais, lui, il n'a pas renoncé à me poursuivre... il m'a écrit des lettres enflammées... et dans ces lettres, il me proposait des rendez-vous. Il a loué pour m'y recevoir un petit rez-de-chaussée... une bonbonnière, 144, avenue du Président-Wilson.

FRIOLLEY.

Avenue du Président-Wilson... Il n'a vraiment pas de rancune!

SUZANNE.

Comprends-tu maintenant pourquoi je ne voulais pas le recevoir tout à l'heure!... Et je n'étais pas fâchée de le dire bien haut devant Simone qui pouvait tout croire, après ce qu'elle avait surpris l'autre jour. Maintenant, elle doit être détrompée. Ah! je suis soulagée... j'ai un poids de moins, là... je respire. C'est vrai, j'étais gênée devant cette fille... J'étais obligée de la traiter comme une complice, comme une confidente... Je n'osais plus lui faire une observation... J'avais même augmenté ses gages... Maintenant, je sais ce qui me reste à faire.

FRIOLLEY.

Qu'est-ce que tu vas faire?

SUZANNE.

Je vais la renvoyer.

FRIOLLEY.

Parce que Yvon t'a embrassée... et qu'elle a été discrète?

SUZANNE.

Non, mais parce que tu es amoureux d'elle.

FRIOLLEY.

Tu te trompes, je te jure!

SUZANNE.

Allons donc! Si tu crois que ça ne se voit pas... Tu ne sais pas dissimuler... Quand tu la regardes, l'attendrissement te sort par les yeux. Réfléchis, mon ami, tu as cinquante-deux ans, elle en a vingt. Je ne peux pas te dire combien ça me chagrine que tu m'obliges à te trouver ridicule. Je ne te fais pas de scène, je ne suis pas jalouse; mais ces amours ancillaires...

FRIOLLEY.

Ancillaires!

SUZANNE.

Trouve un autre mot... dans ma maison, sous mes yeux, auprès de tes filles, je t'assure que ce n'est pas élégant.

FRIOLLEY.

Mais que crois-tu donc? Je ne suis pas l'amant de Simone!

SUZANNE.

C'est pourquoi je veux la renvoyer, avant que tu ne le deviennes.

FRIOLLEY.

Qu'est-ce que tu me reproches?

SUZANNE.

Je te reproche un mélange singulier de familiarité et d'égards vis-à-vis de Simone.

FRIOLLEY.

Tu me connais... j'aime plaisanter... et si j'ai des égards pour Simone, c'est que j'ai constaté chez elle des manières, un langage fort au-dessus de sa condition. J'ai senti en elle une nature fine, délicate... Alors j'ai voulu lui adoucir les angles de la servitude... Tu connais mes idées libérales...

SUZANNE.

Oh! oui, je les connais!

FRIOLLEY.

Mais tu ne les partages pas. Si l'intérêt que je porte à Simone te paraît excessif, je le réduirai à des proportions plus... bourgeoises. Mais si j'ai été imprudent avec Simone, ce n'est pas une raison pour l'en punir, elle... et, surtout, tu ne peux pas la renvoyer du jour au lendemain.

SUZANNE.

Je lui paierai une indemnité.

FRIOLLEY.

Il ne s'agit pas de ça... Simone n'est pas une personne qu'on renvoie ainsi... Et puis, tu serais bien avancée, si tu la renvoyais maintenant, à Varaincourt, en plein été. Tu resterais encore sans femme de chambre, jusqu'à l'automne... Songe à cela.

Sur ces derniers mots, Odette et Françoise sont entrées.

SCÈNE VII

ODETTE, FRANÇOISE, FRIOLLEY, SUZANNE.

ODETTE.

Maman, nous sommes prêtes.

SUZANNE, à son mari.

Tu ne viens pas avec nous?

FRIOLLEY.

Chez les Mittelbacher?... Non, non, tu m'excuseras auprès de cette vieille famille bretonne.

SUZANNE.

J'ai fait ouvrir la grille du haut... Nous prendrons par le plateau... C'est inutile de faire le grand tour... au prix où est l'essence.

FRIOLLEY.

Je crois bien...

SUZANNE.

Tu devrais bien t'occuper du charbon... Va donc voir le maire... Ça le flattera et ça te fera une promenade...

FRIOLLEY.

C'est entendu... je vais y aller.

SUZANNE.

Alors, au revoir, à tout à l'heure.

ODETTE et FRANÇOISE.

Au revoir, papa.

FRIOLLEY.

Au revoir, mes chéries.

SCÈNE VIII

FRIOLLEY seul, puis PROSPER.

FRIOLLEY, qui a sonné le domestique.

Prosper, vous irez porter ces lettres à la poste à Varaincourt, et puis vous direz à Simone de m'apporter un verre d'eau.

Quelques secondes, puis Simone.

SCÈNE IX

FRIOLLEY, SIMONE.

FRIOLLEY.

Dites-moi, Simone, vous saviez que M. Vyon faisait la cour à madame... vous avez vu M. Vyon embrasser madame et vous ne m'en avez rien dit?

SIMONE.

On ne dit jamais ces choses-là.

FRIOLLEY.

Mme Friolley, heureusement, est une honnête femme... Elle m'a tout raconté.

SIMONE.

Alors, de quoi vous plaignez-vous?

FRIOLLEY.

Je me plains de votre manque de confiance. Comment? vous avez été témoin d'une chose pareille et vous ne m'avez pas averti?

SIMONE.

J'étais tellement sûre de la vertu de madame!

FRIOLLEY.

Oh! je sais bien que vous ne serez jamais embarrassée pour répondre, fine mouche que vous êtes!

SIMONE.

Fine, peut-être; mouche, très peu pour moi... Je ne suis pas ici pour espionner madame.

FRIOLLEY.

Il ne s'agit pas d'espionner... mais nous sommes, vous et moi, en des termes qui vous permettaient de

parler et même qui vous défendaient de vous taire. La vertu de madame, parbleu! elle ne fait pas question, la vertu de madame; mais c'est votre silence à vous qui me chagrine, car il n'est pas une preuve d'amour. Ah! non, il n'est pas une preuve d'amour. Enfin! ça vaut peut-être mieux... j'aurai moins de regrets. Je viens d'avoir avec ma femme une conversation très grave.

SIMONE.

Ah! ah!

FRIOLLEY.

Où il a été beaucoup question de vous.

SIMONE.

En apportant votre verre d'eau, rien qu'à voir votre figure, je me suis doutée de quelque chose de ce genre. Et alors?

FRIOLLEY.

Ma femme, dans une courte analyse psychologique, a exactement défini les sentiments que j'ai pour vous.

SIMONE.

Ça devait être une conversation charmante!

FRIOLLEY.

Je lui ai juré que vous n'étiez pas ma maîtresse.

SIMONE.

Vous dites ça comme si vous aviez fait une action d'éclat... mais vous n'avez dit que la vérité; vous n'avez pas fait un faux serment.

FRIOLLEY.

Hélas!... Je lui ai dit que j'éprouvais une grande sympathie pour vous, que je vous portais beaucoup d'intérêt...

SIMONE.

Oui, vous n'avez pas été trop lâche... Dois-je vous en remercier?

FRIOLLEY.

Voilà où nous en sommes.

SIMONE.

Eh! bien, ça ne paraît pas mal.

FRIOLLEY.

Il faut en rester là... Ne trouvez-vous pas que j'ai raison?

SIMONE.

Ça en devient inquiétant... Vous êtes d'un raisonnable fou!... Alors, moi, je n'ai plus rien à faire ici... Je m'en irai demain.

FRIOLLEY.

C'est tout ce que vous trouvez à dire?

SIMONE.

Dame!

FRIOLLEY.

Ah! vous en prenez facilement votre parti!

SIMONE.

J'entre dans vos vues.

FRIOLLEY.

Vous vous y précipitez, dans mes vues. « Je m'en irai demain, je m'en irai demain... » Comme c'est simple, en effet.

SIMONE.

C'est simple comme bonsoir.

FRIOLLEY.

Alors, vous m'abandonneriez, vous me laisseriez seul, tout seul?

SIMONE.

Avec votre femme.

FRIOLLEY.

Eh! bien, non, vous n'avez pas le droit de vous en aller, vous n'en avez plus le droit, après tout ce que

vous m'avez dit, après tout ce que vous m'avez fait espérer, au cours de conversations... nombreuses... et diverses. Et moi qui vous croyais profonde et sincère? Ah! quelle femme êtes-vous donc?

SIMONE.

Je suis une femme à laquelle l'homme qui prétend l'aimer déclare soudain qu'il veut rester un mari fidèle, un bon père de famille, un citoyen vertueux. C'est une résolution très sage. J'admire et je m'incline. Seulement, que voulez-vous que je fasse ici, désormais? Mme Friolley doit m'avoir dans le nez, Dieu sait comme! Croyez-vous que ce soit une situation pour moi d'être dans le nez de votre femme? Sans compter qu'elle n'aura qu'une idée, maintenant, c'est de me mettre à la porte... et je la comprends! Elle me gardait parce qu'elle avait peur de moi, mais maintenant qu'elle vous a avoué ce qui s'était passé entre elle et M. Vyon, elle n'a plus aucune raison de me ménager. Alors je préfère m'en aller, sans attendre qu'elle m'en prie.

FRIOLLEY.

Elle ne vous en priera pas... J'ai su la persuader, la convaincre.

SIMONE.

Vous l'avez persuadée pour un temps, vous l'avez convaincue provisoirement, mais ses doutes, ses craintes, ses soupçons reviendront bien vite, et alors je ne pèserai pas lourd... C'est pour cela que je veux prendre les devants.

FRIOLLEY.

Vous vous en irez, et je ne vous reverrai plus!

SIMONE.

Je n'ai pas dit cela.

FRIOLLEY.

Ah! que ne le disais-tu plus tôt, méchante fille!

SIMONE.

Vous ne m'en avez pas laissé le temps, mauvais homme : vous êtes entré tout de suite dans la colère et dans les reproches. Mais n'est-ce pas moi qui pourrais vous en faire, des reproches? Et vous-même êtes-vous profond et sincère, puisqu'il a suffi de quelques paroles de votre femme, pour vous faire oublier vos promesses et vos serments? Il faudrait pourtant savoir ce que vous voulez.

FRIOLLEY.

Ce que je veux... Je te veux!

SIMONE.

A la bonne heure! Mais me voulez-vous tant que ça?

FRIOLLEY.

Ah! bien plus que ça encore, si tu savais... Je m'en aperçois à mille détails... Je t'aime, je te désire follement, je n'en dors plus... c'est vrai. Mais tu es tellement déconcertante! On ne sait jamais ce que tu penses, tu ne t'abandonnes jamais... Avec toi, on ne reprend jamais d'où l'on en était... C'est toujours à recommencer... J'ai l'impression de monter et de descendre continuellement dans un ascenseur où je recevrais sans cesse des douches écossaises. Il ne faut pas rire, c'est exactement ça. Parfois tu sembles me tendre une coupe pleine de volupté, mais c'est une coupe vide jusqu'aux bords... Ton amour ressemble à ces entremets paradoxaux qui sont à la fois glacés et brûlants... Voilà où j'en suis!

SIMONE.

C'est grave.

FRIOLLEY.

J'avais cru que la campagne, les fleurs, les arbres, les crépuscules, les nuits étoilées collaboreraient avec moi pour t'émouvoir, mais tu es insensible à tout!

SIMONE.

Je vous défends de dire que je suis insensible aux crépuscules. Mais, vous le savez, je vous l'ai dit, je n'ai jamais appartenu à aucun homme et, les hommes, depuis des siècles, ont fait une telle affaire de la virginité des femmes que j'ai peur, que j'hésite. Vous me reprochez de ne jamais m'abandonner; je ne veux pas m'abandonner, je veux me donner; mais pas chez vous, pas sous votre toit... ou sous vos arbres... Et j'aime à croire que, vous non plus, ne vous accommoderiez pas de cette aventure banale, de cette combinaison bourgeoise, de cet adultère de père de famille.

FRIOLLEY.

A vrai dire, j'avais l'intention de m'en accommoder pour commencer... pour commencer...

SIMONE.

Oui, à l'essai.

FRIOLLEY.

Mais vous venez de me piquer au vif. Écoutez, Simone, vous avez raison... il faut que vous quittiez cette maison. Mais où irez-vous?

SIMONE.

Je n'en sais rien.

FRIOLLEY.

Moi je sais. Je connais un petit rez-de-chaussée, libre et élégamment meublé, une bonbonnière, 144, avenue du Président-Wilson. C'est un de mes amis qui l'avait loué pour y recevoir une femme du monde; mais ils sont brouillés... Elle n'y est jamais venue, elle n'y viendra jamais. Ah! une fois qu'on a chassé le sens moral, ce n'est pas comme le naturel, il ne revient pas au galop.

SIMONE.

Pourquoi dites-vous ça?

FRIOLLEY.

Je me comprends. Mais je n'ai pas le choix... on ne trouve rien à louer en ce moment. Restez encore ici deux ou trois jours, le temps que, sous un nom d'emprunt, je loue ce rez-de-chaussée dont mon ami ne doit pas demander mieux que de se débarrasser. Vous l'habiterez, pendant que je m'occuperai de vous installer plus convenablement. Je veux que vous soyez une petite femme très chic, Simone, vous entendez, une petite femme très chic!

SIMONE.

Oui, oui, j'entends bien.

FRIOLLEY.

Alors, n'ayez pas un air si triste. Alors, c'est convenu?

SIMONE.

Oui, monsieur.

FRIOLLEY.

Oh! monsieur, pourquoi pas : cher monsieur? Appelez-moi Gaston.

SIMONE.

Oui, Gaston.

FRIOLLEY.

Ah! Simone, que je suis heureux... Je suis le plus heureux des hommes! J'ai vingt ans... Mettons que j'en ai trente et n'en parlons plus. Mais ne voulez-vous pas qu'un doux baiser d'amour, le premier, scelle cet engagement?

SIMONE.

Tout de suite?

FRIOLLEY.

Tout de suite... il le faut. Allons, ma petite Simone, du courage... Fermez les yeux... et ouvrez la bouche.

Il la prend dans ses bras et, sur la bouche, la baise longuement, brutalement. Simone, qui s'est dégagée, fond en larmes.

SIMONE.

Ah! quelle horreur!... C'est affreux, c'est affreux!

FRIOLLEY.

Mais non, ce n'est pas affreux... C'est très doux, au contraire. C'est l'amour!

SIMONE.

L'amour!

FRIOLLEY.

Mais oui, l'amour... Remettez-vous, ma chérie. Remets-toi.

SIMONE.

Je vous demande pardon, monsieur...

FRIOLLEY.

Oh! monsieur!

SIMONE.

Je vous demande pardon, Gaston... Je suis ridicule, n'est-ce pas, mon ami? Je ne m'attendais pas... je ne savais pas. J'ai été surprise...

FRIOLLEY.

Oui, tu as été surprise... Simone, ma petite Simone...

SIMONE.

Ne faites pas attention... Ce n'est rien... ce ne sera rien... Ne faites pas attention... Mais laissez-moi seule... Il vaut mieux que je sois seule.

FRIOLLEY.

Tu as raison... Oui, je te laisse... Je vais m'occuper du charbon...

SIMONE.

C'est ça... Occupez-vous du charbon.

FRIOLLEY.

Au revoir, à tout à l'heure... (Et en sortant, il dit entre haut et bas :) Quel tempérament! Ce sera une maîtresse incomparable!

Friolley sort par le jardin. Simone reste seule. Quelques secondes puis Philippe entre.

SCÈNE X

SIMONE, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Bonjour, Simone.

SIMONE.

Ah! bonjour, monsieur Philippe.

PHILIPPE.

Bonjour, Simone... On me dit qu'il n'y a personne ici.

SIMONE.

M. Friolley vient de sortir et ces dames sont allées faire une visite; mais elles ne tarderont pas à rentrer.

PHILIPPE.

Je vais les attendre... Comment allez-vous? Mais regardez-moi donc un peu : on dirait que vous avez pleuré.

SIMONE.

Je viens d'avoir une crise de dents abominable.

PHILIPPE.

Ah! que je vous plains! Mal de dents, mal d'amour.

SIMONE.

Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, monsieur Philippe.

PHILIPPE.

Vous vous en êtes aperçue?

SIMONE.

Tout le monde ici s'en est aperçu. Mlle Odette et Mme Françoise sont très inquiètes... Vous n'avez plus donné de vos nouvelles.

PHILIPPE.

Justement, je viens leur en donner et même je vais leur apprendre quelque chose qui va bien vous étonner, Simone.

SIMONE.

En vérité?

PHILIPPE.

Qu'est-ce que vous vous imaginez que je fais dans la vie?

SIMONE.

Je ne sais pas, monsieur Philippe... Je ne me le suis jamais demandé... Je n'imagine rien... J'ai entendu dire que vous étiez avocat avant la guerre, que vous aviez renoncé au barreau et que vous étiez dans les affaires, dans les automobiles.

PHILIPPE.

Dans les automobiles, oui; mais pas comme vous le croyez. Il y a plusieurs façons d'être dans les automobiles. On peut être fabricant, commissionnaire, ou chauffeur... ou chauffeur.

SIMONE.

Ce n'est pas votre cas.

PHILIPPE.

Mais si, je suis chauffeur, Simone.

SIMONE.

Que me dites-vous là? Vous plaisantez, monsieur Philippe... Ce n'est pas possible. Vous, un homme du monde, vous voudriez me faire croire...

PHILIPPE.

Un homme du monde, un homme du monde... qu'est-ce que ça signifie maintenant? Tout le monde est du monde. Je ne veux rien vous faire croire du tout... je suis chauffeur... Voulez-vous que je vous montre mes papiers?

SIMONE.

Oh! ce n'est pas la peine, je vous crois, je vous crois, puisque vous me le dites. Mais alors, comment cette idée vous est-elle venue?

PHILIPPE.

Oh! c'est bien simple... Je n'ai aucune fortune... Mes parents ont été complètement ruinés pendant la guerre, bien que la France, s'il faut en croire un ministre des Finances, se soit enrichie.

SIMONE.

Vos parents n'auront pas su s'y prendre?

PHILIPPE.

Ils n'ont pas su. Alors, avocat sans causes, c'était la misère... ou les expédients. Mieux vaut un bon métier. Mais quel métier? Je cherchais un emploi... On m'en offrait un médiocre dans une petite ville du Midi. Le jour fixé pour le départ, je cherchais un taxi pour me conduire à la gare de Lyon. C'était le soir, il faisait un temps affreux. Les chauffeurs étaient intégraux et conscients : les plus indulgents me demandaient vingt francs. Alors, j'ai eu une inspiration d'en haut. Et je me suis dit : « Pourquoi ne serais-je pas chauffeur? Voilà le filon! On gagne bien sa vie à ce métier-là. » J'avais conduit des automobiles au front. J'ai acheté une voiture à tempérament, une véritable occasion... je l'ai fait inscrire à la Préfecture, je me suis fait délivrer un permis de conduire, et fouette, cocher! C'est une façon de parler. Je suis très heureux, je me fais en moyenne quatre-vingts francs par jour, ce qui me permet, le soir venu, d'aller dans la bonne société convenablement vêtu et de redevenir homme du monde, comme vous dites. Oui, j'ai fait de ma vie deux parts : dans la journée, le travail, C. G. T. et, dans la soirée, le plaisir, F. T. F. T.

SIMONE.

C'est-à-dire?

PHILIPPE.

Eh! bien, flirt, tango, fox-trot. Simone, vous allez me mépriser.

SIMONE.

Oh! non, par exemple, au contraire... J'aime bien ce que vous avez fait... ça me plaît beaucoup. A la bonne heure, vous savez vous débrouiller. Et puis, vous êtes libre, indépendant. C'est épatant! C'est vrai, je trouve ça admirable!

PHILIPPE.

Oh! admirable, n'exagérons rien. Non, ce n'est pas admirable, ce n'est pas même original... je connais plusieurs camarades qui ont fait la même chose que moi...

SIMONE.

C'est donc pour ça qu'on ne trouve plus de taxis à partir de neuf heures. Mais, dites-moi, quelqu'une de ces personnes que vous rencontrez dans le monde ne vous a jamais reconnu, quand vous étiez au volant?

PHILIPPE.

Vous pensez à tout! Mais on ne peut pas me reconnaître, parce que, lorsque je conduis, je me mets sur la joue un bandeau de taffetas noir, comme si j'avais été blessé à la figure. En réalité, j'ai été blessé au ventre, mais j'ai été blessé. Je ne bluffe donc pas. Alors, j'en fais ce que je veux, de ma blessure... elle m'appartient, ma blessure... elle m'a fait assez souffrir... et je peux la transporter où bon me semble... sur ma figure, si ça me plaît... Je peux la transporter par la pensée...

SIMONE.

Et par le pansement. Savez-vous que vous êtes un type?

PHILIPPE.

Je l'espère... Enfin! assez de cachotteries, je suis venu dire aux Friolley la vérité.

SIMONE.

Eh! bien, que vont dire vos flirts? Oh! moi, je sais bien qu'à leur place, si j'aimais quelqu'un, il aurait beau être chauffeur, ça ne m'arrêterait pas.

PHILIPPE.

En tout cas, il y a un homme qui me comprendra sûrement : c'est M. Friolley; il est intelligent, libéral. Il va bien, M. Friolley?

SIMONE.

Oh! oui, il va bien.

PHILIPPE.

Il est toujours amoureux de vous, M. Friolley? Il est toujours rigolo?

SIMONE.

Ça dépend de ce que vous entendez par rigolo.

PHILIPPE.

Évidemment.

SIMONE.

Tantôt, il ne l'a pas été, rigolo... Ah!

PHILIPPE.

Quoi donc?

SIMONE.

Oui, je pleurais tout à l'heure, quand vous êtes arrivé. Il y a des moments où l'on ne sait plus que faire, où l'on aurait grand besoin d'un conseil... C'est à vous que je veux le demander, ce conseil... Vous n'avez pas de préjugés, vous... Il me semble que vous avez de la sympathie pour moi et que vous me parlez comme à une... enfin... je ne sais pas comment dire...

PHILIPPE.

Comme à une camarade... comme à une amie... ne vous l'ai-je pas dit, l'autre jour, que j'étais plus près de vous que vous ne le croyiez?

SIMONE.

C'est vrai... D'ailleurs, il y a dans nos situations de tels points de ressemblance... ce n'est pas croyable!

PHILIPPE.

Vous êtes avocat?

SIMONE.

Ne riez pas... je suis bachelière.

PHILIPPE.

Vous êtes bachelière?

SIMONE.

C'est comme je vous le dis et je ne me vante pas. Ça vous étonne?

PHILIPPE.

Par le temps qui court, rien ne m'étonne.

SIMONE.

Je peux aller vous chercher mon diplôme... il est dans ma chambre.

PHILIPPE.

Non, non, ce n'est pas la peine... je vous crois, je vous crois. Mais comment se fait-il? Ah! je me doutais bien qu'il y avait une histoire et que vous me la raconteriez... Vous vous rappelez?

SIMONE.

Oui... oh! elle n'est pas drôle, mon histoire!

PHILIPPE.

Elle n'a pas besoin d'être drôle et on ne peut pas toujours rire.

SIMONE.

Eh! bien, oui, je suis bachelière et je voulais être professeur. Il y a toujours eu des professeurs dans ma famille... Mon père était professeur. Enfin, je poursuivais mes études vers la licence; nous avions une

petite fortune qui nous permettait de vivre modestement, ma mère et moi. Mais ma pauvre mère, qui n'entendait rien aux choses d'intérêt, a écouté les conseils d'un agent du Crédit Universel, où nos titres étaient déposés. Cet homme lui a conseillé de vendre des valeurs à rendement médiocre, mais sûr, pour acheter des valeurs plus gaies, comme il disait.

PHILIPPE.

Plus gaies?... Ah! oui, capables de sauter, de bondir, comme de joie?

SIMONE.

Oui, elles ont sauté, elles ont bondi, mais de l'autre côté. C'étaient des Cacocaco... et, un beau jour, ma mère s'est trouvée aux trois quarts ruinée. Elle vit de la façon la plus stricte chez des parents, en province. Moi, j'ai voulu rester à Paris, pour continuer mes chères études. Avec les belles illusions de la jeunesse, je croyais pouvoir me débrouiller en donnant des leçons.

PHILIPPE.

En donnant des leçons!

SIMONE.

Ah! c'est bien l'expression juste, car, au prix où elles m'étaient payées, c'était vraiment donné.

PHILIPPE.

Oh! je sais bien... Que voulez-vous, le prix des diamants, des perles, de la curiosité, de la mangeaille, de la volupté ont tellement augmenté... Il n'y a que les choses de l'esprit qui n'ont pas suivi le mouvement.

SIMONE.

Et puis, il y a une telle concurrence! Enfin, c'était la misère! Pourtant, je ne manquais pas de courage, je vous assure; je prenais tout ce que je trouvais. Pour un franc cinquante de l'heure, le prix que demande

une femme de ménage, j'ai donné des leçons à une ancienne femme de chambre, une personne ni très jeune, ni très jolie et qui, dans sa dernière place, était devenue la maîtresse du monsieur marié chez qui elle servait.

PHILIPPE.

Ça arrive dans les meilleures familles.

SIMONE.

Alors, elle voulait être à la hauteur de sa nouvelle situation, vous comprenez... D'ailleurs, elle était bonne fille.

PHILIPPE.

Mais fille!

SIMONE.

Oh! pour ça, elle pouvait aspirer aux plus hauts emplois. C'est probablement l'aventure de cette femme qui m'a donné l'idée d'entrer en condition, comme on dit. Probablement, car sait-on jamais comment une idée naît en nous? Elle naît, elle se développe, elle se nourrit... Chez moi, elle se nourrissait plutôt de privations...

PHILIPPE.

Pauvre petite!

SIMONE.

Et puis l'idée devient obsédante, impérieuse. On se dit : « Femme de chambre, pourquoi pas, après tout? Ça peut être un point de départ. » Et puis on a souffert, on est mécontent de tout, de soi et des autres; on est en état de révolte, oui, de révolte; on pense que ce serait amusant et juste d'apporter le trouble, le désordre dans une bonne famille bourgeoise, un désordre qui rétablirait l'équilibre. Vous comprenez? Enfin, dans une telle résolution, il y a un tiers de « Pourquoi pas moi? », un tiers de « Crève donc, société! », et un tiers de « Assez de privations! »

PHILIPPE.

Oui, c'est un mélange... Savez-vous que vous êtes effrayante... et délicieuse.

SIMONE.

Oh! ni effrayante, ni délicieuse... On fait ce qu'on peut... Je vous explique... Oui, c'est tout ça... et, un beau jour, on se présente chez les Friolley. J'avais pris mes renseignements. Vous savez que les gens de maison sont admirablement renseignés sur les gens de la maison où ils désirent entrer... Tous les maîtres ont leur fiche... Les Friolley avaient la leur par laquelle je connus que M. Friolley était le patron rêvé, le bourgeois libéral et généreux, sensible mais sensuel, aimant sa femme, mais aimant aussi la femme et les femmes; enfin, l'homme de cinquante ans, l'âge idéal, non pas l'âge ingrat, comme on le prétend, mais l'âge reconnaissant de la moindre offrande, l'âge où l'homme sait un gré infini à la jeune femme et pas trop laide qui fait attention à lui, qui lui fait croire qu'il est encore aimable.

PHILIPPE.

Dieu me damne! voilà son portrait véritable.

SIMONE.

Je me suis donc présentée chez les Friolley. Le hasard m'a servi à souhait : c'est M. Friolley qui m'a reçue et, dès ce premier contact, je lui ai plu... Ça se sent, ces choses-là. Alors, j'ai fait mon petit travail... M. Friolley est devenu éperdument amoureux de moi... Enfin! il me désire violemment!

PHILIPPE.

Eh! bien, c'est à merveille, et vous avez réussi...

SIMONE.

Oui, j'ai réussi.

PHILIPPE.

Alors, ne dites pas ça d'un air si triste!

SIMONE.

Oui, j'ai réussi en ce sens que demain, demain, si je veux, je peux être dans la situation de mon ancienne élève, à qui je donnais des leçons pour trente sous de l'heure.

PHILIPPE.

Avec cette différence que vous ne serez pas obligée de prendre des leçons pour être à la hauteur.

SIMONE.

Des leçons d'orthographe, non; mais j'aurais dû demander à cette femme d'autres leçons en échange... Je ne savais pas à quoi je m'engageais.

PHILIPPE.

Oh! voyons, voyons, voyons...

SIMONE.

Non, je vous assure. En théorie, oui, mais il y a la pratique, la pratique dont je suis absolument ignorante, et tout à l'heure, ici même, j'ai eu un avant-goût de ce qui m'attendait... Ah! quelle horreur! Rien que d'y penser, ça me soulève le cœur!

PHILIPPE.

Comment, ici même, il vous a...

SIMONE.

Oui, il m'a embrassée... sur la bouche. Et, depuis ce moment, il me semble que j'ai toujours envie de cracher son baiser... Je me méprise... je me dégoûte... Il me propose de m'installer chez moi, de m'entretenir... Je ne pourrai jamais être à lui!

PHILIPPE.

Pauvre petite... Alors?

SIMONE.

Oh! ne me plaignez pas... c'est bien fait pour moi ce qui m'arrive... Tant pis pour moi si je n'ai pas la

force de mettre mon idée à exécution jusqu'au bout... c'est que mon idée était mauvaise ou que je n'étais pas assez décidée... Mais, quand il s'agit de faire certaines choses, quand ce n'est pas dans la nature ou quand on n'a pas l'habitude, on ne peut pas, on ne peut pas!

PHILIPPE.

Pauvre petite!

SIMONE.

Vous devez me trouver bien ridicule?

PHILIPPE.

Oh! pas du tout, je vous comprends si bien!

SIMONE.

Oui, j'étais sûre que vous me comprendriez... j'avais un tel besoin de me confier... j'étais désespérée... Alors, c'est vrai... vous n'avez pas une trop mauvaise opinion de moi?

PHILIPPE.

Excellente, au contraire.

SIMONE.

Oh! n'exagérez pas!

PHILIPPE.

Évidemment, je ne prétends pas que tout ce que vous avez fait soit exemplaire; l'essentiel, c'est que votre jeunesse ait protesté contre le désir d'un homme, charmant d'ailleurs, mais qui pourrait être votre père; l'essentiel, c'est que vous vous soyez arrêtée à temps. Un ange veillait sur vous... l'ange de moins cinq.

SIMONE.

L'ange de moins cinq! La vertu ne serait-elle qu'une protestation physique?

PHILIPPE.

Elle a dû commencer par là dans l'humanité primitive, mais nous sommes tellement civilisés qu'elle revient à ses commencements; elle est tellement vieille qu'elle retombe en enfance.

SIMONE.

En somme, je n'ai aucun mérite.

PHILIPPE.

Aucun; mais, ça ne fait rien, vous êtes cent fois plus intéressante à vous toute seule qu'Odette et Françoise réunies... Il n'y a pas de comparaison. Ah! Simone, à la bonne heure, vous n'êtes pas banale!

SIMONE.

Vous non plus.

PHILIPPE.

Moi non plus... je suis très ému avec mon air de rien.

SIMONE.

Ah! dites, dites... Quand je vous entends parler ainsi, je me méprise moins; mais il me semble que jamais je n'oserais offrir ma bouche, même à un homme que j'aimerais!

PHILIPPE.

Vous croyez... vous croyez... vous croyez...

Il se penche vers Simone, la regarde bien dans les yeux, et Simone tend ses lèvres.

SIMONE, brisée d'émotion.

Ah! quelle différence!

PHILIPPE.

N'est-ce pas? Et, voyez comme c'est curieux.. je ne voulais pas avoir une explication avec ces petites. A quoi bon? Je voulais écrire au père Friolley ce qu'il en était. Mais quelque chose m'attirait... c'était le désir de vous revoir. J'ai beaucoup pensé à vous, depuis notre dernière conversation.

SIMONE.

Moi aussi, Philippe. Et, voyez comme c'est curieux... tantôt, quand mon bon maître m'a prise dans ses bras, j'aurais été sans doute moins révoltée, si votre souvenir et votre image n'avaient pas été entre lui et moi.

PHILIPPE.

Ah! Simone. (Il l'embrasse à nouveau.) Et, maintenant, disons des choses précises... Vous ne pouvez pas rester ici une minute de plus... Je vous emmène, je vous enlève... j'ai ma voiture en bas... Ne craignez rien, je sais conduire... Nous allons à Paris.

SIMONE.

Tous les deux?

PHILIPPE.

Tous les deux. Et voyez comme c'est curieux : nous sommes entrés chez les Friolley le même jour, nous en sortons le même jour, c'est charmant! Que vais-je faire de vous?... Je n'en sais rien... Nous parlerons de ça en route. L'essentiel, c'est que je vous arrache aux entreprises de M. Friolley et que je vous dépose en lieu sûr. Allez mettre votre petit chapeau... N'emportez qu'une valise... on enverra prendre vos affaires demain...

SIMONE.

Voici M. Friolley qui vient de ce côté.

Elle se sauve

SCÈNE XI

FRIOLLEY, PHILIPPE.

FRIOLLEY.

Tiens! bonjour, monsieur Guersant. Quelle bonne surprise!

PHILIPPE.

Bonjour, monsieur Friolley!

FRIOLLEY.

Il y a longtemps que vous êtes là?

PHILIPPE.

Depuis une demi-heure.

FRIOLLEY.

Oh! si nous avions su! Ces dames font une visite dans les environs et moi j'étais allé voir le maire pour tâcher d'avoir du charbon. Oui, nous allons en manquer pour la cuisine et, quand ses administrés lui réclament du charbon, le maire leur répond : « Arrangez-vous... Moi, j'ai du bois... je m'en fous! »

PHILIPPE.

C'est charmant!

FRIOLLEY.

C'est municipal... Dites-moi, vous dînez avec nous?

PHILIPPE.

Oh! non, je vous remercie... Il faut absolument que je rentre à Paris... et même je n'ai que le temps.

FRIOLLEY.

Ces dames vont être désolées... Il y a des siècles qu'on ne vous a vu.

PHILIPPE.

J'ai été très occupé...

FRIOLLEY.

Tant mieux... tant mieux... Le travail, il n'y a encore que ça... Alors, les automobiles, ça va toujours?

PHILIPPE.

Toujours... Je serais bien venu plus tôt; mais, pour venir ici, c'est la demi-journée... Enfin, aujourd'hui,

j'ai conduit un client à Mantes... et même il m'a donné deux cents francs pour la course... Deux cents francs, c'est toujours bon à prendre. Alors, en revenant, j'ai fait un crochet pour m'arrêter chez vous.

FRIOLLEY.

C'est tout à fait gentil. Mais, dites-moi : vous parlez de demi-journée, de clients, de courses, je ne comprends pas très bien?

PHILIPPE.

Vous allez comprendre, monsieur Friolley... Il faut que je vous dise qui je suis; il faut que vous sachiez quel métier j'exerce... car j'exerce un métier et vous voyez en moi un bourgeois devenu prolétaire, un intellectuel qui travaille de ses mains, enfin un homme qui, pour gagner sa vie, s'est libéré d'une carrière libérale qui ne nourrissait pas son homme.

FRIOLLEY.

Alors, qu'est-ce que vous faites?

PHILIPPE.

Monsieur Friolley, je suis chauffeur.

FRIOLLEY.

Vous êtes chauffeur?

PHILIPPE.

Mais oui... je conduis un taxi... le 1234... A. B. C.; très facile à retenir... les quatre premiers chiffres... les trois premières lettres.

Il tire de sa poche des papiers et les montre à Friolley.

FRIOLLEY.

Ah! ça, par exemple, je ne m'attendais pas à celle-là. Notez que je trouve ça très bien ce que vous avez fait... Il n'y a pas de sot métier. Et, si votre exemple était suivi, il y aurait moins d'avocats à la Chambre et plus de voitures en circulation; ça ne serait pas

un mal. Et puis la société est en train de se transformer et nous avons traversé un tel cataclysme... nous en constatons à chaque instant les effets. Mais, c'est égal... ma femme et mes filles seront bien étonnées... Vous auriez peut-être dû parler plus tôt?

PHILIPPE.

Je vais vous répondre. Voyez-vous, monsieur Friolley, quand le chauffeur a parcouru, toute la journée et par tous les temps, Paris dans tous les sens, le soir venu, il éprouve le besoin de se distraire... Moi, je vais dans le monde. Mais on n'a pas besoin de savoir ce que je fais... ça ne regarde personne... je ne demande rien à personne. Je ne me suis pas présenté chez vous en coureur de dot, croyez-le.

FRIOLLEY.

Alors, c'est très bien, c'est très bien!

SCÈNE XII

FRIOLLEY, PHILIPPE, SIMONE.

SIMONE.

Je suis prête, Philippe... nous pouvons partir.

FRIOLLEY.

Vous partez?

SIMONE.

Mais oui... avec lui... Monsieur Friolley, je vous présente mon fiancé.

FRIOLLEY.

Monsieur Guersant... votre fiancé?... Depuis quand?

SIMONE.

Depuis tout à l'heure. Pendant que Philippe vous attendait, nous avons causé et nous nous sommes découvert les mêmes goûts et les mêmes idées.

FRIOLLEY.

Ah! bien, très bien... Alors, monsieur, vous enlevez la femme de chambre... Mes compliments pour ce bel exploit!

PHILIPPE.

Je suis sûr d'avoir en elle une femme instruite : Simone est bachelière.

FRIOLLEY.

Ah! c'est donc ça, malheureuse, que vous vous exprimez si bien! Quant à vous, monsieur, votre conduite est inqualifiable... Vous vous êtes conduit... comme... comme... je ne sais pas, moi, comme un chauffeur... Vous vous êtes moqué de moi, de ma femme, de mes filles, vous vous êtes moqué de tout le monde ici!

SIMONE, à mi-voix.

Pas de moi!

FRIOLLEY.

Et vous, Simone, c'est donc ça que vous étiez venue faire?

SIMONE.

Mais non, monsieur Friolley, ce n'est pas ce que j'étais venue faire, vous le savez bien, et j'ai tout avoué à Philippe... Mais, heureusement! c'est ça qui s'est fait.

FRIOLLEY.

C'est ça qui s'est fait! c'est ça qui s'est fait! Disparaissez tous les deux... Allez-vous-en! allez-vous-en! puisque c'est ça qui s'est fait.

SIMONE.

Voyons, monsieur Friolley, ne nous quittons pas ainsi. Vous n'êtes pas méchant... vous devriez comprendre... l'amour véritable et réciproque est toujours le plus fort...

FRIOLLEY.

Véritable et réciproque... Oui, je dois comprendre... vous avez raison... je dois comprendre... Vous êtes

jeunes tous les deux, vous êtes libres, vous vous aimez... c'est dans l'ordre. Pardonnez-moi... Je vous souhaite d'être heureuse, Simone, avec M. Guersant... et puis j'assisterai à votre mariage... et puis je vous enverrai des fleurs... et puis je serai votre témoin...

SIMONE.

Ah! monsieur Friolley, je savais bien que vous étiez un brave homme!

FRIOLLEY.

Oui, je suis un brave homme... Soyez heureux. Et, maintenant, partez... allez-vous-en... allez-vous-en.

A peine sont-ils partis que Suzanne, Odette et Françoise entrent.

SCÈNE XIII

FRIOLLEY, SUZANNE, ODETTE, FRANÇOISE.

ODETTE.

Papa, tu as eu tort de ne pas venir avec nous chez les Mittelbacher... Il y avait beaucoup de monde... Nous avons dansé... On nous a présenté des jeunes gens charmants. N'est-ce pas, ma chérie?

FRANÇOISE.

Oh! délicieux!

FRIOLLEY.

Tant mieux! tant mieux. Eh! bien, mes enfants, il s'en est passé, des choses, pendant votre absence. M. Guersant est venu.

ODETTE et FRANÇOISE.

Philippe!

FRIOLLEY.

Et il a emmené Simone... Philippe est chauffeur, Simone est bachelière.

ODETTE.

Philippe, chauffeur?

FRANÇOISE.

Simone, bachelière?

SUZANNE.

Mais quoi, qu'est-ce que ça veut dire?

FRIOLLEY.

Ça veut dire que la société n'a qu'à bien se tenir... elle est à un tournant!

SUZANNE.

Ce sont des généralités... mais explique-nous...

PROSPER.

Madame, le dîner est servi.

FRIOLLEY.

Je vous raconterai ça tout à l'heure en dînant. Les dîners étaient un peu tristes ici depuis quelque temps... Nous aurons, ce soir, un admirable sujet de conversation.

ODETTE.

Nous allons retirer nos chapeaux.

Odette et Françoise sortent.

FRIOLLEY.

Suzanne?

SUZANNE.

Quoi donc, mon ami?

FRIOLLEY.

Veux-tu me permettre de t'embrasser?

SUZANNE.

Oh! de tout mon cœur, mon ami.

RIDEAU.

LE ROI CANDAULE

COMÉDIE LYRIQUE

EN QUATRE ACTES ET CINQ TABLEAUX

Musique de ALFRED BRUNEAU

Représentée pour la première fois, le 1er décembre 1920,
au Théâtre de l'Opéra-Comique.

PERSONNAGES

CANDAULE.	MM. Jean Périer.
GYGÈS.	Charles Friant.
HARMAMAX.	Azema.
LIXOS.	De Creus.
PITTACOS.	Panzéra.
TUDO.	Mmes Marthe Chenal.
BAGIS.	Andrée Famin.
NAÉ.	Germaine Baye.
COLOÉ.	Germaine Delamare.
SATALA.	Marthe Ferrari.
MEONIA.	Antoinette Reville.

LE ROI CANDAULE

ACTE PREMIER

A Sardes, vers l'an 687 avant Jésus-Christ. Une grande salle dans le palais du roi Candaule.

SCÈNE PREMIÈRE

CANDAULE, TUDO, PITTACOS.

Au lever du rideau, la reine Tudo est assise et fait de la tapisserie ; le roi Candaule est couché sur un lit de repos ; Pittacos, Grec voyageur, raconte ses voyages.

PITTACOS.

. . . .

Mais je parle, je parle et je ne prends pas garde
Qu'on pourrait se lasser de mon humeur bavarde.

CANDAULE.

Tes récits sont charmants : continue, étranger,
Car tu nous intéresses.
On doit connaître à voyager
D'incroyables ivresses.
Cher Pittacos, tu vas étudiant
En tous lieux les arts, les mœurs, les usages,
Et je ne sais rien de plus attrayant
Que voir du pays et des paysages.

Heureux celui dont l'horizon n'est pas borné
Et qui parcourut les régions lointaines.
Parle-nous encor d'Athènes,
Cette ville où tu es né,
Sur la terre aux longs rivages.
On dit que c'est une belle cité.

PITTACOS.

Oui, mais ses habitants te paraîtraient sauvages,
O roi Candaule, au prix de ta civilité.

CANDAULE.

Flatteur!

PITTACOS.

Mais non, je dis la vérité :
Vous nous laissez bien loin pour l'art et le commerce.

CANDAULE.

C'est que, par sa position
Entre les Iles et la Perse,
Sarde est le nœud de deux civilisations,
Pour ainsi dire.

PITTACOS.

Évidemment.

CANDAULE.

Et nous possédons toute la lyre.

PITTACOS.

Absolument.
Nous autres n'avons pas cette grâce infinie
D'Ionie;
Nous ne connaissons pas la molle poésie
De l'Asie,
Ni les mœurs de Samos, Lesbos, vos mœurs faciles,
Belles Iles,

Ni ces doux chants qui sont comme ta douce haleine,
Mytilène.
Les femmes chez vous, en toute saison,
Restent au logis à filer la laine.

TUDO.

Les femmes chez nous ont de la raison,
Et leur seule place est à la maison.

PITTACOS.

Et pour gagner le prix dans les jeux olympiques,
On voit nos jeunes gens s'exercer à courir,
A sauter, à lutter. Pour savoir bien mourir,
Nous récitons dans nos fêtes des vers épiques,
Et nous aimons par-dessus tout la liberté!

CANDAULE.

Oui, vous êtes un peuple encore en puberté :
Vous respectez les mœurs antiques,
Et vous avez, grâce à vos gymnastiques,
Dans des corps vigoureux des esprits ingénus.
Cela doit être beau de voir tous ces athlètes,
Pendant les olympiques fêtes,
Lancer le javelot et combattre tout nus!

TUDO.

Vous aimez à parler de ces choses, Candaule.

CANDAULE, riant.

Allez-vous pour si peu vous enfuir vers les saules!

TUDO.

Quoi! des hommes tout nus! Sans aucun vêtement!

PITTACOS.

Sans doute, et peut-on combattre autrement?

CANDAULE.

Auprès d'un étranger, cherchons à nous instruire.
Cher Pittacos, il faut te dire
Que chez nous il est criminel
De se montrer au naturel,
Sans ornement et sans costume.
C'est une stupide coutume,
Mais elle remonte très loin!
Pourtant notre corps a besoin
Du grand air et de la lumière;
Et dites-moi, Tudo, ma chère,
Lorsque, chaque soir, vous prenez un bain
Dans la source bleue, au fond du jardin,
Nulle étoffe, même légère,
Ne revêt votre corps charmant.
Vous êtes nue assurément
Et, sans obstacle, l'eau caresse
Vos bras, vos seins purs, vos jambes de chasseresse,
Ainsi que ferait un amant.

TUDO.

Seigneur, de ces propos à la fin je suis lasse.
Ah! quittez ce sujet ou je quitte la place.

CANDAULE.

Pardonnez, si je vous déplus.
C'est bien, c'est bien, n'en parlons plus.
Mais un beau corps d'homme ou de femme
A mon avis n'a rien d'infâme
Et je trouve cela très beau.

Il se lève.

Viens, Pittacos, je veux te montrer un tableau
De Bularchos.

emmène devant un chevalet.

C'est la prise de Magnésie;
Je l'ai payé le poids de l'or.

PITTACOS.

Il mérite qu'on s'extasie.

CANDAULE.

A lui seul, il vaut un trésor.

PITTACOS, regardant autour de lui.

Ce palais est tout plein de choses magnifiques,
Et de pièces uniques.
C'est arrangé avec un goût!
Et des roses, des roses, que de roses!

CANDAULE.

On en a mis partout :
J'aime les roses.

Il se promène, montrant à Pittacos diverses statues, objets d'art, vases, etc.

J'aime les belles choses,
J'aime ceux qui les font,
Ayant le sens profond
Des effets et des causes.

Tiens, vois cet Apollon :
Quel port! quelle noblesse!
Chef-d'œuvre sans faiblesse!
Le buste est un peu long.
J'aime tous les artistes,
Les peintres, les sculpteurs.
Ah! sans ces enchanteurs,
Que nos jours seraient tristes!

Ce beau Sphinx vient de Paramos;
Je te donne cette petite
Aphrodite : c'est terre cuite,
Et cela se fait à Samos.

A caresser les flancs d'un vase,
J'éprouve une sorte d'extase.

Et, mieux que d'être roi, j'eusse aimé le métier
De potier, mais oui, de potier;
Je te le dis sans paraphrase.
Les formes, les couleurs,
Les vers et la musique
Consolent nos douleurs.
Ah! surtout la musique!
C'est quelque chose de physique,
Mais aussi de métaphysique.
Aimes-tu la musique?
J'adore la musique!
Et nous avons de bons musiciens,
Entre autres Brunos, un maître;
Je te le ferai connaître;
Il a recueilli des airs très anciens.

Et le roi tombe dans une sorte de rêverie, comme s'il entendait des mélodies... peut-être les mélodies qui ont bercé son enfance.

PITTACOS.

Le beau palais! la belle ville!
Et comme ici tout est tranquille!

A ce moment on entend un murmure lointain qui grossit rapidement.

CANDAULE.

Au moment où tu dis cela,
On te répond avec éclat.

Bientôt une foule de gens envahit la place, devant le palais, entourant un homme qui gesticule : c'est Lixos, le Tylonide.

LA FOULE.

Ah! ah! ah! Hou! hou! hou!
Il est fou... il est fou!

LIXOS, contrefaisant le fou.

Aimons les belles choses,
Les femmes et les roses,
La molle volupté.

Vivons dans l'opulence
Et dans l'oisiveté.
Mais silence! Silence!
Vérité, vérité!

Candaule est imbécile :
En un jour plein d'effroi,
Gygès, fils de Dascyle,
Gygès tuera le Roi.

Aimons les belles choses,
Les femmes et les roses.

Cependant les soldats sont sortis du palais et dispersent la foule qui ne cesse de crier :

Hou! hou! hou! hou!
Il est fou! il est fou!

Le bruit s'éloigne... le chef des gardes Harmamax vient faire son rapport.

CANDAULE, à Pittacos.

Tu vois que la police est très bien faite à Sardes
Et mon capitaine des gardes
Est passé maître dans l'art
D'arriver toujours un peu tard.

HARMAMAX.

Tout est rentré dans l'ordre, ô Sandonide,
Et les braillards sont dispersés.
C'était Lixos, le Tylonide,
Tenant des discours insensés.
Devant nous il a pris la fuite.

CANDAULE.

Mais que disait-il donc?

HARMAMAX.

Des paroles sans suite.

CANDAULE.

Ne peux-tu me les répéter.
Allons! pourquoi tant hésiter?

HARMAMAX.

Il disait... il disait : « Candaule est imbécile.
En un jour plein d'effroi,
Gygès, fils de Dascyle,
Gygès tuera le Roi. »

CANDAULE, *riant.*

Tu prétends que ce sont des paroles sans suite?
Moi j'estime vraiment que ça se suit très bien.
Va!

D'un geste, il congédie le chef des gardes.

TUDO.

Cher Seigneur, envers Lixos quelle conduite
Allez-vous tenir?

CANDAULE.

Moi? mais je ne ferai rien.

TUDO.

Toujours rien faire et laisser dire!
Songez donc quel outrage à votre majesté!

CANDAULE.

Il faut en rire,
Nous savons que Lixos est sujet au délire.

TUDO.

Les paroles d'un fou sont parfois vérité.

CANDAULE, *gaiement.*

Et toi, qu'en penses-tu, Pittacos, ô mon hôte?
Ce petit incident a jeté quelque froid.
Mais excuse-moi : ce n'est pas ma faute.

PITTACOS.

Je pense que Candaule est un excellent roi.

CANDAULE.

Ne dois-tu pas visiter Sarde?

PITTACOS.

Oui, maître.

CANDAULE.

Eh bien! parcours notre ville en tous lieux :
Étudie, observe, regarde
Dans tous les coins, de tous tes yeux.
Et surtout, va voir mon tombeau... c'est merveilleux!
Puis reviens pour souper dans nos riches demeures.

TUDO.

Nous soupons à six heures.

Pittacos met les deux mains sur sa poitrine, s'incline devant le roi et la reine et sort.

SCÈNE II

TUDO, CANDAULE.

Tudo est occupée à sa tapisserie. Candaule vient auprès d'elle.

CANDAULE.

Clytia! je vous trouve un air tout soucieux.

TUDO.

Je travaille.

CANDAULE.

Vous vous abîmerez les yeux.
Pittacos est vraiment un causeur agréable;
Ce n'est pas le premier venu.
Il a je ne sais quoi et de rude et d'aimable.
Il doit être très bien tout nu.

TUDO.

Pourquoi tant vous complaire aux images vilaines?
Cher Seigneur, vous filez une mauvaise laine.
Vous aimez les parfums, les formes, les couleurs
Et le chant des cithares.
Il vous faut à tout prix des sensations rares
Et peut-être qu'un jour vous aimerez mes pleurs.
Vous n'êtes pas méchant; mais vous êtes artiste!
Déjà de mes pudeurs vous n'avez nul souci.
Vous me trouvez sans doute une épouse bien triste.

CANDAULE.

Mais non, mais non.

TUDO.

Mais si, mais si.
Et vous êtes artiste en politique aussi,
D'un esprit moderne et libéral même.
Chacun ici vous parle en vérité
Avec une familiarité
Extrême.

CANDAULE.

J'aime qu'on m'aime
Et je veux que, sans crainte, on me puisse approcher.

TUDO.

On peut rire et chanter devant vous.

CANDAULE.

Je l'espère
Bien.

TUDO.

Devant Arnossos, mon redoutable père,
On ne pouvait ni rire, ni cracher,
Autrement le roi vous faisait trancher
La tête.

CANDAULE.

Seulement! L'idée est saugrenue.
Eh! bien, moi, qu'on crache ou qu'on éternue,
Je n'imiterai pas le divin Arnossos.
Mais je vois ce que c'est : les discours de Lixos
Ont troublé votre âme ingénue.

TUDO.

Ah! Seigneur, laissez-moi vous parler franchement :
J'ai depuis quelque temps un noir pressentiment.
Lixos n'est pas si fou qu'il le voudrait paraître :
Gygès ici veut devenir le maître.
Croyez-moi, Gygès n'est pas un rêveur;
Il a capté votre faveur,
Vous en avez fait votre hétaire.....

CANDAULE.

C'est un excellent militaire,
Et pendant que je ne fais rien,
Volant de victoire en victoire,
Il combat le Cimmérien;
Il se couvre, il me couvre, il nous couvre de gloire!
Cela vaut bien quelques remerciements.

TUDO.

Seigneur! Seigneur! j'ai des pressentiments.

CANDAULE.

Mais quels pressentiments, ma chère?

TUDO.

Tandis que Gygès fait la guerre,
Hélas! vous ne gouvernez guère;
Mais tout devoir vous est égal,
Même le devoir conjugal!
Les œuvres d'art sont vos maîtresses;

Elles vous donnent des ivresses;
Vous leur réservez vos caresses.
Tout cela finira très mal.
Je ne comprends pas votre extase
A caresser les flancs d'un vase,
Car vous n'avez pas son consentement.
Et de l'objet aimé certain contentement
Double le plaisir de l'amant,
Je vous le dis sans paraphrase.
Bref, Candaule, vous m'aimez moins.

CANDAULE.

Je vous aime, Tudo, les Dieux m'en sont témoins!
Comme au premier jour, je vous aime.
Chassez, chassez vos noirs pressentiments
Et je veux être, ce soir même,
Le plus attentif des amants.
Je vous le dis sans stratagème.

TUDO.

Quoi, ce soir?

CANDAULE.

Oui, ce soir.

TUDO.

C'est ce soir?

CANDAULE.

C'est ce soir.

TUDO, *joyeuse comme une enfant.*

Beau rêve, fol espoir!
Ce soir! ce soir!! ce soir!!!

CANDAULE.

Mais envers Gygès soyez moins sévère :
Contre lui n'ayez pas un esprit prévenu.

C'est un excellent militaire;
Il est beau, brave à la guerre,
Il doit être très bien tout nu!

TUDO.

Encore! c'en est trop! Exécrable manie!

Elle s'enfuit exaspérée.

CANDAULE, *seul.*

Elle n'a jamais compris l'ironie.

SCÈNE III

CANDAULE, *puis* GYGÈS.

CANDAULE.

Oui, je sens un frisson inconnu
Pour le nu. Rien n'est beau que le nu!
A toutes les choses convenues
Je préfère les vérités nues.

La Beauté n'est-elle pas venue
Au monde, de tout temps, toute nue?
Et j'aime que rien ne l'atténue.
Courtisanes, vierges ingénues,
Femmes opulentes ou menues,
Je vous imagine toujours nues;

Et dans les aspects changeants des nues,
Je vois, je vois des déesses nues!
Oui, j'éprouve un frisson inconnu
Pour le nu! Rien n'est beau que le nu!

Mais, depuis quelque temps, d'une idée
Étrange mon âme est obsédée :
C'était l'autre soir, dans notre chambre,

La reine dormait; le clair de lune
Baignait son corps de roses et d'ambre;
Dans sa longue chevelure brune,
Elle reposait, chaste et sans voiles.
Pour contempler son corps radieux,
Le ciel avait des milliers d'étoiles
Étincelantes, comme autant d'yeux!

Alors cette pensée, ô blasphème!
Je n'ose l'avouer à moi-même,
Est née en mon esprit éperdu...

A ce moment, Candaule aperçoit Gygès, qui est entré depuis deux vers.

Mais j'aperçois Gygès! Ami, comment vas-tu?
Salut, fidèle des fidèles,
Mon compagnon et mon bras droit.

GYGÈS.

Salut, modèle des modèles,
Salut, Candaule, puissant roi!
Je viens te dire adieu, car demain, dès l'aurore,
Pour Tyra je me mets en chemin.

CANDAULE.

Oui, j'avais oublié que tu partais demain.
Ainsi tu nous quittes encore!
Je sais qui t'attire à Tyra :

Bouffonnant.

C'est la jeune Porphyra
Qui t'attire à, qui t'attire à Tyra.
Et mon cher Gygès partira
Retrouver celle qu'il adore.
On dit que sa beauté te fait honneur.
Comment est-elle?

GYGÈS.

Elle est très belle.

CANDAULE.

Comme description, c'est sommaire.

GYGÈS.

Seigneur,
Je ne suis qu'un soldat aux longs discours rebelle,
Et, pour dépeindre ses appas,
Si je cherche les mots, je ne les trouve pas.

CANDAULE.

Je vais t'aider : il est d'usage
De commencer par le visage.
Parle-moi d'abord de ses yeux.

GYGÈS.

Ses yeux sont comme deux agates.

CANDAULE.

J'attendais étoiles; mais c'est mieux.

GYGÈS, *s'animant.*

Sa lèvre est comme un fil de pourpre,
Ses dents sont comme de petites amandes,
Ses narines comme des pétales de roses,
Ses oreilles comme deux coquillages,
Sa joue est comme une moitié de grenade,
Son col est comme une tour d'ivoire
Et sa taille comme un jeune cèdre,
Ses hanches sont comme une amphore,
Ses seins comme deux blanches colombes,
Ses pieds comme deux agneaux bondissants.

CANDAULE.

Bref, tu crois posséder la maîtresse parfaite
(Coquillage, grenade, ivoire, cèdre, pourpre),
Tes vers ne riment pas; mais cela ne fait rien.

Tu n'es pas un poète,
Et Porphyra doit être très bien.
Mais si belle, entends-tu, que soit cette maîtresse,
Si douce que soit sa caresse,
Et si purs que soient ses appas,
Auprès de notre épouse elle n'existe pas!
Quoi?

GYGÈS.

Mais je ne dis rien.

CANDAULE.

Écoute!
La reine est plus belle cent fois
Et je défends que l'on en doute.
Tu ne me crois pas?

GYGÈS.

Je te crois.

CANDAULE.

Non; tant qu'on ne l'a pas vue entièrement nue,
Une femme toujours nous demeure inconnue.
Si tu veux voir un beau corps sans défaut,
Fais ton possible afin de voir la reine.
J'ai dit : tu peux me prendre au mot.

GYGÈS.

Quoi! voir ainsi ma souveraine!
Maître, comment peux-tu me donner ce conseil?
Ta proposition n'est pas raisonnable.

CANDAULE.

Elle paraît même abominable
Et l'histoire jamais n'a rien vu de pareil!

GYGÈS.

J'en ai jambes et bras coupés.

CANDAULE.

Prends donc un siège!
Mes paroles, Gygès, ne cachent aucun piège.
Mais ma femme croit que je l'aime moins.
Est-ce déjà l'effet de l'âge?
Je l'entoure de moins de soins.
Alors, pour l'aimer davantage,
Il me faudrait l'aiguillon du partage;
Et si tant de beauté trouvait quelque témoin,
Elle me deviendrait plus chère.
Tu comprends?

GYGÈS.

Je comprends. La chose est assez claire.
Mais pourquoi m'avoir choisi parmi
Tant d'autres?

CANDAULE.

Je n'ai que toi d'ami.

GYGÈS.

Pourquoi me conseiller une chose illicite?

CANDAULE.

Illicite!
Ne t'est-il jamais arrivé
De contempler, seul, un beau site?
Alors n'as-tu pas éprouvé
Le besoin d'un cœur sympathique,
Le désir d'une âme esthétique,
Pour partager ton admiration?
C'est un sentiment altruiste
Et que comprendra tout artiste.
Et, dans l'excès de ton émotion,
Le cœur tout fondu de tendresse,
N'as-tu pas désiré près de toi ta maîtresse,
Ou bien un véritable ami,
Ou bien même... n'importe qui?

GYGÈS.

Maître, ton conseil n'est pas sage :
Tudo n'est pas un paysage.

CANDAULE.

Elle est un paysage, elle est un bois sacré,
Elle est la mer, le ciel et toute la nature!
C'est la vague au reflet nacré,
C'est la douce colline à la ligne si pure,
C'est la femme, c'est la beauté,
C'est l'éternelle volupté,
C'est l'idéale créature;
C'est une divine œuvre d'art,
Elle est la statue et le temple,
Et je veux qu'avant son départ
Mon unique ami la contemple.
Oui, Gygès, il est vrai que l'esprit de ton roi
Est depuis quelque temps dans un grand désarroi.
Je pourrais ordonner, eh bien! je te supplie.

GYGÈS.

S'il n'y a que cela pour te faire plaisir,
Soit! je remplirai ton désir.

A part.

C'est une sorte de folie.

CANDAULE.

Alors, tu pars toujours demain?
Mais voici l'heure où Tudo prend son bain.
Ton âme est-elle décidée?

GYGÈS.

Oui.

CANDAULE.

Suis-moi donc... j'ai mon idée!

ACTE DEUXIÈME

Les jardins du palais royal. — Des orangers, des citronniers, des palmiers, des lauriers-roses, etc. Au premier plan, à droite, un grand pin parasol; au second plan, un bassin, dont une partie à gauche est cachée par des massifs d'arbustes. C'est la fin de la journée; le jardin est baigné dans une lumière tiède et dorée.

SCÈNE PREMIÈRE

LES FILLES D'HONNEUR, TUDO.

Au lever du rideau, la reine Tudo arrive, suivie de ses filles d'honneur, toutes très jolies et très jeunes. La reine, sans s'occuper de ses suivantes, absorbée, mélancolique, va s'asseoir sur un banc de pierre.

LES FILLES D'HONNEUR.

Le soleil commence à descendre;
C'est l'heure harmonieuse et tendre,
L'heure émouvante où nous aimons
A nous ébattre dans la source,
Avant qu'il termine sa course
Et tombe derrière les monts.

TUDO, toujours à l'écart.

Mon cœur est tout rempli d'un trouble inexprimable,
Il est tout agité d'étranges mouvements;
Rien ne me sourit plus, rien ne me semble aimable,
Et j'ai de noirs pressentiments.

LES FILLES D'HONNEUR.

Nous avons apporté des balles,
Une pectis et des cymbales.
Ainsi nous pourrons de l'Hermos
Faire retentir les campagnes,
Ou jouer comme les compagnes
De la fille d'Alkinoos.

TUDO, *toujours isolée.*

Candaule est bien léger : le conseil le plus sage,
Il l'écoute toujours avec un air d'ennui.
Il m'adore, dit-il. Pourtant je ne présage
Rien de très bon pour cette nuit.

LES FILLES D'HONNEUR.

Notre Reine, ce soir, préfère
Etre seule; son front sévère
Ressemble au Tmole nuageux,
Et, devant la grande tristesse
De notre divine maîtresse,
Nous n'osons commencer nos jeux.

TUDO, *toujours sur son banc de pierre.*

Candaule a pour Gygès une sorte de culte,
Tandis que son aspect seul me glace d'effroi.
La chanson de Lixos a jeté le tumulte
Dans mon âme... Gygès!... Le Roi!

LES FILLES D'HONNEUR.

On dit que si la Reine est triste,
C'est que Candaule est trop artiste,
Trop artiste et, surtout, trop vieux!
Ah! comment peut-on, par Cybèle!
Quand on est Reine, et jeune et belle,
Avoir un air si soucieux?

TUDO.

Mais je dois revenir vers la troupe légère
De mes filles d'honneur : elles ont dix-huit ans!
La désillusion leur demeure étrangère
Ainsi que la neige au printemps.

Elle se lève et revient vers les jeunes filles.

Pourquoi ne jouez-vous pas, mes filles chéries?

SATALA.

Pour ne pas troubler votre rêverie.

TUDO.

Chantez et dansez, je vous le permets.
Ne partagez pas ma tristesse.
Si vous n'êtes pas jeunes dans votre jeunesse,
Vous ne le serez jamais!

NAÉ.

Reine, dites-nous une belle histoire.

TUDO.

Mais quelle?

MÉONIA.

Ah! vous contez si bien.

TUDO.

Mais quelle?

COLOÉ.

Et vous avez tant de mémoire.

NAÉ.

Dites-nous Actéon dévoré par ses chiens.

SATALA.

Ou bien l'horrible mort du berger phrygien.

TUDO.

Oui, ce soir, ce soir, les femmes de Sardes,
Aux sons du tambour et de la pectis,
Dans de saints transports, hurlantes, hagardes,
Pleureront la mort du brillant Atys.

Ce n'était qu'un berger, mais d'une beauté telle,
De corps si bien formé,
Que rien qu'en le voyant, la puissante Cybèle
Un jour l'avait aimé!
Ses grands yeux noirs brillaient comme des escarboucles,
Sous l'arc pur du sourcil,
Et ses cheveux dorés frisaient en mille boucles,
Pareils à du persil!

MÉONIA.

Ah! qu'il devait être gentil!

TUDO.

Hélas! un dieu cruel, jaloux du savoir-plaire
De ce berger charmant,
Décida dans son cœur tout gonflé de colère
La mort du jeune amant.

Un soir qu'Atys menait son troupeau dans la plaine,
Vers cet objet si cher
Un sanglier accourt et, d'un grand coup dans l'aine,
Lui déchire la chair.

SATALA, MÉONIA, COLOÉ.

Ah! ma chère!

NAÉ.

Ce sanglier! Il exagère!

LE CHŒUR.

Pleurons Atys! Il est mort, le bel Atys.
Les Eros sont partis!
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

BAGIS.

Imitons, imitons les mystères,
Lorsqu'au fond des vallons solitaires
Ou sur les âpres sommets des monts,
Le front ceint de funèbres couronnes,
Vierges, courtisanes et matrones
Errent en hurlant à pleins poumons,
Semblables aux sauvages panthères.
Imitons, imitons les mystères.

LE CHŒUR.

Pleurons Atys! Il est mort, le bel Atys.
Les Eros sont partis!
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

BAGIS.

Hélas! une dent blanche
Frappa ta cuisse blanche.

LE CHŒUR.

Hélas! Hélas! Atys!

BAGIS.

Étendu dans la plaine,
Tu respires à peine.

LE CHŒUR.

Hélas! Hélas! Atys!

BAGIS.

Tes grands yeux noirs s'éteignent,
Les flots de ton sang teignent,
D'un rouge vif les lys.

LE CHŒUR.

Hélas! Hélas! Atys!

Des danses et des pantomimes accompagnent ces lamentations.

TUDO.

Atys a dans la cuisse une amère morsure;
Autour de lui, ses chiens amis viennent hurler.
Cybèle a dans le cœur une large blessure;
Elle voit tout à coup son bonheur s'écrouler.
Elle s'enfuit par les longues vallées,
Hurlant avec les chiens,
Et redemande aux sources désolées
L'aimable Phrygien.
Le dur rocher et le grand chêne
Pleurent dans la forêt prochaine.
Cybèle, déplorable et se tordant les bras,
S'écrie : ô mon époux, se peut-il que tu meures?
Reste! ne descends pas dans les tristes demeures.
Mais un dieu l'a voulu, mon amour, tu mourras.
Tandis que ton baiser a de la vie encore,
Ah! donne-moi ta lèvre une dernière fois,
Et ce dernier baiser de celui que j'adore,
Je le conserverai dans mon cœur. Ah! je bois
Ton souffle... il coule avec ton âme dans ma bouche.
Ainsi parle Cybèle, éplorée et farouche.

LE CHŒUR.

Hélas! Hélas! Atys!
Pleure, grande Déesse,
Pleure sur sa jeunesse.
Hélas! Hélas! Atys!

Tu subis les épreuves
Des amoureuses veuves.
Hélas! Hélas! Atys!
Adieu, désirs, caresses,
Baisers, longues ivresses.
Les Eros sont partis.
Hélas! Hélas! Atys!
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

Danses et pantomimes.

TUDO.

L'âme de ton amant a coulé dans ton âme,
Cybèle et c'est pourquoi
Celui pour qui ton cœur entretient cette flamme
Revit toujours en toi.
Non, Atys n'est pas mort : le pin est son emblème
Qui, pendant les hivers,
Garde sous le ciel noir et la lumière blême
Ses rameaux toujours verts.
Non, Atys n'est pas mort : il renaît dans la sève
Qui remonte au printemps.
Il renaît dans le germe, il renaît dans le rêve
De vos heureux vingt ans.
Vous avez célébré par vos cris et vos larmes
Sa triste passion;
Célébrez maintenant de l'Époux plein de charmes
La résurrection!

LE CHŒUR.

Couronnons-nous de lierre.
Il est ressuscité.
O divine lumière!
Pure félicité!
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Nos pieds légers bondissent;
Dansons, formons nos chœurs;
Nos tambours retentissent.
Les Eros sont vainqueurs.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Tournons, tournons sans trêve,
O rythmes excitants!
Il renaît dans la sève
De nos cheveux flottants.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Il renaît dans le rêve
De nos seins palpitants.
Tournons, tournons sans trêve.
Nos cœurs sont haletants.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

D'Atys, de sa maîtresse,
Mêlons, mêlons les noms.
Tournons jusqu'à l'ivresse.
Tournons, tournons, tournons.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Oui, c'est au son des flûtes
Et des sourds tympanons,
Qu'un beau soir vous vous plûtes,
Tournons, tournons, tournons.
Iod! Hé! vau! Hé!
Iod! Hé! vau! Hé!

Et comme si elles ne savaient plus ce qu'elles disent :

Nos beaux pieds blancs bondissent,
Il est ressuscité.
D'Atys et de Cybèle!
Mêlons, mêlons les noms.

Couronnons-nous de lierre.
Les Eros sont vainqueurs.
Il renaît dans la sève,
O rythmes excitants.
Tournons jusqu'à l'ivresse,
Tournons, tournons, tournons.
Iod! Hé! vau! Hé!

Sur ce dernier « Hé! vau! Hé! » quelques danseuses tombent épuisées. La reine fait cesser les danses.

SCÈNE II

TUDO, LES FILLES D'HONNEUR,
puis CANDAULE et GYGÈS.

MÉONIA, se relevant.

Nous sommes épuisées.

NAÉ.

J'ai les jambes brisées.

TUDO.

Il faut vous reposer.

COLOÉ.

On s'est bien amusé!

TUDO.

Dirigeons-nous vers la fontaine.

BAGIS.

Allons tout préparer pour le bain de la reine :
Elle va se plonger dans le flot irisé.

Déjà la royale baigneuse,
Sous sa résille, soigneuse,
A renfermé ses cheveux longs;
Que chacune, étendant sa robe,
Fasse un rempart qui la dérobe
Aux regards des oiseaux, des fleurs, des papillons
Et autres monstres... allons!

Les filles d'honneur se sont dirigées vers la fontaine. Les unes, se disposant en un premier cercle autour du bassin, se jettent, d'un bord à l'autre, des écharpes qu'elles tiennent au-dessus de leur tête, les bras levés, de façon à former une sorte de dais. Les autres, formant un cercle plus grand, se tiennent par la main en étendant leurs robes qui cachent la reine aux spectateurs. Cependant, par la droite, Candaule et Gygès sont entrés et engagent la conversation suivante, autour d'un grand pin parasol dont le tronc épais les dissimule aux regards des filles d'honneur.

CANDAULE.

Nous arrivons au moment favorable,
Et tu vas voir une chose admirable!
Mais ton cœur est-il résolu?

GYGÈS.

A dire vrai, j'ai des scrupules.

CANDAULE.

Tes scrupules sont ridicules.

GYGÈS.

C'est donc toi qui l'auras voulu!

CANDAULE.

Oui, c'est Candaule, va! C'est ton roi qui t'en prie!
Ah! ne fais pas le renchéri,
Et, pour mieux contempler une épouse chérie,
Oublie un seul instant que je suis son mari.

LE CHŒUR, autour de la fontaine.

La Très Belle se déshabille;
Telle Vénus sur sa coquille,

Elle montre son corps si beau!
Et, dans une lumière blonde,
Aux caresses du zéphyr, l'onde
A des frissons, comme une peau!
Accompagnons le doux murmure
Des eaux,
Votre plainte suave et pure,
Roseaux,
Et vos chansons dans la ramure,
Oiseaux!

Et elles chantent, bouche fermée, en tournant très lentement autour du bassin, dans un sens et puis dans l'autre, dans une sorte de balancement.

CANDAULE, derrière l'arbre.

Cher Gygès, regarde ma femme.

GYGÈS.

Je t'assure que c'est infâme!

CANDAULE.

Mais non, mais non. La vois-tu bien?

GYGÈS.

Roi Candaule, je ne vois rien.
Ces filles avec leurs voiles cachent la Reine.

CANDAULE.

Ah! que tu montres de vertu!
Et tu me donnes la migraine.
Eh bien! pour grimper dans cet arbre, qu'attends-tu?

GYGÈS.

Dans cet arbre?

CANDAULE.

Mais oui, dans cet arbre.

GYGÈS, superstitieux.

C'est un pin! l'arbre d'Atys!

CANDAULE, trépignant et se frappant la poitrine avec une fureur comique.

Hélas! Hélas! Atys!

A Gygès, qui a grimpé le long de l'arbre.

Que vois-tu maintenant?

GYGÈS.

De la neige et du marbre!
Je vois des roses et des lys!

CANDAULE.

Monte plus haut, sur cette branche...

Gygès s'installe sur une branche plus haute.

Dis, si de Porphyra la poitrine est plus blanche.

Mais, à ce moment, on entend un grand craquement; la branche a cassé; Gygès dégringole. Les filles d'honneur qui, pendant toute cette scène, n'ont cessé de chanter, dans un lent balancement, tournent la tête en entendant ce craquement et poussent un grand cri. Tout leur groupe est en rumeur.

GYGÈS, au pied de l'arbre.

Dieux! la branche a cassé : nous sommes découverts.
O juste châtiment de nos projets pervers!

CANDAULE.

Fuyons!

Tous deux disparaissent par la droite.

SCÈNE III

TUDO, LE CHŒUR.

TUDO.

Un homme... là... je l'ai vu qui m'a vue!

LE CHŒUR, dans un grand mouvement.

O frayeur!
Un voyeur!
Quelle fin imprévue
Du plus innocent bain!
Un homme était là, dans le pin.
Courez à travers le jardin.
Courez, bondissez, montrez comme
Vous chassez l'homme. Chasse à l'homme!
Crevez, crevez ses yeux impudents!
Avec vos ongles, avec vos dents,
Déchirez, déchirez le profane.
Ainsi, jadis, le beau chasseur
Qui surprit la chaste Diane
Fut déchiré par ses chiens en fureur!
Courez, bondissez, montrez comme
Vous chassez l'homme. Chasse à l'homme!
Jeunes filles, que votre chœur
Soit une meute vengeresse
Et, pour venger notre maîtresse,
Tout pantelant, apportez-lui son cœur.
Courez, bondissez, montrez comme
Vous chassez l'homme! Chasse à l'homme!

Pendant que le chœur chante ainsi, la reine, toujours derrière le massif d'arbustes, se rhabille en hâte, aidée de quelques filles d'honneur, tandis que les autres, agiles, furieuses, parcourent le jardin en tous sens. Puis la reine et les jeunes filles descendent au premier plan de la scène.

NAÉ.

Nous avons parcouru
Le jardin en tout sens : l'homme avait disparu.
Il aura gagné la campagne.

LE CHŒUR.

Que notre haine l'accompagne!

TUDO.

Lorsqu'il était là, tout auprès,
Avez-vous distingué ses traits?

COLOÉ.

Je ne saurais dire quelle figure
Il avait.

TUDO.

C'est bien. Sur cette aventure
Je veux que vous soyez muettes.

LE CHŒUR, levant la main.

Je le jure!

TUDO.

Le soir vient; vous devez retourner au palais.
Moi, je demeure ici.

SATALA, lui tendant une écharpe.

Maîtresse, l'air est frais.
Mettez ceci sur votre épaule.

TUDO.

Merci.

D'un geste, elle congédie ses filles d'honneur. Les jeunes filles s'en vont discrètement, en commentant à quart de voix cette histoire extraordinaire. Elles disent des choses comme celles-ci : « Quelle histoire! — Incroyable! — Moi, je l'ai très bien reconnu. — C'était Gygès. — Et l'autre, en bas? — Le Roi », etc. C'est un chuchotement, un murmure confus que l'orchestre enveloppe dans son chuchotement et dans son murmure.

TUDO, seule dans le crépuscule.

Je les ai reconnus :
Tous les deux, ils étaient venus.
O honte! Gygès et Candaule!

Gygès, sur l'arbre me guettait;
L'autre, au pied de l'arbre, c'était...
C'était mon triste époux, Candaule!

Maintenant, il me faut choisir
Lequel je dois le plus haïr
De Gygès ou bien de Candaule!

Certes, je les hais tous les deux;
Mais Gygès paraît moins hideux
En cette affaire que Candaule!

L'orchestre rappelle la prédiction de Lixos : « Candaule est imbécile », etc., et la reine sort, rêveuse, pendant que le rideau tombe lentement.

ACTE TROISIÈME

La chambre de la reine Tudo, dans le palais royal, à Sardes. Par une grande baie, on voit la campagne et, au fond, la montagne du Tmole. Le premier croissant de la lune brille dans le ciel plein d'étoiles. On entend au loin les lamentations des femmes dans la montagne.

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR, TUDO.

LE CHŒUR, lointain.

Pleurons Atys! Il est mort le bel Atys.
Les Eros sont partis.
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

TUDO.

Les femmes, dans la nuit, agitent leurs flambeaux,
En poussant de grands cris; et leur troupe démente
Sur la mort du Berger phrygien se lamente,
Pareille au vent du Nord hurlant sur les tombeaux!
Un doux rossignol chante et module ses trilles;
Une grenouille lui répond en coassant,
Et tous ces bruits mêlés montent vers le croissant,
Le beau croissant d'argent qui d'un pur éclat brille.

O nuit, étrange nuit de douleur et d'amour,
Verse dans mon esprit ta sagesse étoilée;
Qu'elle m'inspire, avant que paraisse le jour,
Un moyen de venger ma pudeur violée.

LE CHŒUR, toujours très lointain, un murmure à peine... on ne peut distinguer les paroles.

Hélas! Atys. Il est mort le bel Atys.
Les Eros sont partis
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

TUDO.

Tout à l'heure, à souper, ah! ceci me tourmente,
Cet infâme Candaule était d'humeur charmante,
Et de mille façons il me faisait la cour :
Il fut spirituel et tendre tour à tour,
Et d'inviter Gygès, il avait eu l'audace!
Mais j'ai su conserver un visage de glace.
Il a bu... il a bu beaucoup,
Vidant coupe sur coupe, coup sur coup.
Puis il m'a dit bas à l'oreille,
Fixant sur moi des yeux tout ronds :
« Montez dans votre chambre, ô beauté sans pareille!
Je vous rejoins. » Eh! bien, qu'il vienne, nous verrons.

Une phrase du chœur arrive, comme une bouffée de vent.

Tes grands yeux noirs s'éteignent;
Les flots de ton sang teignent
D'un rouge vif les lys.
Hélas! Hélas! Atys!

Le roi ouvre la porte et entre dans la chambre.

SCÈNE II

CANDAULE, TUDO.

CANDAULE.

Ce Pittacos, quel causeur redoutable!
Ma foi, je l'ai laissé
Avec Gygès; ils sont encore à table!
Pour moi, j'étais pressé
De vous rejoindre. — Et vous? L'attente
Ne vous a point semblé trop longue?

TUDO.

Non.

CANDAULE.

Tant mieux!

Il s'approche de la baie et contemple la campagne.

La belle nuit, par les Dieux!
Et quelle lumière chantante!
Oui, tout chante ce soir. Comme j'aime ces voix
Dans le lointain. Je me rappelle,
Quand je te possédai pour la première fois,
Ce ne fut pas par une nuit plus belle.
Un tendre rossignol chantait au fond des bois
Et, comme ce soir, la lune nouvelle,
Courbant l'arc argenté de son premier croissant,
Répandait sa clarté sur ton front rougissant.
Tu t'en souviens?

TUDO.

C'est possible.

CANDAULE.

Et, comme autrefois, je sens dans mon cœur
Ce soir un trouble indicible.
O Clytia!

Il veut la prendre dans ses bras.

TUDO, *se dégageant.*

Laissez-moi... vous me faites peur.

CANDAULE.

Eh! quoi, mon épouse m'évite!
Et quand je viens près d'elle, auguste et nuptial,
Pourquoi cet accueil glacial
Quand je réponds à son invite?

TUDO.

Comment?

CANDAULE.

Mais oui, tantôt tu raillais ma froideur,
Tu me faisais d'amers reproches;
Et ne t'ai-je pas dit que les temps étaient proches
Où je me montrerais près de toi plein d'ardeur?
Les temps sont venus, ma chère âme,
Et me voici tout feu, tout flamme!
Prêt à tenir tout ce que j'ai promis.
Retarder ton bonheur ne peut m'être permis.
Jamais Tudo ne m'a paru plus belle!
Et de tes pieds jusques à tes cheveux,
En toi j'admire une femme nouvelle.
O ma maîtresse, je te veux,
Et tu vas me voir dans un nouveau rôle.

Il va à la baie et, d'un grand geste, tire le rideau.

TUDO.

Mais que faites-vous là, Candaule?

CANDAULE.

Je tire le rideau, Tudo.
Tu le vois bien, Tudo, je tire le rideau.
Et les regards bleus des étoiles
Ne verront pas tomber tes voiles.

TUDO.

Vous craignez donc pour mes appas
Les regards des chastes étoiles
Plus que ceux de Gygès!

CANDAULE.

Je ne te comprends pas :
Dis-moi ce que vient faire
Ce bon Gygès dans cette affaire?

TUDO.

Quoi! nieras-tu qu'afin de me surprendre au bain
Tu vins avec Gygès, tantôt, dans le jardin?

CANDAULE.

Avec Gygès? moi? tu es folle!

TUDO.

Il était grimpé dans le pin,
Toi en bas.

CANDAULE.

Je te donne ma parole...

TUDO.

Allons, ne mens donc pas : je vous ai vus tous deux;
Je vous ai vus, vus de mes yeux.
Va, n'ajoute pas le parjure
A ce guet-apens odieux,
A cette abominable injure.
Avoue et, si tu le peux, défends-toi!

CANDAULE.

Eh bien! oui, c'était Gygès et moi.

TUDO.

Misérable! pourquoi fis-tu cela?... Pourquoi?

CANDAULE.

Ce que tu crois être un dommage,
O Clytia, c'est un hommage
Suprême que je t'ai rendu.

TUDO.

Dis, comment cette idée impudique et traîtresse
A-t-elle pu naître en ton esprit éperdu?

CANDAULE.

Gygès croyait avoir la plus belle maîtresse.
Ah! si tu l'avais entendu!

Contrefaisant Gygès :

Ses yeux sont comme deux agates;
Sa lèvre est comme un fil de pourpre;
Son col est comme une tour d'ivoire
Et sa taille comme un jeune cèdre;
Ses hanches sont comme une amphore,
Ses seins sont comme deux blanches colombes.
Il allait, il allait, fertile à se vanter.
Je ne pouvais plus l'arrêter.
C'était la beauté sans seconde,
Et la femme accomplie au monde.
A ses discours tout pleins de feu,
Je ne savais comment répondre.
Mon amour-propre était en jeu :
Alors, par ta beauté j'ai voulu le confondre
Et le rendre témoin de tes charmes flagrants.
Tu comprends?

TUDO.

Ah! oui, je comprends.
Et, maintenant, je te semble plus belle;
Parce que ses regards ont souillé ma beauté,
Je t'apparais une femme nouvelle.
Grand merci de la nouveauté.

Ah! le délicat stratagème!
Et, s'il te faut toujours quelque témoin,
Mon ami, tu peux aller loin
Avec un semblable système.
Et tu prétends m'aimer?

CANDAULE.

Oui, Clytia, je t'aime.

TUDO.

Ne profane pas ce mot sacré.

CANDAULE.

Je t'adore, entends-tu, je t'adore;
Et je t'aurai bon gré mal gré.

TUDO.

Jamais je ne t'appartiendrai.

CANDAULE.

Tu me sembles plus belle encore,
Tudo, dans ta juste fureur.

Il se jette sur elle.

TUDO.

Lâche, tu me fais horreur.

Il l'embrasse de force sur la bouche. Elle parvient à se dégager.

Tiens! je crache tes baisers infâmes.
Misérable! Au secours! A moi, mes femmes!

Elle court à la baie et tire brusquement le rideau. Dans la campagne, toujours baignée de clair de lune, les pleureuses d'Atys se sont rapprochées. On voit distinctement les lueurs rouges de leurs flambeaux et on entend distinctement leurs chants.

LE CHŒUR.

Hélas! Hélas! Atys.
Pleure, grande déesse,
Pleure sur sa jeunesse.
Hélas! Hélas! Atys.

Adieu, désirs, caresses,
Baisers, longues ivresses,
Les Eros sont partis.
Hélas! Hélas! Atys.
Il a fini ses jours :
Meurent les Amours!

TUDO, au roi, que ces chants paraissent avoir calmé.

Sur une épouse, est-ce ainsi qu'on s'élance?

CANDAULE, assez piteux.

Tous les hommes me comprendront.

TUDO.

Vouloir user de violence!
Ah! vous pouvez baisser le front :
Le geste n'est pas beau vraiment pour un artiste!
Vous n'êtes pas honteux?

CANDAULE.

Je suis surtout très triste.
Me pardonneras-tu jamais?
Oublie un instant de délire,
Et, d'avance, je me soumets
Au châtiment que tu voudras prescrire.
Oh! Tudo, donne-moi ta main.
Si je fus pire, sois meilleure...
Mais parle, au moins.

TUDO.

Je parlerai demain :
Demain matin, à la dixième heure
Seul, allez m'attendre à votre tombeau.

CANDAULE, timidement.

Tu ne crains pas que ce soit un peu triste?

TUDO, *ironique.*

Oui, mais c'est tellement artiste!

CANDAULE, *résolument.*

Tu as raison, ça peut être très beau!
Je t'attendrai demain, à mon tombeau.

TUDO.

Laissez-moi maintenant à mes tristes pensées.

Le roi s'en est allé. La reine contemple le ciel étoilé.

Cybèle, montre-moi mon devoir;
Je sens naître en mon cœur un implacable espoir.
Aux tables du Destin nos heures sont tracées :
Je me souviens toujours de quels événements
Fut marqué mon départ, quand je quittai mon père
Pour venir échanger à Sardes mes serments
Avec Candaule. On vit, chose singulière,
Deux aigles, d'une envergure extraordinaire,
Se poser sur le toit de mes appartements.
Et les devins en ont conclu, dans leur science,
Que je serais la femme de deux rois.
O Candaule, Candaule, époux sans clairvoyance,
Je te hais plus que tu ne le crois!
Tandis que pour Gygès mon âme est toute pleine
D'un sentiment nouveau qui n'est pas de la haine.

RIDEAU.

ACTE QUATRIÈME

PREMIER TABLEAU

Devant le tombeau du roi Candaule, par une belle matinée du printemps lydien. Des cactus, des agaves, des aloès, des lauriers-roses. Au fond de la scène, la porte du tombeau que semblent garder debout, affrontés, deux lions sculptés dans la pierre. Au premier plan, à gauche, un grand pin parasol. Toute la scène est inondée d'une lumière chaude et dorée avec des ombres bleues très nettes.

SCÈNE PREMIÈRE

Au lever du rideau, la scène est vide; quelques secondes, puis on voit le roi Candaule qui sort par la porte de son tombeau.

CANDAULE.

Ah! que l'on est heureux de revoir la lumière,
Quand on a visité le séjour de la mort!
J'en ai fait recouvrir les murs d'ivoire et d'or;
Mais quand l'heure viendra, ces grands lions de pierre
Ne garderont, hélas! qu'un bien pauvre trésor.
Oui, quelque jour, par cette porte
D'où je sors aujourd'hui vertical et vivant,
J'entrerai, triste chose morte,
Horizontal, les pieds devant...
Et ce sera la fin de l'aventure,
Le roi Candaule sera feu.

Azur profond, soleil de feu,
Arbres en fleurs, éternelle nature,
Il faudra donc vous dire un éternel adieu!
Car dans ce monument, je reviendrai peut-être
Par un beau matin de printemps,
Semblable à ce matin où je sens tout mon être
Frémir, vibrer, chanter, où mon cœur a vingt ans!
J'ai pour aimer la vie une raison nouvelle :
Est-ce l'effet du renouveau?
Est-ce d'avoir senti le froid noir du caveau?
Non, mais une autre idée échauffe mon cerveau :
Je possède en Tudo la femme la plus belle,
Du moins depuis hier elle m'apparaît telle,
Et j'éprouve pour elle un désir tout nouveau.
Mais elle vient... enfin!... c'est elle!...

SCÈNE II

CANDAULE, TUDO.

TUDO.

Etes-vous là, Seigneur, depuis longtemps?

CANDAULE.

Oui, je suis arrivé depuis quelques instants;
Alors, pour tromper mon impatience,
Je suis entré là-dedans.

TUDO.

Eh bien?

CANDAULE.

Eh bien! ça avance.
Mais c'est plein d'ouvriers, et puis il fait très frais,
Vous pourriez attraper du mal... restons auprès;

Personne n'a le droit d'user de cette porte,
Nul passant ne passe en ce lieu;
Nous pourrons aussi bien causer sous le ciel bleu.
A quelques pas d'ici j'ai laissé mon escorte.

TUDO.

J'ai laissé mon escorte à quelques pas d'ici.

CANDAULE, avec élan.

Ah! Tudo, vous voici, vous voici!
Merci, merci, pour être venue.

TUDO.

Eh bien! oui, me voilà, me voilà.
Mais quoi de surprenant à cela
Puisque la chose était convenue.

CANDAULE.

Tudo, depuis hier au soir,
J'avais hâte de vous revoir.
Oui, merci pour être venue.
Ah! c'est que j'ai passé dans les plus noirs ennuis,
Sans dormir, une de ces nuits
Que l'on appelle à tort, selon moi, des nuits blanches.
Nuit de désir et de remords.
Certes, je déplorais mes torts,
Et je me soumettais à tes justes revanches.
Mais, surtout, je songeais aux splendeurs de ton corps.
O tes jambes, tes bras! ô ta gorge, ô tes hanches!
Je te revoyais toute en la renouveauté
De ton éclatante beauté,
Et dans une grande étreinte inlassée,
Mon rêve tenait l'épouse enlacée.
T'appelant des noms les plus doux,
Je te suppliais à genoux,
Et de Gygès, j'étais jaloux!

TUDO.

C'est très drôle!

CANDAULE.

Oui, c'est assez drôle.
Et, maintenant, le roi Candaule,
Amoureux et confus, ardent et repentant,
Voudrait savoir si Tudo l'aime.

TUDO.

Vous le saurez dans un instant :
J'ai donné rendez-vous à Gygès ici même.

CANDAULE.

Pourquoi Gygès?

TUDO.

Je ne peux plus vous séparer :
Vous avez convié Gygès à m'admirer
Dans le simple appareil d'une femme du monde
Qui va se plonger dans l'onde...
Je ne peux plus vous séparer.
Mais voyez à quel point j'abonde
Dans votre fantaisie, et pour combler vos vœux,
Pour être de Gygès encore mieux connue,
Tout à l'heure je veux
Lui montrer...

CANDAULE, inquiet.

Quoi donc?

TUDO.

Mon âme toute nue.

CANDAULE.

Ah! Tudo, vous m'avez fait peur!
Si ce n'est que votre âme...

TUDO.

Oui, ce n'est que mon âme :
Mais voir toute nue une âme de femme,
Et dans le tréfonds connaître son cœur,
Pour l'artiste et pour l'amateur
C'est une chose rare et qui en vaut la peine;
Et puisque vous aimez ce qui n'est pas banal,
Je vous ferai profiter de l'aubaine.
Je veux vous offrir le régal
De ce spectacle sans égal :
Une femme, une femme, une femme
Qui dévoile toute son âme.

CANDAULE et TUDO, ensemble.

Une femme, une femme, une femme
Qui dévoile toute son âme.

Ensemble.

CANDAULE.

C'est un spectacle sans égal
Et vous m'en offrez le régal.

TUDO.

Je veux vous offrir le régal
De ce spectacle sans égal.

TUDO.

Y trouvez-vous du mal?

CANDAULE.

Je n'y trouve aucun mal;
Faites donc ce que bon vous semble.

TUDO.

Eh! bien, pendant que nous serons ensemble,
Gygès et moi, pour entendre notre entretien,
Vous vous cacherez là, derrière
Ce pin.

CANDAULE.

Encor! Mais dites-moi, ma chère,
C'est le pin quotidien.
Je reconnais là votre esprit de symétrie,
Car justement hier dans le jardin,
La chose est drôle et veut qu'on en rie,
Pour la petite plaisanterie
Gygès était grimpé sur la branche d'un pin,
Sur la branche d'un pin!

Il rit de tout son cœur.

TUDO.

Mais, surtout, quoique je die,
Gardez-vous bien de vous montrer.

CANDAULE.

Je suis tout prêt à le jurer.
Ah! l'idée est neuve et hardie,
Bien qu'elle ne soit pas de moi.
Je vais être à la comédie.
Je vais m'amuser comme un roi.

TUDO.

Mais j'aperçois Gygès.

CANDAULE.

Cachons-nous vite.
Il faut que son regard m'évite.

Il court se cacher derrière le pin.

SCÈNE III

TUDO, GYGÈS.

GYGÈS.

Vous m'avez fait mander de vous rejoindre ici,
Madame, je suis tout à vos ordres.

TUDO.

Merci.
Prince, je connais votre crime;
Candaule m'a tout avoué.
Ah! de moi l'on s'est bien joué!
Mais je veux être magnanime
Et, malgré l'ire qui m'anime,
Et, bien que je sois la victime
Du plus imprudent des forfaits,
Si vous pouvez vous en défendre,
Me voici prête à vous entendre.

GYGÈS.

Madame, je le reconnais,
Oui, c'est un crime abominable;
Mais je ne suis pas si coupable :
Dans tout cela je n'ai fait qu'obéir.
Le roi commande : il est le maître.

TUDO.

Vous n'étiez pas fâché, peut-être,
En telle occasion de le si bien servir?

GYGÈS.

Hélas! vous connaissez Candaule :
Il est bizarre, original;
Il parle bien, il vous enjôle.
Il confond le bien et le mal.
Il m'a demandé la chose comme un service
Et c'est ainsi que je fus son complice.

TUDO.

Ah! j'aurais désiré ne vous revoir jamais,
Car ma honte est extrême!
Mais je voulais savoir de votre bouche même,
La vérité qu'hélas! je présumais.

GYGÈS.

Et moi, devant vos yeux, ne voulant plus paraître,
Ce matin de Tyra je prenais le chemin,
Lorsqu'on m'a remis votre lettre;
Mais je partirai dès demain,
Et, dans un exil volontaire,
Je vivrai désormais pensif et solitaire.

TUDO, malignement.

Solitaire... avec Porphyra.
N'allez-vous pas la rejoindre à Tyra?
On dit qu'elle est aussi belle que sage.

GYGÈS.

Qu'importe Porphyra! Sa beauté pâlira,
Madame, devant votre image.
Je pars pour ne plus revenir
Et, troublant châtiment d'une action infâme,
J'emporte le souvenir
Du plus divin corps de femme
Que la terre ait jamais porté,
Chef-d'œuvre de beauté, de grâce et de clarté,
Et tel qu'en le voyant j'ai cru voir Astarté
Sortant des flots amers par un matin d'été!

Ensemble.

GYGÈS.

Oui, dans un exil volontaire,
Je pars pour ne plus revenir.
Je vivrai triste et solitaire
Avec ce troublant souvenir.

TUDO.

Quoi, dans un exil volontaire,
Il part pour ne plus revenir!
Cela ne fait pas mon affaire :
Il faut ici le retenir.

GYGÈS.

Madame, il n'est pas nécessaire
De me frapper d'un autre châtiment :
J'ai passé cette nuit dans un affreux tourment;
Je mettais à vos pieds un repentir sincère,
Je vous suppliais à genoux,
Je vous appelais des noms les plus doux,
Et de Candaule, j'étais jaloux!
Enfin, dût cet aveu vous paraître un blasphème,
Je vous aime, ô reine, je vous aime!

TUDO.

Non, nous ne devons pas, Gygès, nous séparer,
Et la faute commise il la faut réparer.
Comment serais-je encor la femme de Candaule!
J'ai rempli par ses soins un humiliant rôle,
Et l'affront doit être vengé!
Votre aveu n'est pas un blasphème,
Car votre amour est partagé.
Je vous aime, Gygès, je vous aime!

GYGÈS.

Grands Dieux! la reine m'aime
Et son cœur répond à mon cœur;
Un même sentiment l'anime,
Et devant moi s'ouvre l'abîme
Du bonheur!

TUDO chante avec Gygès.

Oui, Gygès, je vous aime.
Mon cœur répond à votre cœur;
Un même sentiment m'anime,
Et devant nous s'ouvre l'abîme
Du bonheur!

GYGÈS.

Mais je crains de devoir votre amour à mon crime.

TUDO.

Comment?

GYGÈS.

Rappelez-vous... rappelez-vous!
Vous fûtes devant moi toujours fière et farouche
Et les mots qui tombaient parfois de votre bouche
Témoignaient contre moi votre secret courroux.

TUDO.

Vous montrez là, Gygès, un souci que j'estime;
Vous ne devez pas cet amour à votre crime.
Je comprends aujourd'hui que mon courroux secret
C'était l'amour qui s'ignorait.
Vers vous, depuis hier, vont toutes mes pensées.
Aux tables du destin, nos heures sont tracées,
Et ne savez-vous pas de quels événements
Fut marqué mon départ, quand je quittai mon père
Pour venir échanger à Sardes mes serments
Avec Candaule? On vit, chose singulière,
Deux aigles d'une envergure extraordinaire
Se poser sur le toit de mes appartements.
Et les devins en ont conclu, dans leur science,
Que je serais la femme de deux Rois.
Croyons-en leur expérience.

GYGÈS.

J'entends bien; mais nous sommes trois :
Candaule est bien vivant, votre époux et mon maître.

TUDO, *simplement.*

J'entends bien : c'est donc à Candaule à disparaître.

Puis soudain farouche :

Tu dois tuer le Roi!

A ce moment, Candaule, sortant enfin de sa cachette, apparaît.

SCÈNE IV

Les mêmes, CANDAULE, puis LES SOLDATS, LES FILLES DE LA REINE, LES OUVRIERS.

CANDAULE.

Holà! Je ne puis plus longtemps me tenir coi!
Perfide! Perfide! et toi, traître, traître!
Ah! dieux! qu'ai-je entendu?
Il me semble que j'ai perdu
La raison; et je crois faire un affreux rêve.
Vous deux! vous deux! Ma femme, mon ami!
Et, dans mon cœur, c'est comme un orage qui crève
Sur un paysage endormi.
Car j'étais plein de confiance
Dans votre vertu, Madame, et voilà
Que sous mes yeux, on se fiance
Comme si, déjà, je n'étais plus là!
Ah! Tudo, pouvez-vous à ce point être infâme?

TUDO.

Seigneur, n'était-il pas entre nous convenu
Que je vous montrerais à nu
L'âme de votre femme?

CANDAULE.

Oui, je la connais maintenant, votre âme,
Et je frémis d'horreur!
Et toi, Gygès, vil suborneur
Que je chérissais comme un frère,
Et qui me veux ravir l'honneur,
Tu sentiras le poids de ma colère.

HARMAMAX, survenant avec des soldats.

Doux maître, qu'y a-t-il? En t'entendant crier
Nous sommes accourus

CANDAULE.

J'allais vous en prier.
O mes soldats fidèles,
Saisissez-vous de ces rebelles
Qui voulaient tuer votre roi!

Cependant, au bruit de la dispute, les filles de la reine, les ouvriers travaillant dans le tombeau, sont venus en scène.

GYGÈS, aux soldats.

Amis, oserez-vous porter la main sur moi?
Je vous ai conduits à la guerre;
J'ai partagé votre misère
Et, quand vous chassiez le Cimmérien,
Quand vous vous couvriez de gloire,
Volant de victoire en victoire,
Ce roi fainéant, que faisait-il? Rien!

LES SOLDATS, riant lourdement.

Ah! ah! ah! ah! c'est vrai. Rien de rien, rien rien, rien!

GYGÈS.

Mais, pour se reposer de vos fatigues,
Quand vous alliez par les déserts brûlants,
Candaule, lui, mangeait des figues,
Avec des gestes nonchalants.
Quand vous enfonciez dans la vase
Des marais, lui, de ses doigts blancs,
Aimait à caresser les flancs
D'un vase!

LES SOLDATS.

Ah! ah! ah! ah!
Quand nous livrions des combats sanglants,
Il dégustait la figue et caressait le vase.

GYGÈS, *aux ouvriers.*

Et vous, noirs ouvriers, artisans de la pierre,
Sous le soleil ardent aveuglant la paupière,
Ou bien sous l'eau du ciel qui transperce la peau,
L'hiver comme l'été, portant votre fardeau,
Sans vous laisser reprendre haleine,
Il vous fait mourir à la peine,
Pour que s'élève dans la plaine
Son tombeau!
Un tombeau qui soit le plus beau!

LES OUVRIERS.

C'est vrai! nous mourons à la peine
Et nos sueurs arrosent son tombeau.

TUDO.

Mais tu ne dis pas tout : cet homme plein de vices,
Hier, quand je prenais mon bain,
Dans la source au fond du jardin,
N'avait-il pas voulu, Gygès, que tu me visses,
Malgré ta protestation?

LES FILLES D'HONNEUR.

C'est vrai! nous y étions! cet époux misérable,
De la Reine a montré le corps incomparable.

SOLDATS, OUVRIERS, FILLES D'HONNEUR.

O profanation!
Abomination!

CANDAULE, *au capitaine des gardes.*

Harmamax! fais taire la meute.
Harmamax! tiens tête à l'émeute!

HARMAMAX, *déjà!*

Maître, ce n'est pas une émeute,
C'est une révolution!

La foule commence à crier : Hou! Hou! Hou!

TUDO, GYGÈS.

Candaule, ce n'est pas l'émeute,
Mais bien la révolution.
Entends-tu la foule qui gronde?
Et vois tous ces poings qui se tendent à la ronde.

HARMAMAX.

Maître, ce n'est pas une émeute,
C'est une révolution.
Entends-tu la foule qui gronde?
Et vois tous ces poings qui se tendent à la ronde.

CANDAULE.

Contre moi, voilà que s'ameute
La foule en ébullition.
Le peuple gronde, gronde, gronde,
Et des poings menaçants se tendent à la ronde.

LES SOLDATS.

Il n'a jamais pris part à nos combats.
A bas Candaule! à bas! à bas!

LES OUVRIERS.

Comme des mulets nous portons le bât.
A bas Candaule! à bas! à bas!

LES FILLES D'HONNEUR.

De notre reine, il montra les appas.
A bas Candaule! à bas! à bas!

GYGÈS.

Il n'a jamais pris part à vos combats.
A bas Candaule! à bas! à bas!

TUDO.

De votre reine, il fit voir les appas.
A bas Candaule! à bas! à bas!

SOLDATS, OUVRIERS, HARMAMAX.

Précipitons ce roi coupable
Dans les cachots de son palais.
La mort, la mort seule est capable
D'expier d'aussi noirs forfaits.

TUDO, GYGÈS, FILLES D'HONNEUR.

Allez, jetez ce roi coupable
Dans les cachots de son palais.
La mort, la mort seule est capable
D'expier d'aussi noirs forfaits.

CANDAULE.

Hélas! suis-je donc si coupable?
J'aimais les Arts, j'aimais la Paix;
Et je croyais, c'est admirable!
Etre adoré de mes sujets.

RIDEAU.

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor qu'au troisième acte, c'est-à-dire la chambre de la reine Tudo.

SCÈNE PREMIÈRE

SATALA, NAÉ, MÉONIA, BAGIS, COLOÉ, LE CHŒUR.

Au lever du rideau, les filles d'honneur chantent ce qu'elles font et font ce qu'elles chantent.

LE CHŒUR.

O mes sœurs, pour la nuit d'hyménée,
Préparons la chambre des époux,
Heure charmante! Heure fortunée!
Hyménée! Ah! que ce mot est doux.
Heureuse l'épouse! Heureux l'époux!
Hymen! Hyménée!
Préparons tout pour une nuit d'amour,
En attendant que ce soit notre tour.
Hymen! Hyménée!

SATALA.

Dans les coupes de bronze et d'or,
Faisons brûler des parfums de Syrie.

NAÉ.

Pour qu'elle glisse sans effort,
Disposons cette draperie.

MÉONIA.

Sur le lit répandons des fleurs,
Et que leur couche soit fleurie
Comme au printemps une prairie
De cent fleurs aux vives couleurs.

LE CHŒUR.

O mes sœurs, pour la nuit d'hyménée,
Préparons la chambre des époux.
Heure charmante! Heure fortunée!
Hyménée! Ah! que ce mot est doux.
Hymen! Hyménée!

BAGIS.

Qu'en peu de temps changent les choses!
Rappelez-vous : il n'y a pas un mois,
Candaule entrait ici pour la dernière fois,
Doucement ivre et couronné de roses.
C'était alors le plus heureux des rois;
Il fut aussi le moins heureux des trois.
Malgré son sens profond des effets et des causes,
Occis par le peuple irrité,
Il s'en est allé vers quelles métempsycoses?

MÉONIA.

Son trépas fut bien mérité,
Et ce qu'on sème, on le récolte.

COLOÉ.

Par sa douceur et sa bonté
Il avait semé la révolte.

BAGIS.

Hélas! son corps mis en lambeaux
Par ses soldats en proie au plus juste délire
Ne repose même pas au tombeau
Qu'à si grands frais il s'était fait construire.
Et maintenant, Gygès ayant su la séduire,
La reine l'aime : il est jeune, il est beau!
Et déjà les Aèdes chantent sur leur lyre
Cette étonnante course du flambeau.

NAÉ.

O mes sœurs, faites silence!
Le couple royal s'avance.

SATALA.

Devons-nous leur souhaiter bonne nuit?

MÉONIA.

Gardons-nous-en bien! Un tel souhait nuit,
Et peut faire tourner la chance.

BAGIS.

Elle a raison, disparaissez sans bruit.
Quand un chasseur part pour la chasse,
Il ne faut rien lui souhaiter.
Mais bon chien chasse de race;
Partons sans nous inquiéter
Du reste,
Et, d'ailleurs, dès qu'elle entrera,
La reine nous congédiera
D'un geste.

Et, en effet, dès qu'elle est entrée, la reine congédie ses filles d'honneur.

SCÈNE II

TUDO, GYGÈS
et, invisible pour eux, L'OMBRE DE CANDAULE.

Gygès va pour tirer le rideau.

TUDO.

Que faites-vous, Gygès?

GYGÈS.

Vous le voyez, Tudo :
Pour plus d'intimité, je tire le rideau.

TUDO.

Ah! ne le tirez pas encore...
Je ressens un étrange émoi.

GYGÈS.

Chère Tudo, je vous adore.
Et pourquoi cet émoi, pourquoi?
Sommes-nous pas seuls, vous et moi?

TUDO.

Justement, cher Gygès, mon époux et mon maître,
Nous sommes seuls tous deux pour la première fois;
De ce trouble soudain laissez-moi me remettre.
Comme le cœur d'une biche aux abois
Mon cœur bat... Ayez quelque patience.
Admirons cette nuit, respirons le silence
Qui monte, parfumé, de la terre et des bois
Vers la voûte étoilée et profonde.
Nous sommes seuls, tous deux, pour la première fois!

GYGÈS.

Il n'est pour moi qu'un seul parfum au monde,
C'est celui de ta chair. O Tudo, donne-toi!

TUDO.

Regardons les claires étoiles.

GYGÈS.

Laisse tomber tes derniers voiles.

TUDO.

Cher Gygès, mon amant et mon roi,
Votre impatience est extrême.

Malicieusement.

Comment me dévêtir, Seigneur?
J'ai congédié mes filles d'honneur.

GYGÈS.

Je te dévêtirai moi-même,
O ma reine et, d'abord, je veux
Enlever de tes noirs cheveux
Ce trop imposant diadème.

Il lui enlève son diadème.

Tu dois te sentir beaucoup mieux.
Maintenant de ta robe aux plis harmonieux,
Je veux dénouer la ceinture.
Ah! la merveilleuse aventure!
Mes mains tremblent! je vais revoir,
O désir fol, ô fol espoir!
Ce corps si pur, si plein de charmes,
Auquel Cypris rendrait les armes,
Dont la beauté, depuis le soir
Où j'en eus la vision brève,
Éclaire et trouble tous mes rêves.

TUDO.

Ne parle pas toujours de ma beauté :
Ce que je t'offre en vérité,
Le cœur que je t'apporte est bien plus rare encore :
C'est une fleur qui n'a pas éclaté,
C'est un oiseau qui n'a jamais chanté
Et qui s'envole dans l'aurore,
Ébloui, joyeux, éperdu!
C'est une source fraîche et pure,
Où nul mortel n'a jamais bu.
Ah! la merveilleuse aventure!
Un cœur jaloux qui se gardait,
Un cœur vierge et qui t'attendait!

GYGÈS.

Tudo, tout mon désir vers ta beauté s'élance.

TUDO, *tâchant à le calmer.*

Cher Seigneur, ayez quelque patience.
Admirons cette nuit, respirons le silence
Qui monte, parfumé, de la terre et des bois.
Nous sommes seuls, tous deux, pour la première fois.

Ils contemplent la nuit

L'OMBRE DE CANDAULE.

Ils se croient seuls tous deux ; mais on est toujours trois!
Car ils ont compté sans mon ombre,
Mon ombre sombre qui, dans l'ombre,
A l'heure où toute pudeur sombre,
Sera témoin de leurs amours.
Oui, poursuivant ma destinée,
Dur châtiment, cruel retour,
Mon ombre errante est condamnée
A venir ici, chaque jour,
Pour voir mon épouse enchaînée
Dans les bras de mon successeur,
Gygès, l'infâme ravisseur!

Ils se croient seuls ; mais ils ont compté sans mon ombre.
Trois! c'est l'inéluctable nombre
Qui, dans leur séjour radieux,
Et dans leur cœur insidieux,
Plaît aux Dieux!

Gygès et Tudo contemplent toujours la nuit, enlacés. Chants dans le lointain.

TUDO.

Mais écoute ces chants : Cybèle nous protège;
Atys renaît ce soir.

L'OMBRE DE CANDAULE.

Charmante attention!

TUDO.

Et les femmes de Sarde en un bruyant cortège
Célèbrent de l'Amant la résurrection.

LE CHŒUR, visible ou invisible, mais tout près.

Couronnons-nous de lierre
Il est ressuscité!
O divine lumière,
Pure félicité!
Iod! Hé! Vau! Hé!
Iod! Hé! Vau! Hé!

Nos pieds légers bondissent
Dansons, formons nos chœurs.
Nos tambours retentissent,
Les Eros sont vainqueurs.
Iod! Hé! Vau! Hé!
Iod! Hé! Vau! Hé!

Tournons, tournons sans trêve
O rythmes excitants.
Il renaît dans la sève
De nos cheveux flottants.
Iod! Hé! Vau! Hé!
Iod! Hé! Vau! Hé!

Il renaît dans le rêve
De nos seins palpitants.
Tournons, tournons sans trêve,
Nos cœurs sont haletants.
Iod! Hé! Vau! Hé!
Iod! Hé! Vau! Hé!

Il renaît dans la sève
O rythmes excitants.
Tournons jusqu'à l'ivresse,
Tournons tournons, tournons.
Iod! Hé! Vau! Hé!

TUDO.

Non, Atys n'est pas mort, il renaît dans la sève
Qui remonte au printemps;
Il renaît dans le germe, il renaît dans le rêve
Des filles de vingt ans.

GYGÈS.

Il renaît dans tes yeux, il renaît dans la sève
De tes cheveux flottants.
Il renaît sur ta lèvre, il renaît dans le rêve
De tes seins palpitants.

Ensemble.

GYGÈS.

Il renaîtra bientôt dans nos longues caresses
Aimons-nous jusqu'au jour :
Il renaîtra bientôt dans nos folles ivresses,
Atys, c'est notre amour!

TUDO.

Ah! viens, je veux te faire oublier tes maîtresses,
Aimons-nous jusqu'au jour :
Ah! viens, je veux t'ouvrir l'écluse des ivresses,
Atys, c'est notre amour!

GYGÈS.

Ah! la merveilleuse aventure!
Je vais dénouer ta ceinture.

L'OMBRE DE CANDAULE.

Ah! la merveilleuse aventure!
Il va dénouer sa ceinture,
Et je verrai, dans cette conjoncture,
Sur le corps de Tudo tout son désir penché.
On est toujours puni par où l'on a péché.

TOUS LES TROIS.

Ah! la merveilleuse aventure!

TUDO.

Je t'adore, Gygès.

GYGÈS.

Je t'adore, Tudo.

L'OMBRE DE CANDAULE.

Trois, c'est l'inéluctable nombre!

TUDO.

Mais il ne fait pas assez sombre.

GYGÈS.

Pour que nous nous aimions dans l'ombre,
Une invisible main a tiré le rideau.

En effet, l'Ombre de Candaule a tiré le rideau sur la grande baie, dans le fond de la chambre, tandis qu'à l'avant-scène, le rideau du théâtre tombe lentement, et que des voix lointaines chantent : Iod! Hé! Vau! Hé!

RIDEAU.

LE GESTE

PIÈCE EN TROIS ACTES ET QUATRE TABLEAUX

(En collaboration avec Henri Duvernois)

Représentée pour la première fois, le 27 septembre 1924, au Théâtre de la Renaissance.

PERSONNAGES

LUCIEN AUMAILLES, 43 ans. . .	MM. JACQUES GRÉTILLAT.
PHILIPPE AUMAILLES, 17 ans.	PIERRE BLANCHARD.
ALEXIS, 50 ans.	GILDÈS.
UN EMPLOYÉ DE LA COMPAGNIE DU GAZ.	PH. DUTET.
GISÈLE VALLIER, 15 ans. . . .	Mmes GABY MORLAY.
MARCELINE VALLIER, 35 ans.	FRANCE-ELLYS.

LE GESTE

ACTE PREMIER

Un salon modeste, meublé « à l'ancienne », chez le bric-à-brac.

Au lever du rideau, Philippe est en train d'écrire sur le coin d'une table encombrée par les préparatifs d'un goûter. Quatre heures de l'après-midi, au mois d'avril.

On sonne. Philippe sort et revient avec l'employé du gaz.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, UN EMPLOYÉ DU GAZ.

PHILIPPE.

Que désirez-vous, monsieur?

L'EMPLOYÉ.

M. Aumailles, c'est bien ici?

PHILIPPE.

Oui, monsieur.

L'EMPLOYÉ.

C'est pour le gaz... On doit 123 francs.

PHILIPPE.

Mon père ne m'a pas laissé d'ordres...

L'EMPLOYÉ.

Alors, vous ne payez pas?

PHILIPPE.

Mon père est sorti sans me laisser d'argent... Mais si vous pouviez revenir demain matin...

L'EMPLOYÉ.

Je n'ai pas que ça à faire... il y a déjà eu un avertissement... Je vous laisse la fiche... si l'on n'est pas venu payer demain avant midi, on passera fermer le compteur!

PHILIPPE.

Bien, monsieur...

L'EMPLOYÉ, lui remettant une fiche.

Bonsoir!

SCÈNE II

PHILIPPE, ALEXIS.

Philippe s'est remis à écrire. Coup de sonnette. Il va ouvrir et revient avec Alexis.

ALEXIS.

Bonjour, monsieur! Monsieur Aumailles, c'est bien ici?

PHILIPPE.

Oui, monsieur, mais si c'est pour une facture, il n'est pas là et il ne m'a pas laissé d'ordres...

ALEXIS.

Je suppose qu'il ne va pas tarder à rentrer, puisqu'il m'a commandé de venir servir un goûter.

PHILIPPE.

Ah! c'est vous, monsieur Luceau?... Papa m'a prévenu, en effet!

ALEXIS.

Oui... vous avez grandi, monsieur Philippe... Vous ne me remettez pas?... Alexis...

PHILIPPE.

Non.

ALEXIS.

Il est vrai qu'il y a si longtemps.. vous étiez tout petit... Je suis venu faire des extras chez vous, quand vous restiez rue Matignon.

PHILIPPE

Ah! oui, maintenant, je me rappelle...

ALEXIS.

Vous meniez grand train à cette époque... Vous aviez chauffeur, cuisinière, domestique, femme de chambre...

PHILIPPE.

C'est vrai.

ALEXIS.

Et un beau salon tout doré avec de la soie sur les murs.

PHILIPPE.

C'est plus simple, ici.

ALEXIS.

C'est mieux, d'un sens... Ça ne fait pas nouveau riche. Vous n'avez plus votre maman?

PHILIPPE.

Non... mais comment savez-vous?

ALEXIS.

Ça se voit tout de suite, quand il n'y a pas de femme dans la maison... Mais passons aux choses sérieuses... Qu'est-ce que nous avons comme buffet?

PHILIPPE.

De l'orangeade, de la citronnade, du thé, des sandwiches, des gâteaux, des fruits déguisés...

ALEXIS.

Je vois... c'est ce qu'on appelle un demi-lunch... Combien serez-vous de personnes?

PHILIPPE.

Cinq ou six.

ALEXIS.

Pas plus?

La sonnette.

PHILIPPE.

Pas plus... On sonne... je vais ouvrir... je vous demande pardon...

ALEXIS.

Mais faites donc... faites donc...

Quelques secondes. Philippe revient portant des fleurs.

PHILIPPE.

Ce sont les fleurs.

ALEXIS.

Je vois... Ah! bien, on va arranger un peu tout ça... (Il enlève son paletot.) Vous voyez, je suis prêt en dessous... Visez un peu le beau plastron de chemise...

ça brille... Je les fais avec du papier glacé, qualité superfine... Pour des extras à quinze francs, j'peux pas entrer dans des frais de blanchissage, vous comprenez... surtout au jour d'aujourd'hui... Pour une limace habillée, un blanchissage, ça va chercher dans les quarante sous, facilement... Alors, je m'en tire avec du papier glacé... C'est comme pour les boutons, je les fais avec de l'encre rouge... D'aucuns prétendent que ça joue le grenat, moi je dis que ça tirerait plutôt sur le corail... (S'asseyant.) Alors, comme ça, vous avez eu des revers de fortune?

PHILIPPE.

Mais oui.

ALEXIS.

Vous n'êtes pas les seuls... Je vous ai connus aussi faubourg Poissonnière... même qu'il y avait un ministre de je ne sais plus quoi et que j'ai annoncé : « Son Excellence est servie... » Alors, comme ça, vous êtes venus sur la rive gauche?

PHILIPPE.

Pas tout de suite... Nous avons déménagé souvent... Vous avez servi chez nous du temps de maman?

ALEXIS.

Oui, et pour de la bonne personne, c'était de la bonne personne... et douce, et aimable, et pas fière, et tout.

PHILIPPE.

N'arrangez pas les petits fours en rond... papa n'aime pas ça... C'est comme pour les fleurs... il ne faut pas les serrer...

ALEXIS.

Ah! je fais comme j'ai l'habitude... D'ailleurs, voilà monsieur qui rentre... il s'expliquera...

Aumailles entre, chargé de paquets.

SCÈNE III

LUCIEN, PHILIPPE, ALEXIS.

ALEXIS.

Bonjour, monsieur.

LUCIEN.

Ah! bonjour, Alexis... Vous êtes déjà là?... Bravo!... vous n'êtes pas en retard... Ça me fait plaisir de vous revoir, mon vieil Alexis... Ça va toujours, depuis le temps?

ALEXIS.

Mais oui, monsieur, je vous remercie... je ne suis pas mécontent... J'ai tant que je veux des extras à quinze francs... et, comme je me fais toujours payer d'avance, n'est-ce pas...

LUCIEN.

Vous êtes sans détours, Alexis... Tenez, voilà vingt francs.

ALEXIS.

Oh! ce n'était pas pour monsieur que je disais ça!

LUCIEN.

J'en suis persuadé.

ALEXIS.

Je redois donc à monsieur...

LUCIEN.

Non, non, gardez... Vous avez vieilli, Alexis... c'est parfait.

ALEXIS.

Monsieur est trop bon.

LUCIEN.

Oui, oui, vous faites vieux serviteur... c'est parfait, parfait... Je donne un petit goûter intime auquel j'attache une grande importance... Je tiens à ce que tout soit très bien... J'ai besoin que l'on croie que vous êtes ici à demeure.

ALEXIS.

Compris, monsieur.

LUCIEN.

Depuis... mettons vingt ans.

ALEXIS.

C'est beau, par le temps qui court!

LUCIEN.

Vous avez un drôle de plastron.

ALEXIS.

N'est-ce pas, monsieur?... Je les fabrique moi-même avec du papier glacé.

LUCIEN.

Original, mais je préférerais autre chose.

ALEXIS.

Comme j'expliquais tout à l'heure à votre petit jeune homme... c'est rapport au blanchissage...

LUCIEN.

Tout à fait impossible... Nous avons à peu près la même taille... je vais vous prêter une chemise.

ALEXIS.

Comme monsieur voudra!

LUCIEN.

Et une cravate... Je ne peux pas supporter la vue d'un nœud tout fait... Ça me fiche un coup de tristesse... Vous ne portiez jamais des nœuds tout faits autrefois... je l'eusse remarqué.

ALEXIS.

Monsieur sait ce que c'est... Dans la vie, on traverse des hauts et des bas... Je traverse un bas!

LUCIEN.

Vous avez ce qu'il faut pour le lunch?

ALEXIS.

Oui, monsieur, sauf qu'il n'y a pas de glace à rafraîchir.

LUCIEN.

C'est vrai... (Il lui tend un billet.) Allez en chercher... Revenez vite... vous trouverez la chemise dans le premier tiroir de la commode et vous prendrez une cravate dans le sachet de satin bleu... Et puis, vous trouverez des boutons dans une petite boîte... des boutons en nacre, bien entendu!...

ALEXIS.

Bien, monsieur.

LUCIEN.

Ah! je vous recommande aussi d'être aimable... un peu familier... pas trop... mais une nuance de familiarité.

ALEXIS.

Monsieur peut être tranquille... un extra de famille!

LUCIEN.

C'est ça... D'ailleurs, Philippe vous tutoiera... tu entends, Philippe?

PHILIPPE.

Mais, papa...

LUCIEN.

Quoi, mais papa?... C'est tout naturel, puisque Alexis est un vieux serviteur, légué de père en fils comme une cave à liqueurs... Tu n'as donc jamais vu *la Joie fait peur?*... Il y a un vieux serviteur... tout le monde le tutoie.

ALEXIS.

Moi, vous savez, monsieur Philippe, ça ne me gêne pas.

Il sort.

SCÈNE IV

PHILIPPE, LUCIEN.

LUCIEN.

Il n'est venu personne pendant mon absence?

PHILIPPE.

Si, papa... une facture... le *Carnaval de Nice.*

LUCIEN.

Ils commencent à m'embêter... Ne dirait-on pas! Pour trois cravates, voilà six fois qu'ils reviennent... Je n'y mettrai plus les pieds, dans cette boîte-là!... Ils reviennent trop souvent... je n'en mangerai plus... (Il déchire la facture.) Au panier! Et puis?

PHILIPPE.

Une fiche pour le gaz.

LUCIEN.

Au panier... au panier!...

PHILIPPE.

L'employé a dit que si l'on ne payait pas dans les vingt-quatre heures, la compagnie couperait le gaz.

LUCIEN.

Eh bien! elle le coupera... (Il défait un paquet et en sort une vieille lampe.) Comment la trouves-tu, ma lampe? Elle a un jus, hein?

PHILIPPE.

C'est pour remplacer le gaz?

LUCIEN, haussant les épaules.

Pour remplacer le gaz!... Elle ne marche pas, naturellement! Elle a un jus, mais elle n'a pas d'huile... C'est un objet d'art, une curiosité, un vestige des temps anciens... Et l'abat-jour! Est-il assez coco, garde nationale, louis-philippard! (Apercevant un papier sur la table.) Qu'est-ce que c'est que ça?

PHILIPPE, vivement.

Ce n'est rien, papa...

LUCIEN, lisant.

Les Larmes...

PHILIPPE.

Je t'en prie, papa, ne lis pas!

LUCIEN.

Encore une de tes élucubrations?

PHILIPPE veut lui prendre le papier.

Papa...

LUCIEN.

Qu'est-ce que ça veut dire? (Il lit.) *Les Larmes... M. et Mme Citar avaient une fille unique qu'ils avaient ornée d'un prénom fluide et poétique : elle s'appelait Ondine. Quand elle eut seize ans, Ondine Citar...* Oh! très drôle, Ondine Citar!... J'ai compris... c'est très fin, mais un peu facile! De mon temps, on disait : supposons que tu t'appelles « Yau de poêle »... Idiot, va!

PHILIPPE.

Je t'en supplie, papa, ne continue pas!

LUCIEN.

Mais si... *Quand elle eut seize ans, Ondine Citar était sujette à de vagues tristesses... souvent même elle pleurait... Elle cherchait dans les livres des éclaircissements sur la source des larmes. Un jour, elle trouva ceci dans Buffon : « Une humeur surabondante couvre les yeux et les obscurcit : il en coule des larmes; l'effusion des larmes est toujours accompagnée d'une tension des muscles du visage qui fait ouvrir la bouche; l'humeur qui se forme naturellement dans le nez devient plus abondante...* » Imbécile, va!

Il froisse le papier et le jette au panier.

PHILIPPE.

Je t'assure, papa, c'est dans Buffon.

LUCIEN.

Et c'est à ça que tu t'amuses!... Monsieur a des prétentions à l'humour... Un humoriste!... Mais regarde-toi donc... tu as l'air d'un professeur de grec!... Toujours fichu comme l'as de pique... J'ai beau te payer des costumes neufs, je n'arrive pas à te donner un peu

de chic... Le dos rond, les cheveux en désordre, une lavallière en papillon mouillé, c'est navrant, navrant!... Un vrai professeur de grec!

PHILIPPE.

Ce n'est pas ma faute, papa.

LUCIEN.

Tiens, tu as à peu près autant de chic que cet abat-jour... et encore, lui, l'abat-jour, c'est son droit d'être ridicule... il est vieux. Mais toi, tu as dix-sept ans... dix-sept ans! et tu n'as pas le moindre désir de plaire. Ah! si tu m'avais vu, moi, à dix-sept ans! On m'appelait le *smart*... Enfin, il faut espérer que ça te viendra et qu'un jour tu prendras soin de tes bottines... Les embauchoirs ne sont pas faits pour les chiens, que diable! Mais assez rêver. Écoute bien ce que je vais te dire... Nous allons avoir tout à l'heure ici M. Barthélemy Vallier, sa femme et sa fille.

PHILIPPE.

Oui, papa.

LUCIEN.

Tu connais de nom M. Barthélemy Vallier?

PHILIPPE.

Je crois bien, papa, l'auteur de l'*Introduction aux problèmes...*

LUCIEN.

Oui... je n'ai pas le temps... philosophe, mathématicien, naturaliste, grand-croix de la Légion d'honneur... une illustration, un flambeau! Il a l'air d'une chèvre et il broute en parlant, mais c'est un monsieur considérable. Tu lui parleras de ses travaux, à ce vieillard, puisque tu les connais... Tu l'appelleras

maître, ou même mon cher maître... Non, tu es encore trop jeune... tu l'appelleras maître; moi, je peux l'appeler cher maître...

PHILIPPE.

Comme tu voudras, papa.

LUCIEN.

Non, pas comme je voudrai... Ce sont des nuances, mais c'est très important, essentiel. Tu n'y comprends rien! Mme Vallier est une femme charmante, fine, jolie, spirituelle... charmante. Leur fille, Gisèle, a ton âge à peu près... un an de moins que toi, je crois... intelligente, cultivée, très... Elle tient de son père... mais timide, un peu fermée; vous vous entendrez très bien... Je te demande d'être très gentil avec Mme Vallier... Tu lui baiseras la main quand elle arrivera... bien entendu si elle a retiré son gant... Il n'y a que les calicots pour baiser une main gantée.

PHILIPPE.

Ah!

LUCIEN.

Mais oui, il faut tout te dire! (Cependant, il aura débarrassé de leurs ficelles et de leurs papiers les deux tableaux qu'il tenait sous son bras en entrant et les aura « présentés » le long des murs.) Ah! nous habitons rue Vaneau... vieille maison, vieux papiers, vieux meubles... il faut que tout soit assorti... Nous n'avons pas l'électricité, donc j'ai horreur de l'électricité; pas de téléphone, donc la sonnerie du téléphone me rend fou; pas de chauffage central, donc je ne peux supporter que le feu de bois... Je déteste l'automobile, je monte à cheval...

PHILIPPE.

Je ne savais pas.

LUCIEN.

Je ne monte pas, mais je monterai... si mon affaire du Mexique réussit... Il se peut que je dise à nos invités des choses qui te surprendront... Je te préviens, pour que tu ne fasses pas de réflexions saugrenues. Tu t'appelles Philippe Aumailles, mais tes ancêtres s'appelaient d'Aumailles, *d* apostrophe.

PHILIPPE.

C'est vrai?

LUCIEN.

Non, tu n'as pas besoin de te redresser; la famille aura laissé tomber la particule dans des temps troublés. (Montrant un des tableaux.) Tu vois ce bonhomme-là, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Qui est-ce?

LUCIEN.

Je n'en sais rien... comment veux-tu que je le sache? Le marchand qui m'a vendu cette croûte, il y a un quart d'heure, pour un morceau de pain ne le savait pas lui-même... Il n'y a donc aucune raison pour que ce ne soit pas ton arrière-grand-père... Et voilà une vieille dame qui attend un petit-fils : ce sera toi. Écharpe de zibeline, collier de perles, bracelet d'émeraude, on ne fait pas mieux... Tu as l'air ahuri.

PHILIPPE.

C'est que...

LUCIEN.

C'est que quoi?

PHILIPPE.

Rien, papa.

LUCIEN.

Maintenant, nous allons accrocher ces fossiles à la place de ces gravures... Tu vas m'aider... (Lucien dispose une chaise devant un panneau, étend dessus un journal, etc. Grimpé sur la chaise.) M. et Mme Vallier ont un hôtel somptueux... tout le confort moderne... deux automobiles, un château magnifique... Si je leur fais grimper mes cinq étages, rue Vaneau, je veux leur donner l'illusion qu'ils se trouvent non pas chez un pauvre... passe-moi le bonhomme... mais chez un dilettante épris du passé, très ancienne manière : guêtres blanches, pantalon à carreaux, cercle agricole, ennemi du progrès; là, en voilà un de casé... (Il descend de sa chaise, la place à un autre endroit contre le mur.) En sortant d'ici, ils diront : « Au moins voilà un type... Chez lui, c'est attendrissant. » Ils auront les larmes aux yeux... Passe-moi la bonne femme... Pas besoin de raconter que nous n'habitons la rive gauche que depuis quatre mois. Allons, bon! le cordon est trop long! (Et, tandis qu'il le met à la longueur.) Pour moi, je serai partisan de l'électricité, du téléphone, de l'automobile et de l'ascenseur, quand j'aurai le moyen de me les procurer... Il est possible que notre situation change bientôt. J'attends une nouvelle qui peut être bonne, plus que bonne, étourdissante, éblouissante!... Touchons du bois! Là, ça y est... (Il est redescendu.) Si cela se fait, je ne te mettrai pas dans le commerce, comme j'en avais l'intention... (Lucien contemple les deux portraits.) Eh bien, ça ne fait pas mal du tout. Qu'est-ce que je te disais donc?

PHILIPPE.

Que tu ne me mettrais pas dans le commerce.

LUCIEN.

Tu choisiras une carrière libérale, celle que tu voudras, pourvu qu'elle te confère un titre. Pour M. et Mme Vallier, tu te destines à l'École des Chartes.

PHILIPPE.

Pourquoi?

LUCIEN.

Pourquoi? Parce que ça fait bien... Ne dit-on pas toujours : un distingué chartiste?... Moi-même, je ne vais pas raconter à tout le monde que je place du cacao et que je m'occupe de publicité financière. Il faut bien te pénétrer de cette vérité, c'est qu'ici-bas chacun joue un rôle. Dans la circonstance, tu joues le rôle du jeune homme studieux que tu es... ça ne te sera donc pas difficile... très admirateur de son père... sans ces petites nuances de critique que tu as parfois...

PHILIPPE.

Mais...

LUCIEN.

Silence!... et que je ne supporterai pas en présence de M. et Mme Vallier, je t'en préviens... C'est compris?

PHILIPPE.

Oui, papa.

LUCIEN.

A propos, le tutoiement entre père et fils est un peu bourgeois... Nous pourrions nous dire : vous. Qu'en penses-tu?

PHILIPPE.

Père...

LUCIEN.

Dans le monde. Entre nous, nous continuerons à nous tutoyer... Ça serait amusant... Essayez, Philippe.

PHILIPPE.

Je ne pourrai jamais... Comment veux-tu que je m'y reconnaisse?... Tu me demandes trop de choses à la

fois : dans le même temps, tu veux que je tutoie Alexis et que je te dise vous... Je ne pourrai jamais...

LUCIEN.

Qu'est-ce à dire? De la révolte, maintenant? Il ne s'agit pas de savoir si vous pourrez... Vous me direz : vous, parce que je le veux... Allons, essayez, Philippe!

PHILIPPE.

Mon père, ce sera comme vous le désirez.

LUCIEN.

A la bonne heure! Et vous verrez, mon fils, combien on gagne à garder ces belles façons d'autrefois... Vous en apprécierez bien vite les avantages... D'abord, on dit plus facilement : fiche-moi la paix! que : laissez-moi tranquille!

PHILIPPE.

C'est possible.

LUCIEN.

Allons, ne fais pas cette tête-là! Quelle heure est-il?... Cinq heures... Les Vallier vont arriver d'un moment à l'autre. Alexis!... Alexis!...

ALEXIS, *paraissant.*

Monsieur?

LUCIEN, *désignant les papiers qui enveloppaient les tableaux.*

Enlevez tout ça!... Vos gants?

ALEXIS.

Il faut les mettre?

LUCIEN.

Bien sûr!

ALEXIS.

C'est facile, je les ai laissés par là...

LUCIEN.

Très bien, la chemise, Alexis!... Et la cravate... de main de maître!... Allez!... (Alexis est sorti. A Philippe.) Je me résume : tu me dis vous... Alexis, vieux serviteur... Ton arrière-grand-père... Tu te destines à l'École des Chartes... Ton arrière-grand'mère... Je monte à cheval... Et pas de gaffes! Maintenant, prends un livre... N'aie pas l'air d'attendre les invités... Nous sommes sur la rive gauche, mais nous ne sommes pas à Lons-le-Saunier. Il y a une nuance... Une cigarette... Je la jetterai quand ils arriveront... Tu en veux une? Non, tu ne fumes pas... Je n'ai rien oublié?

Un grêle coup de sonnette.

ALEXIS.

Voilà qu'on sonne, monsieur.

LUCIEN.

Eh bien, allez ouvrir!

ALEXIS.

J'annonce?

LUCIEN.

Non, non, pas de poudre aux yeux. (Quelques secondes. Entrent Mme et Mlle Vallier. A Philippe.) Eh bien, lâche ton livre, maintenant... Qu'attends-tu? Lève-toi.

En se levant, Philippe laisse tomber son livre.

SCÈNE V

LUCIEN, PHILIPPE, MARCELINE, GISÈLE.

LUCIEN.

Chère madame, que c'est gentil!... Vous n'êtes pas trop essoufflée d'avoir monté mes cinq étages?... Bonjour, mademoiselle Gisèle... Et M. Vallier?

MARCELINE.

Mon mari est désolé... Il avait bien l'intention de venir, et puis, au dernier moment, il n'était pas habillé... C'est toujours une histoire pour l'arracher à ses bouquins... Ma foi, nous l'avons planté là!

LUCIEN, *présentant Philippe.*

Mon fils.

MARCELINE.

Bonjour, monsieur, je suis enchantée...

Philippe va pour lui baiser la main et, voyant qu'elle est gantée, il se rappelle tout à coup la recommandation de son père, dit : « Ah! non! » et abandonne la main de Marceline, un peu étonnée.

LUCIEN.

Mon fils... Mademoiselle Gisèle Vallier.

PHILIPPE.

Mademoiselle...

Les deux jeunes gens se serrent la main.

LUCIEN.

Vous allez bien vous ennuyer... Je n'ai invité personne.

MARCELINE.

J'en suis ravie... je déteste la foule.

LUCIEN.

Installez-vous... vous êtes chez vous.

MARCELINE.

Eh bien, c'est délicieux, chez moi, très sympathique.

LUCIEN.

Une mansarde... un pigeonnier... Vous regardez ces meubles?... Vous devez vous croire en 1830...

MARCELINE.

J'adore 1830!

LUCIEN.

Vous ne voulez pas quitter votre manteau?

MARCELINE.

Mais si, volontiers.

LUCIEN.

Philippe... le manteau de madame Vallier et de mademoiselle Gisèle. (Philippe prend les manteaux et reste immobile.) Eh bien! allez les porter dans l'antichambre!

PHILIPPE.

Oui, père.

Il sort.

LUCIEN.

J'aime tout ce qui me rappelle le passé, la tradition... Je n'ai jamais pu m'habituer au confort moderne... Trop de commodités... on se déshabitue du moindre effort. Tenez, les ascenseurs... Je connais des gens,

quand ils ont monté un étage sur leurs pieds, ils n'en peuvent plus, ils demandent grâce... Moi, je monte trois ou quatre fois par jour mes cinq étages... Il n'y a pas de meilleur exercice... ça conserve.

Philippe est revenu.

MARCELINE.

En effet.

LUCIEN.

C'est comme la lumière... il faut la gagner, en quelque sorte... Si l'on n'a qu'à tourner un bouton pour être aveuglé de clarté, je trouve ça immoral.

MARCELINE.

Oh! immoral...

LUCIEN.

Enfin, je déteste l'électricité!

MARCELINE.

Moi aussi... Toute crue, elle vous fait paraître cent ans... voilée, on croirait être dans une fumerie d'opium.

LUCIEN.

Aussi, vous voyez : lampe à huile.

MARCELINE.

Ah! c'est une lampe à huile?... Oh! que c'est curieux! Tu vois, Gisèle?

GISÈLE.

Oui.

MARCELINE.

Comment ça marche-t-il?

LUCIEN, embarrassé.

Eh bien, on met l'huile là-dedans... Il y a une clef pour la remonter...

MARCELINE.

Ça doit faire une lumière très douce.

LUCIEN.

Très douce.

MARCELINE.

Allumez-la!

LUCIEN.

Nous l'allumerons tout à l'heure... Oh! j'ai toujours connu cette lampe-là chez mes parents... Je ne l'ai même pas fait mettre au pétrole... J'aurais considéré ça comme un sacrilège!

MARCELINE.

Oh! je crois bien... Oui, je vois que vous aimez le passé!...

LUCIEN.

Pas de sonnerie électrique non plus... le cordon de tapisserie de nos grand'mères... Celui-ci a été confectionné par la belle dame que vous voyez là. Elle a connu des heures terribles... Quand elle voyait sa petite-fille, ma mère, assise dans un fauteuil, elle lui disait : « Mon enfant, ne vous asseyez jamais dans un fauteuil... Ne vous habituez pas à vos aises, vous ne savez pas ce que l'avenir vous réserve. »

MARCELINE.

Pourquoi disait-elle ça?

LUCIEN.

Parce qu'elle avait vu la Révolution... Elle s'était réfugiée avec sa famille chez des paysans; elle s'était assise sur des chaises de paille... alors, des fauteuils, ça lui paraissait le luxe, le sybaritisme.

MARCELINE.

Elle est ravissante!... Le fin et spirituel visage!... Et comme vous lui ressemblez!

LUCIEN.

Vous trouvez?

MARCELINE.

N'est-ce pas, Gisèle?

GISÈLE.

Je ne trouve pas, maman.

LUCIEN.

Les avis sont partagés... Pas de chauffage central...

MARCELINE.

Mais le beau feu de bois qui flambe clair dans la cheminée et qui console de ce printemps glacial.

LUCIEN.

Vous n'avez pas froid, au moins?

MARCELINE.

Vous m'avez dit que j'étais chez moi?

LUCIEN.

Et je voús le répète.

MARCELINE.

Alors, je vous avouerai que je n'ai pas très chaud... Et toi, Gisèle, tu n'as pas froid?

GISÈLE.

Non, maman, je suis très bien.

MARCELINE.

Je vous demande pardon... Mais je suis habituée à une atmosphère surchauffée... Mon mari ne peut travailler que par 28 degrés...

LUCIEN.

Ne vous excusez pas... Philippe, allez chercher le manteau de madame Vallier.

Et, quand Philippe est sorti.

MARCELINE.

Il n'a pas l'air de détester son père... Il vous regarde avec une sorte d'admiration... Il boit toutes vos paroles...

LUCIEN.

Nous avons les mêmes goûts... nous passons nos soirées à lire, à étudier, à échanger nos impressions.

Philippe est revenu.

MARCELINE.

A quoi vous destinez-vous, monsieur?

LUCIEN.

Philippe, madame Vallier vous parle.

PHILIPPE.

Ah! c'est à moi?... Pardon, madame, je n'avais pas entendu.

MARCELINE.

Je vous demandais à quoi vous vous destiniez.

PHILIPPE.

A l'École des Chartes.

MARCELINE.

Il est devenu tout rouge!... Comme il est timide!... L'École des Chartes, c'est magnifique!... Quel dommage que mon mari ne soit pas là... Il s'intéresse beaucoup aux jeunes gens, surtout à ceux qu'on n'a pas besoin de regarder longtemps pour se rendre compte qu'ils sont intelligents et laborieux.

LUCIEN.

Il écrit aussi.

MARCELINE.

Il écrit?... Mes compliments... Dans quel genre?

LUCIEN.

Le genre humoristique.

PHILIPPE.

Père, je vous en prie...

LUCIEN.

Mais ne vous en défendez pas, Philippe. Il a une vision spéciale... Il voit les choses sous un angle particulier... C'est encore jeune, inexpérimenté...

MARCELINE.

Le contraire, à son âge, serait étonnant!

LUCIEN.

Et même inquiétant. C'est ce que je me dis; mais enfin, il a des dons.

MARCELINE.

Confidence pour confidence... ma fille écrit son journal.

LUCIEN.

Vraiment!

MARCELINE.

Oui, comme Marie Bashkirtseff.

LUCIEN.

Une de vos amies, mademoiselle?

PHILIPPE.

Père, Marie Bashkirtseff est morte.

LUCIEN.

Merci infiniment... je ne l'ignorais pas. Il me semble qu'on peut avoir de l'amitié pour une morte.

MARCELINE.

Certes.

LUCIEN.

Une tasse de thé, chère madame?

MARCELINE.

Tout à l'heure... J'inspecte votre home... Il me stupéfie. Il vous ressemble si peu!

LUCIEN.

C'est-à-dire qu'il ressemble peu à ce qu'on vous a raconté sur moi, sans doute... Mais, vous savez, ce qu'on raconte sur les gens... les réputations... au fond...

MARCELINE.

Au fond?

LUCIEN.

Non, à quoi bon?... Je ne détruirai pas la légende. Voulez-vous que je vous fasse faire le tour du propriétaire?

MARCELINE.

Avec grand plaisir.

LUCIEN.

Oh! ce ne sera pas long!... J'ai ce salon, un petit fumoir... mais je vous montrerai des tableaux qui ne vous déplairont pas... un armorial, chère madame, car nous descendons des d'Aumailles. Mes ancêtres ont laissé tomber la particule dans des temps troublés.

MARCELINE.

Et vous ne l'avez pas ramassée?

LUCIEN.

Mon Dieu, non, on n'est plus sûr de rien, à notre époque... pas même d'être un simple roturier... Il y a des Bouchard qui sont Montmorency sans s'en douter... sans s'en douter!... Philippe, vous tiendrez compagnie à mademoiselle Gisèle.

Ils sortent. Philippe et Gisèle restent seuls.

SCÈNE VI

GISÈLE, PHILIPPE.

GISÈLE, *après un silence.*

Alors, monsieur, vous êtes humoriste?

PHILIPPE.

Oh! mademoiselle, papa a eu grand tort de parler de ça... J'étais très contrarié.

GISÈLE.

Pourquoi? Votre père n'a pas dit ça pour vous taquiner... Il en paraissait fier, au contraire.

PHILIPPE.

Oui...

GISÈLE.

Enfin, il l'a dit, vous écrivez?

PHILIPPE.

C'est-à-dire que j'écris parfois des choses qui me passent par la tête... mais je me rends bien compte que ça n'a pas le moindre intérêt... Je les déchire au fur et à mesure.

GISÈLE.

C'est peut-être dommage...

PHILIPPE.

Oh! non.

GISÈLE.

Mais, puisque vous déchirez au fur et à mesure tout ce que vous écrivez, comment votre père sait-il que vous avez des dons, une vision spéciale des choses?

PHILIPPE.

Je ne sais pas... il imagine!

GISÈLE.

Vous ne tutoyez pas votre père?

PHILIPPE.

Non.

GISÈLE.

C'est drôle de ne pas tutoyer ses parents... Et votre maman, vous lui disiez aussi vous?

PHILIPPE.

Oh! non, maman, je la tutoyais!

GISÈLE.

Ah!... Qu'est-ce que c'est au juste que l'humour?

PHILIPPE.

C'est assez compliqué... Je crois que c'est une tournure, une disposition d'esprit qui fait qu'on exprime avec gravité des choses frivoles et avec légèreté des choses sérieuses.

GISÈLE.

Et vous ne craignez pas que ça ne vous gêne pour l'École des Chartes, cette disposition d'esprit?

PHILIPPE.

J'espère que non.

GISÈLE.

Votre père n'était pas content après vous, tout à l'heure, à cause de Marie Bashkirtseff, et j'ai vu que ça vous faisait de la peine.

PHILIPPE.

Pas tant que ça.

GISÈLE.

Un peu.

PHILIPPE.

Un peu... je ne sais pas dissimuler.

GISÈLE.

Moi non plus.

PHILIPPE.

Ça vous viendra quand vous serez une mondaine.

GISÈLE.

Je ne crois pas... D'ailleurs, le monde, vous savez... je ne l'aime pas beaucoup.

PHILIPPE.

Oh! tant mieux, tant mieux!... C'est comme moi... sans bien le connaître!

GISÈLE.

Mais pourquoi exprimer gravement des choses frivoles et, en plaisantant, des choses sérieuses? D'abord, ce n'est pas très varié, et puis, avec ce système-là, on doit en arriver à rire des choses tristes... Ça dénote une grande sécheresse de cœur.

PHILIPPE.

Pas toujours... ça dépend... ça n'empêche pas de s'attendrir... Vous avez bien lu les romans de Dickens?

GISÈLE.

Sans doute... Je les ai même lus en anglais... Je les adore.

PHILIPPE.

Il y a l'humour sec et l'humour mouillé.

GISÈLE.

Vous... qu'est-ce que vous êtes? humour sec ou humour mouillé?

PHILIPPE.

Je ne sais pas. Je crois que je serais plutôt humour mouillé. (Gisèle rit.) Vous voyez bien qu'on peut rire d'une chose qui n'est pas gaie.

GISÈLE.

C'est l'air dont vous avez dit ça... Oh! non, moi, je ne ris pas des choses tristes... Ma disposition d'esprit serait plutôt de considérer sérieusement les choses sérieuses... Je tiens de papa.

PHILIPPE.

Vous devez être fière d'être sa fille.

GISÈLE.

Oui, très.

PHILIPPE.

Être la fille de M. Vallier, d'un homme supérieur.

GISÈLE.

Vous avez lu ses livres?

PHILIPPE.

Pas tous... J'ai lu l'*Introduction aux problèmes de l'au-delà et de l'en-deça.*

GISÈLE.

C'est beau, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Magnifique... Je ne prétends pas avoir tout compris... En tout cas, j'ai compris que c'était très calé, très épatant... Alors, vous vous entendez bien avec votre père?

GISÈLE.

Oui, il me dit souvent que je suis sa seule amie.

PHILIPPE.

Et votre mère?

GISÈLE.

Pas la même chose : maman, c'est sa femme... Oui, je m'entends bien avec papa... et puis, je suis un peu sa secrétaire, son aide, son préparateur... Je classe l'herbier... Papa a un herbier merveilleux... De voir les fleurs sèches, ça fait prendre les autres en patience... Et puis, quelquefois, il me dicte... parce que papa écrit toujours une sorte de brouillon... et puis, sur ce premier travail, il dicte. Alors, je lui ai demandé que ce soit moi... Oh! il n'y a pas longtemps que nous avons commencé... il y a trois mois.

PHILIPPE.

Et ça vous amuse?

GISÈLE.

C'est-à-dire que ça me passionne... La pensée que je suis maintenant la première, avant tout le monde, à connaître les résultats des travaux qui lui valent tant de gloire...

PHILIPPE.

Ah! je comprends maintenant que vous ayez le goût de considérer sérieusement les choses sérieuses. Quelle belle existence vous devez mener auprès de votre père!

GISÈLE.

Nous ne travaillons pas toujours... Il est parfois très gai, papa, il peut s'amuser comme un enfant... Nous jouons, nous dansons...

PHILIPPE.

Vous dansez?

GISÈLE.

Maman se met au piano et joue des valses... seulement, papa ne va pas en mesure et, au bout de deux

minutes, ça l'étourdit... Alors, nous nous sommes mis au fox-trott, mais ce n'est pas son affaire non plus... Vous dansez?

PHILIPPE.

Non, je ne sais pas.

GISÈLE.

Mais vous devez être très heureux aussi avec votre père?

PHILIPPE, *sans enthousiasme.*

Oh! oui.

GISÈLE.

M. Aumailles est très gai, très brillant... et puis, c'est un homme d'action... Il nous a raconté son voyage en Afrique centrale...

PHILIPPE, *étonné.*

Oui...

GISÈLE.

Il devrait en faire un livre.

PHILIPPE.

Sans doute...

GISÈLE.

Malheureusement, mon pauvre papa est bien fatigué... Il me dit souvent : « Quel gouffre, Gisèle, une page de papier blanc! » Alors, nous bavardons... Il me parle de sa jeunesse, quand il bûchait, comme il dit, quatorze heures par jour... D'autres fois, nous sortons ensemble... L'autre jour, il m'a amenée devant une vieille petite maison de la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève. Il m'a montré une petite fenêtre au dernier étage et il a soupiré : « Là, vois-tu, mon petit, là j'ai eu vraiment faim et, comme j'étais ma-

lade par-dessus le marché, j'ai bien cru que j'allais mourir. » Je lui ai dit : « Si j'avais été là! », et il m'a embrassée.

PHILIPPE.

Je vous remercie, mademoiselle.

GISÈLE.

Vous me remerciez de quoi?

PHILIPPE.

Mais de me dire tout ça... Il faut que je vous explique... Tout à l'heure, quand on nous a laissés seuls, j'aurais voulu rentrer sous terre.

GISÈLE.

Pourquoi donc?

PHILIPPE.

L'idée d'avoir à soutenir une conversation avec vous!

GISÈLE.

Avec moi?

PHILIPPE.

Avec n'importe qui, d'ailleurs... Et voilà que ç'a été tout naturel...

Sur ces derniers mots, Marceline et Lucien sont rentrés.

SCÈNE VII

MARCELINE, LUCIEN, GISÈLE, PHILIPPE.

MARCELINE.

Monsieur Aumailles vient de me montrer les photographies de ses terrains au Mexique... des terrains pétrolifères.

LUCIEN.

Oh! mes terrains... Ils ne sont pas encore à moi...

ALEXIS, une bouteille à la main.

Porto? Frontignan?

MARCELINE.

Frontignan.

ALEXIS.

Il n'y en a pas.

LUCIEN.

Alors, pourquoi en proposez-vous?

ALEXIS.

Une habitude! J'ai ça dans la bouche!

LUCIEN, haussant les épaules.

Une tasse de thé, chère madame?

MARCELINE.

Une tasse de thé.

LUCIEN.

Combien de sucres?

MARCELINE.

Aucun sucre.

LUCIEN.

Du lait, du citron?

MARCELINE.

Rien.

LUCIEN.

Et vous, mademoiselle Gisèle?

GISÈLE.

Ne vous donnez pas la peine, monsieur, je vais me servir.

LUCIEN.

C'est Philippe qui devrait vous servir... mais il est si maladroit... Voyons, Philippe, offrez au moins des sandwiches, des gâteaux à madame Vallier.

Philippe prend les assiettes qu'il présente à Mme Vallier.

MARCELINE.

Je suis sûre que votre père est injuste et que vous ne devez pas du tout être maladroit.

PHILIPPE.

Oh! si, madame.

MARCELINE.

En tout cas, moi, je vous trouve très gentil. Je voudrais devenir votre amie. Sans doute ma fille réussira-t-elle avant moi. Et puis, il faudra que vous veniez à la maison... Vous connaîtrez mon mari.

PHILIPPE.

Je serai très honoré.

MARCELINE.

Il n'est pas intimidant... c'est un homme tout ce qu'il y a de plus simple.. Par exemple, il faudra que vous fassiez la conquête de Mlle Védit... C'est la gouvernante de ma fille. Tout le monde n'a pas l'heur de lui plaire, je vous préviens...

PHILIPPE.

En ce cas, je crains bien...

MARCELINE.

Mais vous, je suis certaine que vous lui plairez. N'est-ce pas, Gisèle?

GISÈLE, qui causait avec Aumailles.

Quoi donc, maman?

MARCELINE.

Je disais à monsieur Philippe qu'il plairait à Mlle Védit.

GISÈLE.

Ah! ça, maman, je ne sais pas... On ne peut pas savoir.

MARCELINE.

Mais, dites-moi, monsieur Aumailles, si cette affaire du Mexique se fait, vous allez devenir un des rois du pétrole?

LUCIEN.

Oh! un roi... mettons un baron.

MARCELINE.

Ça vaut peut-être mieux.

LUCIEN.

Oui, par le temps qui court.

MARCELINE.

Et vous serez tout le temps là-bas... peut-être même serez-vous obligé de vous y installer?

LUCIEN.

Oh! ça, jamais! J'irai peut-être une fois ou deux y faire un tour...

MARCELINE.

Ça doit être un pays merveilleux. Mon mari dit que, dans très peu d'années, c'est par l'Amérique latine que passa l'axe de la civilisation.

LUCIEN.

Il dit ça?

MARCELINE.

Mais oui.

LUCIEN.

Il n'a pas peur des mots!

MARCELINE.

Et vous, monsieur Philippe, aimeriez-vous voyager?

PHILIPPE.

Beaucoup, madame.

MARCELINE.

Alors, vous êtes comme ma fille... Son rêve, c'est de faire le tour du monde.

LUCIEN.

C'est vrai, mademoiselle?

GISÈLE.

Oh! oui, monsieur... Ce n'est plus, d'ailleurs, une aventure extraordinaire... la terre est si petite!... Et c'est la seule chose que nous puissions bien connaître dans tout l'univers... Alors, je voudrais la parcourir dans tous les sens et ne pas vivre toute ma vie, comme la plupart des gens, attachée à quelques mètres carrés de cette terre, dans le même pays.

MARCELINE.

Tu es déjà allée en Italie.

GISÈLE.

J'étais si petite!

LUCIEN.

Et si votre mari n'aime pas ou ne peut pas voyager?

GISÈLE.

J'espère bien ne pas épouser un coquillage. Ou alors, je le laisserai sur son rocher.

LUCIEN.

Voyez-vous ça! En attendant, je peux vous offrir des vues du Mexique au stéréoscope... Ça vous en donnera toujours une idée... Philippe va vous les montrer, si vous le désirez.

GISÈLE.

Je veux bien.

LUCIEN.

Vous avez entendu, Philippe?

PHILIPPE.

Oui, père... Voulez-vous venir, mademoiselle?

LUCIEN.

Emportez des gâteaux pour le voyage!

GISÈLE.

Oh! ce n'est pas la peine...

Philippe et Gisèle sont sortis.

SCÈNE VIII

MARCELINE, LUCIEN.

MARCELINE.

Vous avez un peu l'air de vous débarrasser d'eux!

LUCIEN.

Non, pourquoi? Pas du tout... On parle de mines au Mexique... Il est tout naturel que je propose à mademoiselle Gisèle...

MARCELINE.

Vous savez, moi, j'ai toujours peur...

LUCIEN.

De quoi?

MARCELINE.

Des réflexions que peuvent faire les enfants... Ce sont de terribles observateurs.

LUCIEN.

Mais nous ne faisons pas de mal.

MARCELINE.

Raison de plus.

LUCIEN.

Voulez-vous que je les rappelle?

MARCELINE.

Oh! non, maintenant.. Il est vrai que ma fille n'a aucune curiosité pour son âge... A la maison, les ro-

mans que je lis traînent partout; jamais ma fille n'en ouvre un. Elle lit des traités de philosophie et des ouvrages de science dont le titre seul me fait frémir. Savez-vous quel surnom je lui ai donné? L'étudiante russe.

LUCIEN.

Moi, j'appelle mon fils le professeur de grec... Tout nous rapproche...

MARCELINE.

Il est très gentil, votre fils...

LUCIEN.

C'est un bon petit garçon.

MARCELINE.

Il doit avoir une nature très sensible, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Oui... très... trop.

MARCELINE.

Vous avez bien raison... Pauvre petit, il souffrira.

LUCIEN.

Et vous, êtes-vous sensible?

MARCELINE.

Quelle question! Oui, je crois, plutôt.

LUCIEN.

Alors, vous avez souffert?

MARCELINE.

Là, tout de suite... les pieds dans le cœur!

LUCIEN.

Vous êtes agressive...

MARCELINE.

Vous êtes indiscret.

LUCIEN.

Parce que je vous demande si vous avez souffert?

MARCELINE.

Mais oui... ça ne vous regarde pas!

LUCIEN.

Si vous le prenez comme ça... évidemment, ça ne me regarde pas... Vous avez raison... Je vous connais depuis deux mois... Je vous ai revue cinq ou six fois dans le monde... Nous avons causé... Aujourd'hui, vous me faites la faveur de monter mes cinq étages... J'ai l'air d'avoir attendu d'être chez moi pour me montrer familier, curieux, grossier.

MARCELINE.

Vous exagérez.

LUCIEN.

Je vous demande pardon... Une autre tasse de thé?

MARCELINE.

Non, merci.

LUCIEN.

Un verre de porto?

MARCELINE.

Non, merci. (Un silence.) Vous êtes fâché?

LUCIEN.

Non, pourquoi?

MARCELINE.

Vous ne dites plus rien.

LUCIEN.

Je cherche une question à laquelle vous ne puissiez pas me répondre que ça ne me regarde pas.

MARCELINE.

Ça ne doit pas être bien difficile.

LUCIEN.

Plus difficile que vous ne le croyez... Et puis, il n'y a que ces questions-là que j'ai envie, que j'ai besoin de vous poser... Mais vous venez de me donner une leçon!... C'est au point que je n'ose même pas vous demander où vous passerez l'été, cet été.

MARCELINE.

Oh! ça, vous pouvez... Nous irons, comme tous les ans, en Touraine, aux environs de Chinon, le pays de mon mari.

LUCIEN.

Nous allons être séparés... ça ne vous fait rien?

MARCELINE.

Non... il faut bien...

LUCIEN.

Je me suis mal exprimé... Moi, je vais être séparé, je vais me sentir loin de vous... La pensée que je ne vous verrai plus pendant... Combien restez-vous de temps dans votre Touraine?

MARCELINE.

Nous partons dans les premiers jours de juin...

LUCIEN.

Et vous revenez?

MARCELINE.

Après la Toussaint!

LUCIEN.

C'est effrayant! Juin... juillet... octobre... ça fait cinq mois...

MARCELINE.

Et vous?... Où irez-vous?

LUCIEN.

Je ne sais pas... je n'ai pas de projet pour le moment... Ça dépendra... Je resterai peut-être à Paris... Cinq mois, tout de même, c'est long! Après tout, ça vaut peut-être mieux... Oui... certainement... il vaut mieux que j'arrange ma vie sans vous.

MARCELINE.

Je suis certaine que vous l'arrangerez à merveille.

LUCIEN.

J'en suis beaucoup moins sûr que vous.

MARCELINE.

Je suis tout à fait tranquille.

LUCIEN.

Je crois que vous vous faites de l'homme que je suis une idée...

MARCELINE.

Mais une idée très flatteuse.

LUCIEN.

Je ne trouve pas.

MARCELINE.

Vous avez beaucoup voltigé... naturellement, vous allez protester...

LUCIEN.

Je n'ai pas du tout l'intention de protester... Je ne vous répondrai pas ce qu'un homme répondrait à n'importe quelle femme... C'est que vous n'êtes pas n'importe quelle femme... Oh! que non!... Et j'ai assez d'estime pour vous pour reconnaître qu'évidemment j'ai eu quelques aventures.

MARCELINE.

Quelques!... Des tas!

LUCIEN.

Des tas, si vous voulez... C'est précisément ce qui vous prouve qu'aucune ne mérite d'être prise en considération!

MARCELINE.

Je ne prends pas non plus...

LUCIEN.

Si j'ai voltigé, comme vous dites, c'est que je n'ai pas trouvé à me fixer.

MARCELINE.

On ne vous fixera qu'en vous tuant... comme un papillon, avec une épingle.

LUCIEN.

En fait d'épingles, vous avez tout ce qu'il faut sur vous.

MARCELINE.

Allons! continuez d'avoir assez d'estime pour moi pour ne pas me faire croire que vous m'avez attendue.

LUCIEN.

Non, je ne vous dirai pas que je vous ai attendue... et, pourtant, ce serait peut-être plus vrai que vous ne le pensez... En tout cas, le premier jour que je vous ai vue... j'ai eu la sensation très nette...

MARCELINE.

Le coup de foudre?... Je n'y crois pas.

LUCIEN.

Moi non plus... Non, je ne vous ai pas aimée tout de suite, sur-le-champ, sans surseoir... ce qui s'appelle aimer... La preuve, c'est que je ne vous l'ai pas dit.

MARCELINE.

Vous avez bien fait... c'eût été comique!

LUCIEN.

A mourir de rire... Seulement votre voix, vos yeux, votre sourire, votre allure... tout en vous me plaisait... Vous ne me direz pas que ça n'est pas possible...

MARCELINE.

Non...

LUCIEN.

Et depuis, depuis, à chaque fois que je vous ai rencontrée, ce qui n'avait été d'abord qu'une impression agréable, une sensation délicieuse, est devenu un sentiment, un sentiment véritable, très sincère, très profond... Oh! ç'a été assez vite... et si je vous dis aujourd hui que je vous aime... c est parce que... c'est parce que...

MARCELINE.

Vous êtes chez vous?

LUCIEN.

On le dit où on peut, quand on peut et comme on peut... Non, c'est parce que j'en suis bien sûr, parce que je me suis interrogé... parce que je ne voudrais même pas vous tromper en me trompant moi-même... parce que je sais bien ce que j'éprouve quand vous n'êtes pas là... et quand vous êtes là... Et puis, voilà un quart d'heure que je n'ose pas, que vous vous défendez, que nous flirtons... C'est absurde... Je vous aime, voilà... il fallait que je vous le dise et vous ne pouvez pas vous fâcher... D'ailleurs, vous ne ferez de cet aveu que ce que vous voudrez... Vous n'êtes pas fâchée?

MARCELINE.

Je ne suis pas fâchée... Mais, puisque vous me dites que je ferai de cet aveu ce que je voudrai, eh bien, si vous voulez, nous en ferons de l'amitié... N'est-ce pas une belle chose que l'amitié?

LUCIEN.

Ça peut être sublime!

MARCELINE.

Ne plaisantez pas... je vous assure que je sais être une amie, une vraie amie.

LUCIEN.

Me permettez-vous de vous poser la question que je voudrai, maintenant?

MARCELINE.

Je vous le permets.

LUCIEN.

Êtes-vous heureuse?

MARCELINE.

Vous me l'avez déjà posée, cette question-là... sous une autre forme.

LUCIEN.

Je vous ai demandé si vous aviez souffert... passé; je vous demande si vous êtes heureuse... présent... Et puis, on peut ne pas être heureux et ne pas souffrir.

MARCELINE.

C'est juste... eh bien, ni heureuse ni malheureuse.

LUCIEN.

Je vous plains.

MARCELINE.

Tranquille, par exemple.

LUCIEN.

Les morts aussi sont tranquilles.

MARCELINE.

Ne dites pas ça... ce n'est pas généreux.

LUCIEN.

Comment?

MARCELINE.

Oui!... vous voulez dire qu'être tranquille ce n'est pas vivre... que je ne vis pas... c'est ce qu'ils me disent tous...

LUCIEN.

Tous?

MARCELINE.

Enfin, quelques-uns... j'aurais voulu que vous ne fussiez pas comme les autres... c'est vrai que ça m'hu-

milie d'être la proie classique, l'épouse encore jeune d'un vieux savant... vous allez m'assurer de toute votre admiration, de tout votre respect pour mon mari...

LUCIEN.

Il vit dans une sphère supérieure.

MARCELINE.

Oui, c'est une raison de l'y laisser tout seul, sans remords...

LUCIEN.

Puisqu'on est sûr qu'il ne s'y ennuie pas...

MARCELINE.

Moins que ceux qui restent dans la plaine.

LUCIEN.

Vous voyez bien que vous vous ennuyez... vous venez de l'avouer.

MARCELINE.

Et vous triomphez... il n'y a pas de quoi... ce n'est pas facile, allez, de vivre à l'ombre d'une gloire... la gloire, c'est surtout le travail, c'est un homme penché comme un écolier sur sa besogne... c'est très beau... on admire cet homme... mais soi-même, on est médiocre... on a des sursauts de vanité et d'envie... Comme on ne peut pas compter par le cerveau, on veut compter par d'autres dons qu'on a reçus pour avoir sa part d'hommages et respirer sa ration d'encens... on s'occupe beaucoup de sa toilette...

LUCIEN.

On n'a pas tort.

MARCELINE.

Sans doute, sans doute... et la coquetterie ce n'est jamais le commencement de la sagesse... Vous me direz que j'ai ma fille; mais c'est une si drôle de petite fille!... je serais bien en peine, moi, sa mère, de dire si elle est affectueuse ou non; elle a des côtés stupéfiants... alors, les hommes viennent vous demander : êtes-vous heureuse?... la question hameçon... Je me suis défendue de mon mieux... pas très bien toujours... vous le saviez... oh! je connais le monde... il en ajoute même... oui, les autres mettent des noms sur mes tristes expériences... moi pas... moi plus... c'est fini... mes souvenirs sont des erreurs... si lourdes... Et puis c'est peut-être ma faute... je crois que je suis une maîtresse insupportable... j'ai souffert, voyez-vous... je me sentais faible... bête... sans excuse... et, maintenant, je ne voudrais plus souffrir.

LUCIEN.

Marceline...

MARCELINE.

Ah! j'ai eu tort de me confier.

LUCIEN.

Mais non, pourquoi?

MARCELINE.

Vous voyez, vous m'appelez déjà par mon petit nom.

LUCIEN.

Il est immense, votre petit nom.

Alexis entre sur ces derniers mots.

ALEXIS.

Monsieur, on vient d'apporter cette dépêche... avec un reçu à signer.

LUCIEN signe. Alexis est sorti.

Vous permettez?

MARCELINE.

Je vous en prie... Rien de grave?

LUCIEN.

Non, non, au contraire... une excellente nouvelle... c'est vous qui me portez bonheur.

MARCELINE.

Quelle heure est-il?... Six heures... il faut que je m'en aille.

LUCIEN.

Non, attendez encore un instant.

MARCELINE.

Que font donc les enfants?

LUCIEN, après avoir jeté un coup d'œil dans la salle à côté.

Ils sont là, en train de causer... ils ont l'air d'être les meilleurs amis du monde... mon fils parle avec une animation... une aisance... je ne le reconnais plus... Votre fille fait des miracles... dites-moi... c'est eux qui m'ont tout l'air de s'être débarrassés de nous!

MARCELINE.

Comme vous êtes gai!

LUCIEN.

Parce que je suis très ému... tout ce que vous venez de me dire là, tout à l'heure, m'a... m'a ému... je comprends.. je comprends... mais vous êtes assez fine, assez sensible, pour deviner ce qu'il y a sous ma gaieté, ce qu'il y a presque toujours sous la gaieté qui

est aux hommes ce que la mélancolie est aux femmes; mais la mélancolie est une voilette, et la gaieté est un voile plus difficile à soulever... nous nous ressemblons au fond, et nous nous retrouvons... à mi-côte... ou à un tournant...

MARCELINE.

Dangereux...

LUCIEN.

Ce tournant nous cache peut-être un paysage merveilleux.

MARCELINE.

Et s'il n'est pas merveilleux?

LUCIEN.

Avec vous, il le sera... D'ailleurs, je le vois... c'est un large et doux paysage de Touraine... un grand fleuve gris et bleu avec des bancs de sable blond... des couchers de soleil qui allument les vitres de votre château.. Qu'est-ce que vous diriez, si je venais m'installer cet été près de vous?

MARCELINE.

Comment?

LUCIEN.

Oui, si je louais, ou si j'achetais une propriété dans votre voisinage... Vous ne connaîtriez pas quelque chose qui pourrait me convenir?...

MARCELINE.

Non, je ne connais rien.

LUCIEN.

Vous ne voulez pas m'aider... soit! mais me permettez-vous ou me défendez-vous de devenir votre voisin?

MARCELINE.

Je vous le défends... je vous le défends.

LUCIEN.

Vous avez bien dit ça... Alors, je vais chercher... dès demain, je me mets en campagne.

MARCELINE.

Je vous en prie, ne faites pas ça!

LUCIEN.

Vous avez peur?

MARCELINE.

Ce n'est pas de moi que j'ai peur!...

LUCIEN.

A votre âge, vous, la femme que vous êtes, vous voudriez vous asseoir, vous reposer...

MARCELINE.

La femme que je suis ne veut plus souffrir...

LUCIEN.

Vous suivez votre idée.

MARCELINE.

Comme vous suivez la vôtre.

LUCIEN.

Suis-je la mienne?... Pas tant que ça... Avant tout, je ne veux pas être une sorte de récif sur quoi vous craignez de vous briser... mais je ne veux pas être non plus un indifférent... cesser de vous voir mainte-

nant... maintenant... cela n'est déjà plus possible... et, pour être votre ami, eh bien, j'irai... j'irai jusqu'à l'amitié !

MARCELINE.

C'est vrai ?

LUCIEN, lui prenant les mains.

Mais oui... regardez, Marceline... vos mains sont dans mes mains ouvertes... vous voyez que je ne les ferme pas... je ne les fermerai que si vous me dites un jour : « Gardez-moi ! » car il ne s'agit pas de prendre... mais de garder.

MARCELINE.

Comme ça, je veux bien... amis, n'est-ce pas, seulement ?

LUCIEN.

Mais bien entendu.

MARCELINE.

Alors, je vous permets de fermer les mains sur les miennes.

LUCIEN.

Ainsi ?

MARCELINE.

Oui.

LUCIEN.

Mon amie...

MARCELINE.

Faites attention, voici les enfants.

SCÈNE IX

MARCELINE, GISÈLE, LUCIEN, PHILIPPE.

MARCELINE.

Eh bien, vous en avez fait une conversation, par là... de quoi avez-vous parlé?

GISÈLE.

De toutes sortes de choses.

MARCELINE.

Alors, monsieur Philippe, vous êtes des amis, ma fille et vous?...

PHILIPPE.

Mais j'espère, Madame.

MARCELINE.

Tant mieux... Votre père a l'intention de venir passer l'été près de nous, en Touraine... Vous seriez content?

PHILIPPE.

Oh! oui, madame.

MARCELINE.

Gisèle... est-ce que la Thibaudière n'est pas à louer?

GISÈLE.

Oui... je crois, maman.

LUCIEN.

La Thibaudière... Rien que le nom me plaît déjà!

MARCELINE.

C'est un château qui était habité par un vieux garçon et sa sœur. Le vieux garçon vient de mourir et sa sœur veut faire sa retraite à Paris... Elle ne peut supporter la solitude.

LUCIEN.

C'est grand?

MARCELINE.

C'est moyen... enfin, ce n'est pas seigneurial... mais c'est bien... Vous qui aimez le passé, la construction est du dix-septième... Et puis, il y a un parc de dix hectares, une rivière...

LUCIEN.

Poissonneuse?

MARCELINE.

Ça!...

LUCIEN.

Bravo!... J'ai horreur de la pêche!

GISÈLE.

Maman, il est six heures et demie... et nous avons encore une visite à faire.

MARCELINE.

Vous voyez, ma fille me rappelle à mes devoirs mondains... Au revoir, monsieur... Je suis enchantée des instants que j'ai passés chez vous.

LUCIEN.

Alors, vous reviendrez?

MARCELINE.

Certainement... mais, avant, j'espère vous voir jeudi, chez moi... Vous aussi, monsieur Philippe, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Je vous remercie, madame.

MARCELINE.

J'ai été très heureuse de vous connaître, monsieur Philippe... C'est entendu... à jeudi!

PHILIPPE.

Madame...

Sur le pas de la porte, les « au revoir ». Marceline et Gisèle sont parties.

SCÈNE X

PHILIPPE, LUCIEN.

LUCIEN.

Ah!... j'ai cru qu'elles ne s'en iraient jamais!

PHILIPPE.

Oh! papa...

LUCIEN.

Je ne dis pas ça non plus comme tu le crois... Mais regarde ça, Philippe, ce papier bleu.

PHILIPPE.

Une dépêche?

LUCIEN.

Tu l'as dit... et qui nous apporte la fortune, mon petit!

PHILIPPE.

C'est l'affaire d'Amérique?

LUCIEN.

Bien mieux... Le père Prola est mort... Il possédait aux environs de Toulon une montagne de bauxite... il n'en faisait rien... il ne voulait pas vendre ses terrains... On va mettre tout ça en exploitation... Je suis l'ami du fils Prola... il a besoin d'argent... Tout ça est arrangé d'avance, tu comprends?... Nous sommes riches, riches!... Ah! mon vieux, mon vieux, tu n'es pas content?

PHILIPPE.

Je suis content que tu sois content.

LUCIEN.

Nous sommes riches... Tu ne sais pas ce que ça veut dire : deux, trois millions, peut-être... Vois-tu, tu assistes en ce moment à la minute la plus merveilleuse de ma vie... J'ai la gorge sèche... (Il se verse un verre de porto.) Bois aussi, Philippe.

PHILIPPE.

Je n'ai pas soif, papa.

LUCIEN.

Bois sans soif, Philippe... (Il se verse un deuxième verre de porto.) Ah! quand j'ai ouvert ce télégramme tout à l'heure et que j'ai lu les premiers mots : *Antoine Prola vient de glisser*... j'ai failli crier, crier de joie... J'avais envie de sauter, de danser et pourtant, pas un muscle de mon visage n'a tressailli... Ah! Philippe, la maîtrise de soi, le contrôle de soi, très important, essentiel dans la vie... Maintenant, je peux m'abandonner à ma joie qui est extrême!

Il se verse encore un verre de porto.

PHILIPPE.

Papa, c'est le troisième.

LUCIEN.

Tu les a comptés?... Sois tranquille, jamais gris, moi... jamais, Philippe, tu ne me verras gris... Et c'est inouï, ce qui m'arrive!... Depuis trois ans, j'étais sur l'affaire du Mexique... c'est là-dessus que je comptais... je misais sur le pétrole... dans des pays lointains... Eh bien, non, c'est la bauxite qui sort!... Dans notre belle France, dans le Var, à deux pas!... C'est toute la vie, ça, Philippe! Hein! s'il avait fallu allumer la lampe de famille... Quelle catastrophe!... Quinze minutes de fou rire... Qu'est-ce que tu veux que je te donne?... Si quelque chose peut te faire plaisir... va... va...

PHILIPPE.

Laisse-moi le temps.

LUCIEN.

Oui, tu n'as pas l'imagination rapide, toi. Il te faut le temps de réaliser... Moi, mon vieux, c'est déjà fait... Il me semble que j'ai toujours eu deux cent mille francs de rente... ça m'est agréable tout de même... C'est ma revanche!... Je vais m'offrir le luxe de payer mes créanciers... et le plaisir de les reconduire à coups de botte.

PHILIPPE.

Oh! papa!

LUCIEN.

Trop contents... ils s'excuseront même... avec des : « Oh! monsieur Aumailles, nous n'avions jamais douté, un homme comme vous!... » Tu verras quelles platitudes peut faire faire l'argent... Et puis je vais louer la Thibaudière pour cet été... et, si ça me plaît,

si je veux, je l'achèterai... Ah! la joie de pouvoir dire : « Si je veux!... » Et les Vallier y seront invités... elle est charmante, Mme Vallier, tu ne trouves pas?

PHILIPPE.

Oh! si, papa!

LUCIEN.

Tu n'as pas été brillant avec elle, tu sais... A quoi penses-tu?

PHILIPPE.

Je pense que maman serait bien heureuse, si elle était encore là...

LUCIEN.

Il faut toujours que tu trouves le moyen de vous attrister... J'y pensais aussi... pas la peine de le dire... Où dînons-nous ce soir?

PHILIPPE.

Mais, papa, est-ce que nous ne devions pas dîner avec ce qui reste du goûter?

LUCIEN.

Plus maintenant... plus maintenant... non, non, nous sortons... va t'habiller... nous allons dîner dans un grand restaurant... le meilleur... le plus chic...

PHILIPPE.

J'aime mieux rester ici... mais je ne t'empêche pas...

LUCIEN.

A ton aise... moi, je vais passer mon smoking... Décidément tu ne veux pas venir?

PHILIPPE.

Oh! non, tu sais... moi je ne fais pas très grand restaurant... ça ne m'amuserait pas...

LUCIEN.

Alors, tu vas rester ici toute la soirée?... Veux-tu de l'argent pour aller au théâtre, au cinéma, où tu voudras?

PHILIPPE.

Non, merci.

LUCIEN.

Qu'est-ce que tu vas faire?

PHILIPPE.

Je vais lire, écrire...

LUCIEN.

Les Larmes?... Oh! je ne rentrerai pas tard... couche-toi tout de même sans m'attendre. (Alexis est entré pour débarrasser.) Alexis, je viens de recevoir une nouvelle admirable... Tenez, prenez ces cent francs.

ALEXIS.

Merci, monsieur.

LUCIEN.

Écoutez donc, Alexis, si je vous prenais à mon service, ça vous irait?

ALEXIS.

Oh! oui, monsieur... j'aimerais bien quelque chose de fixe... parce que les extras... au jour d'aujourd'hui... et depuis que j'ai perdu ma pauv' femme...

LUCIEN.

C'est bon... c'est bon... ne pleurez pas... on arrangera ça... (Alexis va pour sortir. Il le rappelle.) Alexis! Alexis!

ALEXIS.

Quoi donc, monsieur?

LUCIEN.

Vous pourrez garder ma chemise... Je veux que tout le monde soit heureux!

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

PREMIER TABLEAU

A la campagne. Une ancienne chapelle transformée en bibliothèque. Un escalier en colimaçon menant à une galerie.

Au lever du rideau, la scène est vide.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCIEN, ALEXIS.

Lucien Aumailles entre, suivi d'Alexis portant un buste de J.-J. Rousseau dans ses bras.

LUCIEN.

Comment se fait-il que la porte était ouverte?

ALEXIS.

J'aurai oublié de la fermer ce matin, après avoir fait le ménage.

LUCIEN.

Je ne veux pas de ça, Alexis, je vous l'ai déjà dit : je veux que personne n'entre ici... Je me suis réservé

cet endroit pour y venir travailler, réfléchir et me retrouver un peu seul... Je tiens absolument à ce que ce pavillon soit toujours fermé à clé... C'est compris?

ALEXIS.

Monsieur peut être tranquille... ça n'arrivera plus... Où faut-il placer ce bonhomme?

LUCIEN.

Ce bonhomme, Alexis, c'est Jean-Jacques Rousseau... l'auteur des *Confessions*... Un livre admirable!

ALEXIS.

Un calotin?

LUCIEN.

Non, pas précisément.

ALEXIS.

Il a l'air bien intelligent... Où faut-il le mettre?

LUCIEN.

Mettez-le sur ce meuble, à la place de cette nymphe.

ALEXIS.

Le sujet est plaisant...

LUCIEN.

Vous trouvez?... Elle est à vous.

ALEXIS.

Oh! monsieur...

LUCIEN.

Mettez-la dans votre chambre, je ne veux plus la voir... L'ancien propriétaire de ce château m'a laissé comme ça quelques navets dont je me débarrasserai peu à peu.

ALEXIS.

Il paraît que c'était un original... D'ailleurs, pour avoir installé une bibliothèque dans une ancienne chapelle...

LUCIEN.

Vous ne pouvez pas vous faire à cette idée-là, Alexis? C'était peut-être un libre-penseur... La pièce est agréable, très fraîche... Combien y a-t-il de degrés?

ALEXIS, consultant le thermomètre.

Dix-huit.

LUCIEN.

C'est merveilleux!... quand il y en a vingt-cinq dehors à l'ombre! Il fait même un peu frais... C'est une telle différence... Ouvrez donc la fenêtre!

ALEXIS.

Il fait aujourd'hui un plat de chaleur!... Mais, moi, j'aime la chaleur.

LUCIEN.

Ça se trouve bien.

ALEXIS.

Et puis, c'est la campagne... Au jour d'aujourd'hui, il y a des domestiques qui n'aiment pas la campagne.

LUCIEN.

Plaignons-les.

ALEXIS.

Ah! oui, monsieur... plaignons-les! Une propriété avec une petite rivière pour pêcher à la ligne, c'était mon rêve.

LUCIEN.

Il est exaucé.

ALEXIS.

Monsieur a joliment bien fait d'acheter ce château.

LUCIEN.

Je suis ravi, Alexis, d'avoir votre approbation... Alors, vous vous plaisez dans votre nouvelle situation?

ALEXIS.

Beaucoup... Et monsieur?

LUCIEN.

Moi?

ALEXIS.

Oui.

LUCIEN.

La situation n'est pas nouvelle pour moi, Alexis... J'ai été très riche... j'ai aimé le luxe... ensuite, j'ai vécu pendant quelques années avec plus de simplicité... Et puis, je me suis convaincu que l'on a des devoirs et que, quand on a de l'argent, il faut le dépenser... largement.

ALEXIS.

C'est bien vrai... largement... tout en faisant des économies.

LUCIEN.

Ce que je vous dis là, vous pouvez le répéter à l'occasion dans le pays.

ALEXIS.

Oui, monsieur... je n'y manquerai pas.

LUCIEN.

A l'occasion... à l'occasion... Que dit-on de moi dans le pays?

ALEXIS.

Rien encore, monsieur... ils attendent... Vous savez, ils ne vont pas aussi vite qu'à Paris... ils guettent.

LUCIEN.

Enfin, est-ce que je leur suis sympathique?

ALEXIS.

Monsieur ne songe pas à la députation?

LUCIEN.

Jamais de la vie!

ALEXIS.

Alors, ça va... Si ce n'est pas pour la députation, ça va... Monsieur sait... par ici, ce n'est que croquants... En dehors de M. Barthélemy Vallier et de monsieur... ce n'est que croquants... Alors, quand ils voient passer monsieur sur sa jument blanche, le matin, ça leur rappelle le Second Empire... je veux dire aux vieux.

LUCIEN.

C'est bon... c'est bon... Vous pouvez rompre, Alexis... Qu'on ne vienne pas me déranger ici, sous aucun prétexte.

ALEXIS.

S'il vient une visite?

LUCIEN.

Je n'y suis pas.

ALEXIS.

Des fois qu'on insisterait... qu'on saurait bien que monsieur n'est pas sorti...

LUCIEN.

Alors, la cloche... vous sonnez la cloche... sauf pour Mme Vallier, bien entendu.

ALEXIS.

La voici justement qui vient.

Alexis sort.

SCÈNE II

LUCIEN, MARCELINE.

LUCIEN, arrêtant Marceline.

Ne bougez pas... n'avancez pas... restez un instant ainsi, que je vous admire avec votre auréole de soleil... Quel dommage que je n'aie pas mon appareil de photographie!

MARCELINE.

Regrets d'artiste.

LUCIEN.

Ne vous moquez pas de moi. (Marceline est entrée.) Vous allez bien depuis hier?

MARCELINE.

Très bien.

LUCIEN.

Monsieur Vallier?

MARCELINE.

Nous venons de le conduire à la gare... Il a été obligé d'aller à Paris pour recevoir une mission scientifique.

LUCIEN.

Et Gisèle?

MARCELINE.

Ma fille?... Nous sommes venues ensemble... Elle est avec Philippe... ils ont pris leurs lignes et ils sont allés pêcher des truites. Elle s'entend très bien avec votre fils... D'ailleurs, je ne la reconnais plus, ma petite Gisèle, tellement elle est changée... elle délaisse son père... Ah! le pauvre homme n'est pas très heureux...

LUCIEN.

Il se plaint?

MARCELINE.

Non, mais il est jaloux... il est jaloux de vous, de Philippe aussi, qui lui prend Gisèle... Il constate la camaraderie qui s'est établie entre ces deux enfants... Il ne dit rien, mais je le connais, il souffre... Il constate aussi notre intimité... Alors, il souffre par sa fille et par moi... Ah! il n'a pas de chance... Il est vraiment abandonné... Quand il nous a dit au revoir, tout à l'heure, pour une séparation de deux jours, il avait l'air si triste, si triste...

LUCIEN.

Asseyez-vous...

Elle s'assied. Il lui embrasse le pied.

MARCELINE.

Que faites-vous?

LUCIEN.

Je baise le charmant soulier qui vous a amenée jusqu'à moi.

MARCELINE.

Laissez, je vous en prie, c'est ridicule!

LUCIEN.

Ridicule?... je ne trouve pas... Quelle drôle de femme vous êtes! On ne vous retrouve jamais le lendemain la même qu'on vous a quittée la veille. Hier, vous étiez tendre, amoureuse. Vous m'avez donné vos lèvres...

MARCELINE.

C'est possible... mais ce n'est pas une bonne chose que nous soyons devenus voisins de campagne, croyez-moi.

LUCIEN.

Je ne vous crois pas... Une excellente chose, au contraire! Et puis, vous ne m'avez pas défendu de venir habiter auprès de vous... N'aviez-vous pas hâte de me voir quitter Paris, m'installer ici? Allons, la tristesse de votre mari vous a déraisonnablement impressionnée.

MARCELINE.

Déraisonnablement?

LUCIEN.

Mais oui... A quoi pensez-vous?

MARCELINE.

A ce que vous serez cet hiver.

LUCIEN.

Par 25 degrés à l'ombre!

MARCELINE.

C'est mon défaut... Quand je ne pense pas au passé, je pense à l'avenir.

LUCIEN.

Et moi au présent.

MARCELINE.

Oh! je sais bien.

LUCIEN.

Dame! Il faut bien que quelqu'un y pense, à ce pauvre présent!

MARCELINE.

Savez-vous comment je vous vois en ce moment?

LUCIEN.

Non... mais dites toujours.

MARCELINE.

Je vous vois, cet hiver, chez vous... habit noir, gilet blanc, cravate blanche, le chapeau claque sur la tête... vous passez votre pelisse... Dehors il tombe de la neige qui fait sucre en poudre autour des réverbères, et, par terre, purée de marrons glacés...

LUCIEN.

Quelle imagination!

MARCELINE.

Vous courez à des divertissements où je ne figure pas, où je ne figure jamais, comme le soir de ce jour où j'étais venue chez vous pour la première fois et où vous m'aviez dit que vous m'aimiez... et, ce soir-là, pendant que je pensais à vous et que je vous imaginais chez vous, pensant à moi, on pouvait vous voir dans un restaurant à la mode, avec une grue.

LUCIEN.

C'est de l'histoire ancienne.

MARCELINE.

Il y a trois mois.

LUCIEN.

Il me semble qu'il y a trois ans... Ce que vous êtes rétrospective... vous revenez toujours sur cette histoire-là.

MARCELINE.

Il faut croire que ça m'a frappée...

LUCIEN.

Je vous ai expliqué... j'étais si heureux... vous saviez que je vous aimais... j'avais reçu cette dépêche... la fortune et l'amour revenaient dans ma vie... tout me souriait. Alors, je n'ai pas pu rester chez moi... j'avais envie de voir du monde, de m'étourdir...

MARCELINE.

Pourquoi vous étourdir, puisque vous étiez si heureux?

LUCIEN.

L'excès du malheur ou du bonheur peut avoir les mêmes effets.

MARCELINE.

Vous avez réponse à tout... Moi, j'avais envie d'être seule, de ne voir personne... Ce soir-là, le dîner entre mon mari et ma fille m'a paru interminable et, après le dîner, j'ai prétexté une migraine pour me retirer dans ma chambre, pour mieux penser à vous... je n'ai pas dormi de la nuit... et vous, pendant ce temps-là...

LUCIEN.

Mais, moi aussi, je pensais à vous.

MARCELINE.

Oh!

LUCIEN.

Mais oui... j'allais au restaurant pour m'isoler... parfaitement... Il y a des gens qui ne peuvent s'isoler qu'au milieu du bruit... Je suis, ou plutôt j'étais de ces gens-là... car j'ai bien changé.

MARCELINE.

Croyez-vous?

LUCIEN.

N'en doutez pas... je ne savais pas que je rencontrerais Mlle Vouvray... la preuve, c'est que j'avais demandé à Philippe de m'accompagner... Ah! il n'a pas voulu, ce n'est pas ma faute... J'entre donc dans ce restaurant... Mlle Vouvray entre deux minutes après... elle vient me dire bonjour et s'invite à dîner... je ne pouvais pas lui dire que j'attendais quelqu'un... elle aurait bien vu que ce n'était pas vrai...

MARCELINE.

Et après?

LUCIEN.

Après, rien, je vous jure... une amie... on s'est séparé... Si vous croyez que tous les hommes et toutes les femmes qui dînent ensemble se croient obligés, après, d'aller dormir côte à côte... la vie ne serait plus possible... je vous l'ai déjà dit cent fois... c'est curieux comme vous éprouvez le besoin de vous tourmenter.

MARCELINE.

C'est qu'il y a de quoi, ce n'est pas pour mon plaisir... je pense, je réfléchis...

LUCIEN.

Trop.

MARCELINE.

Et le jour où j'ai rencontré chez vous cette vieille actrice, Mme Piernotte, installée comme chez elle à prendre le thé.

LUCIEN.

Oh! comme chez elle... C'est une amie...

MARCELINE.

Toujours.

LUCIEN.

Il n'y a jamais rien eu entre elle et moi.

MARCELINE.

Il n'y a jamais rien avec vous...

LUCIEN.

Enfin... est-ce qu'il y a quelque chose entre nous?... Pourtant voilà trois mois que nous nous voyons presque tous les jours... à Paris ou ici.

MARCELINE.

Vous étiez plus attentif, à Paris... A Paris, chaque matin, je recevais une lettre.

LUCIEN.

Je ne peux pas vous écrire ici... les lettres vont d'abord à Paris et reviennent... je vous verrais avant que vous ayez reçu ma lettre... Ce n'est pas à moi, c'est à l'administration, à la centralisation qu'il faut vous en prendre.

MARCELINE.

Vous pourriez, de temps en temps, me faire porter un mot.

LUCIEN.

Pour attirer l'attention! pour vous compromettre! Je ne pense pas qu'à moi, je pense à vous... je ne vous aime pas seulement pour moi, mais pour vous... Seulement, vous êtes arrivée, aujourd'hui, toute pleine de récriminations.

MARCELINE.

Oui, je suis injuste, ennuyeuse, n'est-ce pas?... Oh! ne dites pas non... je m'en veux assez, mais c'est plus fort que moi.

LUCIEN.

Non, vous n'êtes pas ennuyeuse... mais je vous vois inquiète, et ça me chagrine... quand vous avez un moment d'élan, de confiance... comme hier... vous vous reprenez aussitôt... je dois vous reconquérir...

MARCELINE.

Non, non, n'essayez pas... c'est que, voyez-vous, j'ai tellement peur... je suis si exclusive, si exigeante... Pendant qu'il en est temps encore, laissez-moi partir... je fais appel à votre générosité...

LUCIEN.

Soit... alors, partez.

MARCELINE.

Nous allons rejoindre les enfants?

LUCIEN.

C'est ça... allons rejoindre les enfants... Évitons désormais toutes les occasions de nous trouver ensemble... partez... mais, alors, c'est que vous ne m'aimez pas.

MARCELINE.

Ne dites pas ça... Je ne vous aime pas?

LUCIEN.

Non.

MARCELINE.

Hélas! beaucoup trop... beaucoup trop... Vous pouvez me faire beaucoup de mal... Vous m'en avez déjà fait... c'est la première fois que je tremble ainsi.

LUCIEN.

J'ai fait de la belle besogne... j'ai éteint votre sourire!... Eh bien, soit, je ne veux que votre bonheur, et le bonheur ne fait pas cette pauvre figure-là. Je m'éloignerai, je voyagerai avec Philippe, ce ne sera pas une fausse sortie, comme au théâtre... j'irai très loin... je vous reviendrai tel que vous me désirez.

MARCELINE.

Et comment croyez-vous donc que je vous désire?

LUCIEN.

Aimable, affectueux, empressé.

MARCELINE.

Imbécile!

LUCIEN.

Ah! le premier mot tendre que vous prononciez aujourd'hui.

MARCELINE.

Imbécile! imbécile!

LUCIEN.

Un peu trop convaincue, maintenant.

MARCELINE.

Imbécile! qui m'arrive empêtré de toute la bêtise des femmes qu'il a cru aimer! Moi aussi, moi aussi, j'ai un passé... Seulement, ce passé-là, dès que je vous ai vu... N'approchez pas!... Il faut encore que je vous dise... que je puisse vous dire... oui, oui, vous me faites peur.

LUCIEN.

Je ne suis pas une brute...

MARCELINE.

Vous me faites peur parce que vous êtes faible.. Il n'y a que les faibles pour être cruels... J'ai peur! j'ai peur!... j'ai peur de moi, surtout. Aujourd'hui, je ne voulais pas venir... mon mari était si triste... Il voulait que je l'accompagne à Paris... j'aurais mieux fait... Il sentait qu'il devait me protéger... et qu'il y avait de la catastrophe dans l'air!

LUCIEN.

Oh! de la catastrophe...

MARCELINE.

Du désordre dans mon cœur, si vous aimez mieux.

LUCIEN.

Le premier désordre, que vos parents et vos amis ont sanctionné, c'est que vous ayez épousé un homme qui avait vingt ans de plus que vous... et qui les a encore et même davantage.

MARCELINE.

Et vous, vous avez vingt ans de moins que vous!

LUCIEN.

Ça vaut mieux.

MARCELINE.

C'est terrible... Je ne voulais pas venir... je voulais déposer Gisèle ici... et puis rentrer chez moi.

LUCIEN.

Joli programme!

MARCELINE.

Raisonnable programme... Et puis, je suis venue... je n'en pouvais plus... C'est assez triste, n'est-ce pas? de n'être pas maîtresse de soi, de son impatience... c'est déplorable!

LUCIEN.

C'est admirable!

MARCELINE.

Oh! non! Enfin, quoi, vous avez réussi... vous devez être content... c'est un succès... Je ne me reconnais plus... N'approchez pas, Lucien, je vous en supplie... Quand j'entre ici, le cœur me bat au point que je crois tomber... Quand je pars, je suis folle d'ennui et de chagrin... Et la jalousie, par-dessus le marché... Tenez, j'ai été jalouse de Mme Piernotte... C'est à cause d'elle que j'avais hâte que vous quittiez Paris, que vous veniez vous installer à la campagne.

LUCIEN.

A cause de Mme Piernotte!

MARCELINE.

Oh! vous n'avez pas besoin de feindre l'étonnement... A la réflexion, je pense bien que vous ne pouvez pas aimer cette vieille comédienne sur le retour et qui économise ses baisers depuis qu'ils coûtent si

cher... Mais vous m'avez fait rencontrer chez vous avec elle pour exciter ma jalousie... Le moyen classique... tous les moyens vous sont bons... Est-ce vrai? Ne mentez pas.

LUCIEN.

Oui, c'est vrai... Je voulais savoir si vous m'aimiez, car il n'y a pas d'amour sans jalousie.

MARCELINE.

Vous croyez? Ah! ce que vous êtes banal! Mais l'amour confiant, sans occasion d'être jalouse... la vie unie, le ciel sans nuages... Je suis grotesque, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Vous êtes divine! La conclusion de tout cela, Marceline, elle tient en trois mots : nous nous aimons... C'est très beau, mais ce n'est pas lugubre à ce point-là... Un peu de courage, ma chérie, un peu de courage!

MARCELINE.

Oui, vous parlez comme un chirurgien : un peu de courage, ce ne sera rien.

LUCIEN.

Ce sera merveilleux.

MARCELINE.

C'est toujours merveilleux avec vous! Savez-vous ce qui serait merveilleux?... Faire une belle amitié avec cet amour...

LUCIEN.

Comme les mauvais peintres font un crépuscule avec une aurore ratée?... Marceline, il est trop tard pour l'amitié.

MARCELINE.

Ou trop tôt, n'est-ce pas?

LUCIEN.

Si vous avez ces idées-là, si vous ne croyez pas à la durée de notre amour...

MARCELINE.

De votre amour.

LUCIEN.

Alors, je comprends vos hésitations, votre désarroi... allez-vous-en si vous voulez.

MARCELINE.

Vous vous mettez devant la porte.

LUCIEN.

Non, je l'ouvre toute grande, et je ne ferai pas un geste pour vous retenir... seulement, ce seuil franchi, vous n'aurez plus en moi qu'un camarade, je vous préviens; et si c'est là votre désir, vous serez exaucée.

MARCELINE.

Comme vous vous consolez vite!...

LUCIEN.

Je ne me console pas... mais j'ai horreur des choses inachevées... Avez-vous vu parfois des villes bâties pour le plaisir?... on a commencé à construire des théâtres, des casinos, mais on n'a pas pu trouver les fonds pour les finir... rien n'est plus triste que l'aspect de telles villes

MARCELINE.

Moins triste que les villes jadis heureuses et prospères et maintenant abandonnées.

LUCIEN.

Elles ont été heureuses au moins, vous le dites vous-même... elles ont couru leur chance... Décidez.

MARCELINE.

Vous parlez de plaisir, de théâtre, de casinos... Moi, je rêve de bonheur...

Elle fait quelques pas vers la porte.

LUCIEN.

Adieu, Marceline!

MARCELINE.

Ah! comme vous jouez avec moi... Non, non, pas adieu, vous voyez bien que je ne peux pas, que je ne peux pas, que je suis vaincue...

LUCIEN.

Mais non, je ne joue pas avec vous... je vous aime, Marceline, je vous adore... vous aussi. vous avez tué mon passé en moi... Qu'avez-vous à me reprocher depuis que je vous connais?... je n'ai fait que vous obéir... Pour vous plaire, pour vous avoir, ne suis-je pas devenu un campagnard, à l'abri de tout soupçon... Vous m'avez transformé... j'ai vu la vérité... la vérité, c'est vous... je ne pourrais plus me passer de vous... c'est un autre homme qui ferme les bras sur vous... Vous permettez?

MARCELINE.

Oui, Lucien... pour toujours?... Répétez : pour toujours.

LUCIEN.

Pour toujours...

MARCELINE.

Je vous aime.

LUCIEN.

Enfin, je vous retrouve, ma chérie, ma jolie, mon amour... Vous souriez, maintenant... Oh! votre sourire, j'ai envie de le mordre...

MARCELINE.

Mordez!

LUCIEN.

Venez... viens... je te désire...

MARCELINE.

Non, Lucien... c'est fou!

LUCIEN.

Viens!

A ce moment, on entend la cloche.

MARCELINE.

Qu'est-ce que c'est?

LUCIEN.

Une visite... Elle arrive bien...

MARCELINE.

Quel avertissement!... quel son de cloche!

LUCIEN.

Attendez-moi là... je vais l'expédier, ce visiteur... Attendez-moi, surtout... D'ailleurs, je vais vous enfermer.

MARCELINE.

Oh! Lucien!

LUCIEN.

Je plaisante... mais je crains que vous ne m'attendiez pas... Venez avec moi... venez avec moi... il faut que vous soyez auprès de moi pendant que j'accomplirai cette corvée, sans cela je n'en aurais pas le courage... je serais impoli, grossier, pour me débarrasser de ce gêneur...

MARCELINE.

Vous avez raison... il vaut mieux que je vienne avec vous.

Ils sont sortis. Lucien a fermé la porte à clef. Quelques secondes. On entend, dehors, sous la fenêtre, les voix de Philippe et de Gisèle.

SCÈNE III

PHILIPPE, GISÈLE.

Par la fenêtre ouverte, Philippe saute dans la bibliothèque.

PHILIPPE.

Gisèle!... Gisèle...

GISÈLE, dehors.

Oh! non! non! je vous assure... N'entrons pas...

PHILIPPE.

Mais si, voyons! Qu'est-ce que ça peut faire? Ce sera très amusant!... Je vais vous aider... Allez, hop!

GISÈLE, dehors.

Je ne pourrai jamais... c'est trop haut!

PHILIPPE.

Mais non... je vais vous aider... faites comme moi... mettez les mains sur le rebord de la fenêtre. Mainte-

nant, un rétablissement... là... Passez vos jambes... Laissez-vous aller dans mes bras... N'ayez pas peur...

GISÈLE, après avoir sauté à son tour dans la bibliothèque.

Je n'ai pas peur, Philippe, mais c'est très mal ce que nous faisons là... votre père ne veut pas qu'on entre ici... c'est de la désobéissance avec effraction...

PHILIPPE.

Il n'y a pas d'effraction... la fenêtre était ouverte...

GISÈLE.

C'est égal... allons-nous-en, Philippe... Si votre père arrivait.

PHILIPPE.

Il est occupé... vous avez bien vu... C'est M. Dysdère qui est venu faire une visite. Nous avons tout le temps d'examiner ces lieux défendus.

GISÈLE.

Je n'aime pas faire ce qui est défendu.

PHILIPPE.

Vous ne ressemblez pas aux autres petites filles.

GISÈLE.

Faut croire... Je vous assure, nous ferions bien mieux de retourner pêcher des truites... ou bien d'assister à la visite de M. Dysdère.

PHILIPPE.

Merci bien... la société de M. Dysdère par cette chaleur a quelque chose d'asphyxiant... Nous voilà ici, restons-y... Je prends tout sur moi... Vous m'avez suivi, vous m'avez obéi.

GISÈLE.

Je vous ai obéi à vous qui désobéissez à votre père.

PHILIPPE, examinant la bibliothèque.

Le voilà donc, cet endroit mystérieux. Comment le trouvez-vous?

GISÈLE.

Sympathique... frais...

PHILIPPE.

Oui, frais... Par ce soleil tropical, c'est appréciable.

GISÈLE.

En somme, c'est une bibliothèque...

PHILIPPE.

Pas davantage.

GISÈLE.

Installée dans une ancienne chapelle.

PHILIPPE.

Ça m'en a tout l'air... une chapelle désaffectée... Alexis dit : « désinfectée... » et il ajoute : « Désaffectée n'a pas de sens! »

GISÈLE.

Je crois que nous aurons vite fait le tour de cette île!

PHILIPPE.

En tant que Robinsons, nous sommes refaits!... Nous y sommes de notre poche... Tout de même, s'il fallait faire le tour de tous ces livres-là...

GISÈLE.

Assurément... il y en a, des livres... presque autant que chez nous!

PHILIPPE, *examinant les rayons.*

Et des beaux!... Classiques latins, classiques grecs.... et tous les grands auteurs, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours... L'ancien propriétaire était un homme de goût... Il y a là une belle collection... Ah! vive la province pour avoir le temps de lire! C'est égal, j'aimerais bien avoir une bibliothèque comme celle-là à ma disposition.

GISÈLE.

Je ne sais pas pourquoi votre père ne vous laisse pas en profiter.

PHILIPPE.

C'est des idées qu'il a comme ça... Il a décidé qu'il viendrait ici se recueillir, méditer, penser... penser!... Penses-tu?... je ne crois pas qu'il leur fasse beaucoup de mal à tous ces bouquins!

GISÈLE.

Pourquoi dites-vous ça? Il y a justement un livre sur la table.

PHILIPPE.

Ah! oui, c'est vrai... Qu'est-ce que c'est?... *les Confessions!*... C'est donc ça qu'il en parle tout le temps depuis huit jours!... Il vient de découvrir *les Confessions!* A son âge!... Il était temps!

GISÈLE.

Vous êtes sévère pour M. Aumailles... Je n'aime pas vous entendre parler ainsi.

PHILIPPE.

Pourquoi?

GISÈLE.

Parce qu'il me semble que vous n'aimez pas votre père.

PHILIPPE.

J'ai beaucoup d'affection pour lui... mais je peux trouver que, comme penseur, il laisse beaucoup à désirer... enfin, il y a mieux. Ça ne m'empêche pas de l'aimer bien... seulement, je n'ai pas d'admiration pour lui... D'ailleurs, c'est réciproque.

GISÈLE.

Comment!

PHILIPPE.

Lui non plus n'a pas d'admiration pour moi... il me trouve gauche... l'air d'un professeur de grec... Tiens, une collection de *L'Illustration*... ça doit être amusant à feuilleter... 1852, 53, 54, 60, 63... Quelle année voulez-vous?

GISÈLE.

Ça m'est égal.

PHILIPPE.

1863?

GISÈLE.

Si vous voulez.

PHILIPPE, ouvrant le volume.

Leurs Majestés l'Empereur et l'Impératrice posent la première pierre du Trocadéro... Le général Ulysse Grant, commandant en chef des Fédéraux, à la bataille de Pittsburg... Types de la rue... le marchand de coco... Ah! ils ne sont plus comme ça, les marchands de coco!... Ils n'ont plus une belle fontaine dans le dos, avec de beaux gobelets, un beau tablier blanc...

GISÈLE, riant.

Comme vous êtes drôle!

PHILIPPE.

Vous trouvez?... Papa ne me trouve pas drôle... Parlons net, il me prend pour un imbécile.

GISÈLE.

Oh!

PHILIPPE.

C'est comme je vous le dis...

GISÈLE.

Moi, je m'amuse beaucoup avec vous, Philippe.

PHILIPPE.

C'est sans doute pour ça que je vous aime, Gisèle... Je parie que vous ne devinez pas ce rébus!

GISÈLE.

Voyons... une note de musique... c'est un *la*... Une dame qui laisse tomber sa robe par la fenêtre... Un S... Deux pavés... Un bout de fil... Un ciel de lit... Un monsieur dans une baignoire...

PHILIPPE.

C'est tout? C'est tout ce que vous voyez?... A mon tour... la note de musique, un *la*, en effet... la dame qui laisse tomber sa robe par la fenêtre... chute de robe... S... les pavés, pierre... la chute de Robespierre.

GISÈLE.

Vous êtes épatant!... Après?

PHILIPPE.

Le fil, c'est une ficelle... le ciel de lit, un dais... le monsieur dans une baignoire... il a un nom, le monsieur dans une baignoire... Comment s'appelle-t-il?

GISÈLE.

Je ne sais pas.

PHILIPPE.

C'est écrit dessus.

GISÈLE.

Ah! oui! Jack... il s'appelle Jack...

PHILIPPE.

Donc, Jack au bain... Récapitulons... la chute de robe... S... pierre... fit celle... des... Jacobins.

GISÈLE.

Épatant! Épatant!

PHILIPPE.

N'est-ce pas? J'aime mieux vous dire tout de suite que j'avais lu la solution au numéro suivant.

GISÈLE.

C'est de la triche!

PHILIPPE.

Poursuivons... La Cour à Fontainebleau... Voyez ces beaux messieurs en redingote et en chapeau haut de forme qui rament sur l'étang... comme ils sont bien habillés!... ils me font penser à papa... papa ne cesse de me répéter : « A ton âge, j'étais déjà réputé pour mon élégance... A ton âge, je mettais mon pantalon sous mon matelas pour qu'il ait le pli... »

GISÈLE.

Pourtant, vous êtes plus coquet depuis quelque temps.

PHILIPPE.

Vous l'avez remarqué?... Oui, j'aime bien papa...

GISÈLE.

Mais vous le jugez et vous avez tort.

PHILIPPE.

Oh! je ne le juge pas... seulement, je le regarde vivre et je ne peux pas arriver à le prendre au sérieux... il n'est pas méchant, mais il est frivole... jamais il ne m'a battu, et pourtant il lui arrive parfois de m'envoyer moralement une gifle... j'en vois trente-six chandelles... Ainsi, tenez, un jour, il m'a dit brusquement : « Philippe, il ne faut plus nous tutoyer... c'est commun. »

GISÈLE.

Alors?

PHILIPPE.

Alors, ça m'a fait de la peine.

GISÈLE.

Et il vous a dit ça, comme ça, sans raison?

PHILIPPE.

Pas tout à fait... c'était le jour où vous êtes venue pour la première fois chez nous, rue Vaneau... Devant Mme et Mlle Vallier, devant des femmes chics, il trouvait mieux de ne pas se tutoyer... Eh bien, ça, c'est tout mon père.

GISÈLE.

Mon pauvre Philippe... C'est un peu à cause de moi que vous avez eu ce chagrin... Que pourrais-je faire pour le faire oublier?

PHILIPPE.

Tutoyez-moi.

GISÈLE.

Oh! non!

PHILIPPE.

Je plaisantais. (Il se lève et va ranger *L'Illustration.*) Remettons ce livre... il ne faut laisser ici nulle trace de notre passage... Comme vous voilà songeuse!

GISÈLE.

C'est ce que vous venez de me dire.

PHILIPPE.

Ça n'a aucune importance... je ne sais même pas pourquoi je vous l'ai dit.

GISÈLE.

Vous en voulez à votre père?

PHILIPPE.

Oh! non, je n'ai pas de rancune, je le jure... ni de haine, Dieu m'en préserve... moi qui flaire les haineux à quinze pas! Seulement, vous ne devez pas comprendre le sentiment que j'éprouve, vous qui avez un père que vous pouvez aimer... et admirer.

GISÈLE.

Ah! mon pauvre papa, il est parti tout triste, tout à l'heure, et j'ai des remords, Philippe.

PHILIPPE.

Des remords?

GISÈLE.

Oui... il me semble que c'est à cause de moi qu'il est triste.

PHILIPPE.

A cause de vous?

GISÈLE.

Oui, parce que je le délaisse, parce que je l'abandonne... enfin, il me semble que je l'aimais mieux avant... plus exclusivement... tandis que, maintenant, je le quitte à chaque instant pour venir chez vous... il n'est plus mon seul ami.

PHILIPPE.

N'est-il pas naturel que vous ayez un camarade de votre âge... à peu près?

GISÈLE.

Mais quel dommage qu'on ne puisse pas être heureux sans que quelqu'un soit malheureux!

PHILIPPE.

Hélas!

GISÈLE.

Et c'est plus fort que moi... Chaque jour, je me dis : « Je vais rester auprès de lui, aujourd'hui... » et puis, je sais que vous êtes là, que vous m'attendez... et alors, je viens... parce qu'ici, c'est mon plaisir.

PHILIPPE.

Et que, là-bas, c'est votre devoir.

GISÈLE.

Ne prononcez pas ce mot-là, Philippe... il me fait l'effet d'une insulte pour mon pauvre papa... Le devoir... non, non, il ne faut pas que le devoir soit une chose rugueuse, rébarbative, mais la plus douce chose, au contraire... Aussi, quand papa va revenir, je veux être plus gentille avec lui, redevenir sa secrétaire.

PHILIPPE.

Vous êtes en vacances.

GISÈLE.

Oui, mais le cœur ne doit pas prendre de vacances... Ne vous étonnez pas, Philippe, si je viens moins fréquemment ici.

PHILIPPE.

Vous avez un cœur charmant, Gisèle... Vous ferez ce que vous voudrez... Ce sera une grande privation pour moi... mais vous avez raison, il ne faut faire souffrir personne.

GISÈLE.

Et puis je vous verrai tout de même... moins souvent... Moi aussi, allez! ça me privera... beaucoup... beaucoup...

PHILIPPE.

Mais promettez-moi de ne pas mettre trop d'espace entre vos visites... vous avez aussi un devoir ici... Vous comprenez? Maintenant, je ne pourrai plus me passer de vous... je me suis habitué à vous.

GISÈLE.

Tout mouvement du cœur est un commencement d'habitude.

PHILIPPE.

C'est bien vrai... Le premier jour que je vous ai vue, nous avons causé quelques minutes... mais c'étaient les minutes les plus claires de ma vie... des minutes comme ça, je n'en avais jamais eu, je vous le jure... j'étais si heureux... c'était déjà un commencement d'habitude... Quand vous avez été partie, il m'a semblé que tout l'appartement était vide... Je me rappelle : ce soir-là, papa voulait m'emmener dîner au restaurant... mais, moi, j'ai voulu rester seul à la maison... seul avec le souvenir des instants que je venais de vivre et l'espérance d'en vivre de semblables. Je n'ai pas dîné, d'ailleurs...

GISÈLE.

Oh! pauvre Philippe! Il n'a pas dîné!

PHILIPPE.

Ne me plaignez pas... toute la soirée j'ai répété votre nom : « Gisèle, Gisèle... » J'aime tant votre nom... on dirait que c'est par un pressentiment obscur que votre mère vous a donné ce nom-là, un nom qui a des ailes! Mais promettez-moi que vous continuerez de venir ici tous les jours!

GISÈLE.

Vous étiez plus raisonnable tout à l'heure... vous m'approuviez.

PHILIPPE.

Je n'avais pas réfléchi... c'était le premier mouvement.

GISÈLE.

Il était excellent.

PHILIPPE.

Stupide... je faisais assaut de sacrifice... mais songez que bientôt nous rentrerons à Paris...

GISÈLE.

Nous ne sommes qu'au commencement de l'été.

PHILIPPE.

Ah! vous verrez comme le temps va passer vite!.. Et, alors, je frémis à la pensée que nous ne nous verrons plus que rarement... je reprendrai mes études... ça sera Paris : je vous en conjure, profitons du bel été et ne me sacrifiez pas trop à votre père... ou alors je serai jaloux et je le détesterai.

GISÈLE.

Ne dites pas ça, même en plaisantant...

PHILIPPE.

Gisèle, ma petite Gisèle!...

GISÈLE.

Philippe, mon grand Philippe!

PHILIPPE.

On est de grands amis? Ah! je voudrais devenir un homme célèbre, illustre...

GISÈLE.

Pourquoi?

PHILIPPE.

Parce que vous ne devez aimer que les hommes supérieurs comme votre père... Oui, il faut que je travaille, que je devienne un as pour rester votre ami.

GISÈLE.

Vous serez toujours mon ami.

PHILIPPE.

Donnez-moi votre main, Gisèle.

GISÈLE.

La voilà, Philippe... Avez-vous entendu?

PHILIPPE.

Quoi donc?

GISÈLE.

Écoutez...

PHILIPPE.

Une souris, sans doute... c'est là-haut.

GISÈLE.

Allons-nous-en!... il doit y avoir plus d'une heure que nous sommes là.

PHILIPPE.

Le temps vous a semblé long?

GISÈLE.

Méchant!

PHILIPPE.

Laissez-moi voir ce qu'il y a là-haut... il faut avoir tout vu...

Il grimpe l'escalier.

GISÈLE.

Dépêchez-vous!

PHILIPPE.

Oh! il y a des choses étonnantes... une machine électrique, une harpe sans cordes, une malle recouverte d'une peau de chèvre, un paravent chinois...

GISÈLE.

Philippe! Philippe!

PHILIPPE.

Quoi donc?

GISÈLE.

M. Aumailles et maman qui viennent par ici... nous sommes pris... Tant pis! nous dirons la vérité.

PHILIPPE.

Vous n'y pensez pas? Vous ne le connaissez pas... ça serait une histoire terrible...

GISÈLE.

Comment faire?

PHILIPPE.

Montez... montez vite et cachons-nous!...

Elle monte. Ils se cachent. Bruit de clef dans la serrure.

SCÈNE IV

LUCIEN, MARCELINE.

Marceline et Lucien apparaissent.

LUCIEN, tout en fermant la porte à clef.

Ouf!... ce raseur est parti!... Je n'en pouvais plus... j'avais envie de le tuer.

MARCELINE.

Pourquoi fermez-vous la porte à clef?

LUCIEN.

Parce que je t'aime!

Il la prend brusquement dans ses bras et l'embrasse sur la bouche.

MARCELINE.

Lucien, je vous en prie, c'est fou!

LUCIEN, l'entraînant vers le divan.

Je t'aime! je t'aime! je t'aime!

Pendant qu'elle se débat, mais si consentante, le rideau tombe.

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, GISÈLE.

PHILIPPE.

Gisèle... nous sommes enfermés... Gisèle, Gisèle, mon Dieu!

GISÈLE *assise, la tête dans ses mains, en haut de l'escalier.*

Philippe! Philippe! je voudrais mourir!

Il monte auprès d'elle et redescend en la soutenant.

PHILIPPE.

Gisèle, Gisèle, mon petit, je vous en supplie...

GISÈLE.

Je voudrais mourir!

PHILIPPE.

Ne dites pas ça... Partons, allons-nous-en...

GISÈLE.

Ma mère! Votre père! Quelle honte! Quelle honte!

PHILIPPE.

Écoutez, ma chérie...

GISÈLE.

Oh! Non, non, pas ces mots-là... les mêmes mots...

PHILIPPE.

Écoutez, mon amie, je vous demande de faire un effort... Avant tout, partir... il ne faut pas qu'ils puissent se douter que nous avons été témoins...

GISÈLE.

Non.

PHILIPPE.

Il ne faut pas même qu'ils se doutent.

GISÈLE.

Non, non.

PHILIPPE.

Nous serons deux pour porter cet abominable secret... Ah! mon Dieu, comme vous êtes pâle... croyez-vous que vous pouvez venir, maintenant?... essayez de faire quelques pas.

GISÈLE.

Je n'aurai pas la force...

PHILIPPE.

Il le faut pourtant... si nous étions seulement dehors, dans le jardin, nous serions sauvés... il a fermé la porte à clef... nous sommes prisonniers...

GISÈLE.

Allons-nous-en n'importe comment, Philippe, je vous en supplie...

PHILIPPE.

Il n'y a que cette fenêtre... par où nous sommes entrés.

GISÈLE.

Je ne pourrai jamais... je suis comme paralysée... en ce moment je ne peux pas... Oh! ne me quittez pas, Philippe!

PHILIPPE.

Non, non, je ne vous quitte pas... Remettez-vous, remettez-vous... Mon pauvre petit, vous êtes toute tremblante...

GISÈLE.

J'ai froid... j'ai froid au cœur... Je voudrais mourir... Ah! ce que nous avons vu là... ces paroles que nous avons entendues... c'est donc ça qu'ils appellent l'amour!... Quelle horreur! Alors, maintenant, je comprends... oui, je comprends celles qui demandent à un couvent de les sauver. Quel dégoût! J'ai mal, un mal qui ne se guérira jamais.

PHILIPPE.

Gisèle!

GISÈLE.

Non, j'en suis sûre, et j'en suis presque heureuse parce que la vie... Je ne tiens plus à rien...

PHILIPPE.

Ne dites pas ça, Gisèle... je vous en supplie... Et moi?

GISÈLE.

Il y a une heure, Philippe, je croyais à la poésie de la vie, à la bonté, à la beauté... J'étais heureuse... vous me disiez des choses si douces... C'est donc ainsi que finit l'amitié entre hommes et femmes... c'est donc vers ça que nous allions!

PHILIPPE.

Non, Gisèle, pas nous, pas nous...

GISÈLE.

Il aurait fallu crier.

PHILIPPE.

Nous étions glacés d'épouvante... nous étions cloués là par l'horreur...

GISÈLE.

Il aurait fallu mourir, Philippe, pour ne pas voir ça... Ce n'est pas seulement elle qui est dégradée, souillée, c'est moi... J'étais entrée ici toute blanche... Je ne savais rien, je ne soupçonnais rien, je n'imaginais rien... Il me semble maintenant que je suis couverte de boue et que la boue monte à ma gorge et m'étouffe... C'est ça, Philippe, ça dont les imbéciles peuvent rire... c'est à ça que mènent la tendresse et toutes ces phrases hypocrites que les hommes ont inventées... C'est à cette lutte entre deux êtres devenus fous! Des bêtes, des bêtes... oui, des bêtes!... et, s'il y a en moi une bête pareille, j'aimerais mieux la tuer tout de suite...

PHILIPPE.

Gisèle, je vous en supplie, venez... Vous ne pouvez pas rester ici...

GISÈLE.

Non, non, ne nous en allons pas encore... je n'oserai jamais reparaître devant maman... Je ne pourrai plus la voir, je ne pourrai plus l'embrasser... Je ne veux voir personne, personne... Il me semble que je suis toute seule dans la nuit...

PHILIPPE.

Vous n'êtes pas toute seule, Gisèle, vous ne serez jamais toute seule!

GISÈLE.

Ah! voyez-vous, il y a une chose épouvantable et que j'ose à peine vous avouer... Vous en qui j'avais tant de confiance, vous me faites peur maintenant... Vous m'apparaissez comme un homme...

PHILIPPE.

Je vous fais peur, moi?

GISÈLE.

Oui, je vous demande pardon, ce n'est pas ma faute... Comprenez, tout est fini pour moi, je ne crois plus à rien, je suis désespérée... Non, non, c'est fini, je ne pourrai plus jamais croire à un sentiment pur.

PHILIPPE.

Gisèle, ma chère Gisèle, ma petite Gisèle, mon amie... il y a la pureté qui ignore, mais il y a aussi la pureté qui triomphe de tout... Ce que vous sentez, je le sens moi-même... je ne savais pas non plus... je ne savais pas... On se croit averti, on croit savoir à quoi s'en tenir; mais il y a des réalités dont on excepte certains êtres... non pas parce qu'ils sont exceptionnels, mais parce qu'ils sont vos parents et qu'on les met à part de l'humanité ordinaire... J'ai cru qu'ils s'aimaient

comme nous nous aimions nous-mêmes... J'ai cru qu'ils étaient unis par la même tendresse... mais, puisque nous ne pouvons plus avoir d'illusions sur eux, tâchons de garder au moins nos illusions sur nous-mêmes... Je resterai votre ami, votre camarade, votre frère... Je vous guérirai avec mon amitié... Mais ne dites pas que je vous fais peur, que vous n'avez plus confiance en moi... Voulez-vous que je sois votre frère à tout jamais?

GISÈLE.

Oui, Philippe, mon frère... c'est ce mot-là que j'attendais... Il y a quelques minutes, je peux vous le dire maintenant, je voulais me tuer.

PHILIPPE.

Et vous m'auriez laissé!...

GISÈLE.

A quoi puis-je vous servir avec ma faiblesse?

PHILIPPE.

Je ne suis pas bien fort non plus... mais deux faiblesses qui s'unissent, ça devient une force.

GISÈLE.

Jurons, quoi qu'il arrive, de ne nous séparer jamais... Vous le jurez?

PHILIPPE.

Je le jure.

GISÈLE.

Promettez-moi que nous resterons comme nous sommes maintenant... ce serait si beau!... Un frère et une sœur... Autrement, je me tuerai... Je ne veux pas, vous comprenez... je ne veux pas... c'est trop

horrible!... Promettez-moi que vous me sauverez... Un frère et une sœur... Vous me sauveriez, Philippe... Dites seulement oui...

PHILIPPE.

Oui, Gisèle.

GISÈLE.

Vous êtes bon.

PHILIPPE.

J'ai besoin de vous comme vous avez besoin de moi.

GISÈLE.

Si j'emporte d'ici la certitude, la foi que vous serez tel que je le désire, vous verrez... j'oublierai... j'oublierai... bientôt je pourrai sourire... Je ne vous ennuierai pas... je serai gaie... puisque je suis sûre que vous me sauverez...

PHILIPPE.

Oui, ma chère Gisèle, ma chère petite blessée... je vous garderai... je vous défendrai... je vous respecterai... Ce que j'aime en vous, c'est votre cœur. Quand nous rentrerons à Paris, je vous donnerai une petite bague...

GISÈLE, souriant.

Une petite bague toute blanche.

PHILIPPE.

Vous direz que vous l'avez achetée.

GISÈLE.

Elle ne me quittera jamais.

PHILIPPE.

Maintenant, pouvez-vous vous en aller d'ici?... Vous sentez-vous assez de force?... On doit nous chercher, s'inquiéter...

GISÈLE.

Qu'est-ce que nous dirons?

PHILIPPE.

Il faut mentir... c'est notre devoir... Nous dirons que nous sommes sortis du parc, que nous sommes allés nous promener dans la campagne... que nous avons oublié l'heure...

Bruit d'une clef dans la serrure. La porte s'ouvre. Aumailles parait.

GISÈLE.

Ah!

SCÈNE II

Les mêmes, LUCIEN.

LUCIEN.

Comment! vous étiez là?... D'où sortez-vous?... Votre mère vous cherche, Gisèle... On ne vous a pas vus de l'après-midi... Depuis combien de temps êtes-vous donc ici?

PHILIPPE.

Nous venons d'arriver.

LUCIEN.

Vous venez d'arriver!... c'est vrai, ça, Gisèle?

GISÈLE.

Mais oui... A l'instant.

LUCIEN.

Ah! Mais par où donc êtes-vous entrés?... j'avais fermé la porte à clef... Par où êtes-vous entrés?

PHILIPPE.

Par cette fenêtre.

LUCIEN.

Par cette fenêtre... Vous avez escaladé?

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

C'est toi qui as eu cette idée-là... tu as entraîné Gisèle?

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

Tu l'as entraînée? Pour quoi faire, hein?

GISÈLE.

Nous voulions regarder des livres.

LUCIEN.

Ah! vraiment... Mais comme vous êtes pâle, Gisèle... et toute tremblante.

PHILIPPE.

Parce que vous nous avez surpris...

LUCIEN.

Je t'avais défendu d'entrer ici!

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

Alors, je te prie de me répondre.

PHILIPPE.

Et moi je vous demande de l'indulgence et surtout de ne pas dire un mot à Mme Vallier...

LUCIEN.

Tu commandes... C'est admirable!

PHILIPPE.

Je demande.

LUCIEN.

Bien sûr... je n'irai pas lui faire cette peine... mais je ne vous fais pas mes compliments, Gisèle.

PHILIPPE.

Laissez-là, mon père... c'est moi le seul responsable... allez-vous-en, Gisèle...

LUCIEN.

Tu as raison... Allez rejoindre votre mère, Gisèle.

GISÈLE.

A tout à l'heure, Philippe.

PHILIPPE, lui serrant la main.

A tout à l'heure.

Gisèle est sortie.

LUCIEN.

Toi, mon ami, un instant!

SCÈNE III

PHILIPPE, LUCIEN.

LUCIEN.

Et, maintenant, à nous deux... il y a quelque chose de louche, là-dessous, de très louche, et que je veux éclaircir sur-le-champ... Alors! Vous étiez venus regarder des livres?

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

Quels livres?

PHILIPPE.

Des livres... il n'en manque pas!

LUCIEN.

Tu mens!

PHILIPPE.

Soit.

LUCIEN.

Ton air embarrassé et arrogant à la fois, le trouble de Gisèle, les regards que vous avez échangés, tout me dit que tu mens.

PHILIPPE.

Son trouble, elle vous l'a expliqué... vous nous avez surpris.

LUCIEN.

Oui, tu ne manques pas d'aplomb... Eh! bien, mon garçon, sais-tu où tu es, ici?

PHILIPPE.

Dans la bibliothèque.

LUCIEN.

Oh! je t'en prie, pas de cabrioles. Tu es ici chez ton père.

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

Et sais-tu qui reçoit ton père chez lui, dans son château?

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

Non... il reçoit la femme et la fille de M. Barthélemy Vallier... et sais-tu qui est Barthélemy Vallier?

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

Non... un homme devant qui le monde savant s'incline et qui mérite le respect.

PHILIPPE.

D'accord.

LUCIEN.

Je n'ai pas besoin de ton approbation... et puis ne me regarde pas avec cet air-là.

PHILIPPE.

Quel air?

LUCIEN.

L'air de te moquer de moi... je ne le supporterai pas... Oui, le plus grand respect... mais, le respect!... c'est encore un de ces mots qui n'ont aucun sens pour toi, qui n'éveillent rien en toi; tu as le cœur sec comme la plupart des jeunes gens de ta génération... Tu n'es qu'un hypocrite et un voyou.

PHILIPPE.

Mon père... vous n'avez pas le droit.

LUCIEN.

Je n'ai pas le droit, je n'ai pas le droit... Tu crois peut-être que tu n'es plus un enfant!

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

Et tu en es fier!

PHILIPPE.

Non.

LUCIEN.

Oui, non... imbécile! Qu'est-ce que ça veut dire? Un voyou, voilà ce que tu es.

PHILIPPE.

Tenez, j'aime mieux ne pas vous répondre.

Il a un mouvement vers la porte.

LUCIEN, le retenant par le bras.

Parbleu! ce serait plus commode... Je te jure que tu ne sortiras pas d'ici sans m'avoir dit la vérité.

PHILIPPE.

Mais de quoi m'accusez-vous?... Dites-le moi, au moins, que je puisse me défendre.

LUCIEN.

La fille de M. Vallier... la fille de M. Vallier! quand j'y pense! L'autre jour, il me racontait sa vie... c'était beau comme du Plutarque... Je lui ai dit : « Ah! mon cher maître, quel dommage que mon fils ne soit pas là pour vous entendre! » Sais-tu ce qu'il m'a répondu? « J'aime beaucoup Philippe : c'est un enfant d'une grande franchise et d'une grande sensibilité. » Pauvre homme!... comme on peut se tromper... Ah! oui, pauvre homme!

PHILIPPE.

Laissez M. Vallier, tranquille... Encore une fois, je veux savoir de quoi vous m'accusez.

LUCIEN.

De quoi je vous accuse? Je n'ose même pas me le formuler à moi-même... Épargnez-moi la honte de vous le dire!

PHILIPPE.

Et vous, épargnez-moi la honte d'un tel soupçon... Vous avez là une pensée affreuse, abominable, vous m'entendez, abominable!

LUCIEN.

Oh! pas d'indignation, pas de grands mots... je n'en suis pas dupe... Vous avez vis-à-vis de Gisèle une attitude inquiétante, équivoque... Tout le monde le remarque... et ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'en aperçois... Vous compromettez cette enfant... Elle ne peut plus se passer de vous... vous ne pouvez

plus vous passer d'elle... Sitôt qu'elle arrive ici, vous n'avez qu'une idée, c'est de vous échapper avec elle, loin de tous les regards... Vous avez pris sur elle un ascendant... inexplicable, une influence détestable. D'ailleurs, il faut que cette intimité cesse... Je vous collerai, dès demain, interne dans un lycée... Quant à Gisèle, sa mère fera bien de la mettre, elle aussi, en pension... Et c'est le conseil que je lui donnerai.

PHILIPPE.

Je ne vous le conseille pas... ce serait tout à fait l'assassiner.

LUCIEN.

Vous voyez bien! A la pensée d'être séparés, vous perdez la tête.

PHILIPPE.

Mon père, je vous conjure de m'écouter... Il n'y a rien d'équivoque dans mon attitude envers Gisèle... Elle est pour moi une camarade, une amie... Quant à notre intimité, vous ne pouvez pas vous en étonner, vous en alarmer... N'est-ce pas vous-même qui l'avez encouragée, organisée?

LUCIEN.

Organisée?...

PHILIPPE.

N'est-ce pas parce que vous connaissiez Mme Vallier que j'ai connu Gisèle?... N'est-ce pas parce que vous avez acheté cette propriété auprès de la propriété de Mme Vallier que nous nous voyons tous les jours, Gisèle et moi? Oui, j'ai pour Gisèle une grande amitié, une profonde tendresse, je ne m'en cache pas; mais l'amitié la plus pure, la tendresse la plus respectueuse... vous pouvez me croire.

LUCIEN.

Alors, pourquoi l'avez-vous entraînée ici?... Pourquoi était-elle livide et frémissante?... Que vous disiez-vous? Que s'est-il passé? Vous ne répondez pas... vous ne pouvez pas répondre!

PHILIPPE.

Et vous, vous ne pouvez comprendre qu'on puisse aimer une jeune fille, qu'on puisse éprouver une joie très grande rien qu'à se trouver auprès d'elle, à lui parler, et même qu'elle soit tout pour vous, sans qu'on poursuive le but que vous imaginez...

LUCIEN.

Je vous prie de le prendre sur un autre ton et vous renversez singulièrement les rôles... Ma parole, à vous entendre, dans tout ceci, on dirait que c'est vous qui êtes le juge!

PHILIPPE.

Je ne vous juge pas... je ne me permets pas de vous juger; mais le sentiment que j'ai pour Gisèle ne doit vous gêner en aucune façon dans vos rapports avec M. Barthélemy Vallier... Soyez sans crainte... je n'ai pas démérité... Je peux paraître devant lui sans rougir et lui serrer la main.

LUCIEN.

Ta parole d'honneur?

PHILIPPE.

Je vous le dis, ça doit suffire.

LUCIEN.

Tu deviens bien solennel, tout à coup.

PHILIPPE.

C'est que tout cela est très grave... plus grave que vous ne le pensez et d'une autre manière que vous le pensez.

LUCIEN.

Pourquoi ne me tutoies-tu pas?

PHILIPPE.

Vous me l'avez défendu.

LUCIEN.

Pas quand nous sommes seuls.

PHILIPPE.

Ainsi cela m'est plus facile quand il y a du monde.

LUCIEN.

Voyons, je ne suis pas un puritain... J'ai eu des petites cousines, moi aussi, et, mon Dieu, tu aurais essayé d'embrasser Gisèle...

PHILIPPE.

Mais non, mais non, puisque je vous dis que non!

LUCIEN.

Bien, bien, ne te fâche pas... mais reconnais que les apparences...

PHILIPPE.

Oh! les apparences!...

LUCIEN.

Avoue que n'importe qui s'y serait trompé.

PHILIPPE.

C'est possible.

LUCIEN.

A plus forte raison, moi, ton père, qui ai des responsabilités.

PHILIPPE.

Sans doute... C'est égal, vous m'avez dit des choses...

LUCIEN.

Veux-tu que je te fasse des excuses?...

PHILIPPE.

Non... je crois que vous étiez sincère...

LUCIEN.

Ah! pour ça, oui... Tu as raison, Philippe, tu n'es plus un enfant... Désormais nous devons être deux camarades, deux amis... Allons, donne-moi la main et va retrouver ces dames.

Poignée de main. Philippe est sorti.

LUCIEN.

Avec tout ça, je ne sais plus ce que j'étais venu chercher ici... Ah! oui, son écharpe...

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

Un bureau élégant. Philippe travaille. Porte au fond communiquant avec une galerie; porte à droite communiquant avec la chambre de Philippe; porte à gauche communiquant avec l'extérieur. Il est six heures de l'après-midi.

Par la porte du fond, restée ouverte, M. Aumailles entre : il est vêtu d'une élégante robe de chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

PHILIPPE, LUCIEN.

LUCIEN.

Eh bien!

PHILIPPE.

Oh!

LUCIEN.

Je t'ai fait peur?

PHILIPPE.

Je ne t'avais pas entendu.

LUCIEN.

Et alors, qu'est-ce que tu en dis?

PHILIPPE.

De quoi?

LUCIEN.

De ton auteur, parbleu... Regarde... comment me trouves-tu?

PHILIPPE.

Tu as très bonne mine.

LUCIEN.

C'est tout? Je ne te parais pas rajeuni? Alors, c'est raté.

PHILIPPE.

Qu'est-ce qui est raté?

LUCIEN.

Il vient de sortir d'ici un artiste merveilleux!

PHILIPPE.

Il t'a fait ton portrait?

LUCIEN.

Il m'a refait mon portrait : massage à la vaseline, pulvérisation d'eau chaude pour resserrer les pores... un supplice.

PHILIPPE.

Inutile!

LUCIEN.

Ne dis pas ça, il n'est jamais trop tôt pour prendre ses précautions... un an de plus, un soin de plus... je tiens cet apophtegme d'un vieux demi-castor. Tu n'as pas connu ça, toi, les demi-castors?...

PHILIPPE.

Non.

LUCIEN.

Je t'en félicite... Moi, j'ai connu les derniers... Tout de même, il y a quelque chose de mélancolique dans ces opérations... tu ne trouves pas?

PHILIPPE.

Oh! si.

LUCIEN.

Tu n'as pas besoin de dire : « Oh! si », comme s'il s'agissait d'une catastrophe... Tu n'as pas de mesure, pas de nuances... et puis, tu as toujours l'air de vous juger, de vous blâmer.

PHILIPPE.

Mais pas du tout.

LUCIEN.

C'est déjà assez embêtant de vieillir... On s'y prend à deux fois, avant de se regarder dans une glace... on se regarde par la bande, une première fois en plissant les yeux, comme font les peintres pour trouver leur tableau plus joli... une deuxième fois, franchement, bravement, avec une sale anxiété qui vous pince le cœur... Tu ne comprends pas ça, parce que tu es jeune, mais tu verras, tu verras... ton tour viendra.

PHILIPPE.

Oh! moi, je ne suis pas beau.

LUCIEN.

Tu n'es pas beau, parce que tu crois que tu n'es pas beau... Affaire de volonté. Tu es très gentil garçon... tu fais même des conquêtes... il paraît.

PHILIPPE.

Je t'en prie...

LUCIEN.

Je ne te parle pas de Gisèle... Gisèle, c'est la fiancée, la pure jeune fille... tu es très gentil garçon, et puis tu serais beaucoup mieux encore si tu prenais un peu d'exercice... Tout le temps assis, courbé comme un pauvre! C'est très gentil de travailler, mais le fin du fin, vois-tu, c'est de faire travailler les autres... C'est là l'exquis du genre et la joie de l'amateur; je partage l'humanité en deux classes : les intelligents qui dirigent...

PHILIPPE.

Et les imbéciles qui exécutent.

LUCIEN.

Voilà. Il faut savoir monter. Il y a un an, nous habitions rue Vaneau, tu faisais ton lit, et plus d'une fois il m'est arrivé de rapporter le dîner dans ma serviette... la serviette de l'homme d'affaires! Fini, ce temps-là! Maintenant, nous habitons un appartement convenable, rue de Courcelles, nous avons quatre domestiques et l'on travaille pour nous... Il y a des étapes dans la vie... Il y a eu l'étape... mettons difficultés financières... l'étape-amélioration, l'étape-triomphe... mais ce n'est pas précisément ça que j'étais venu te dire... Je pars demain matin pour Bruxelles.

PHILIPPE.

Tu seras longtemps absent?

LUCIEN.

Non... deux ou trois jours... Alors, si par extraordinaire Mme Vallier et Gisèle revenaient avant jeudi, je te serais obligé de dire que je suis... Où pourrais-je bien être?

PHILIPPE.

A Bruxelles...

LUCIEN.

A Grenoble, tiens.

PHILIPPE.

Pourquoi?

LUCIEN.

Pourquoi? Tu es superbe, toi, tu ne devines rien. Pourquoi? Parce que j'ai besoin d'un peu de liberté... je ne veux pas qu'on me suive pas à pas, même en pensée. Non, non, de l'air, de l'air... on a besoin d'air. Ah! mon pauvre vieux, quand Mme Vallier m'a annoncé : « Ma sœur est très malade, il faut que je parte tout de suite », j'ai respiré. La Combelle, Puy-de-Dôme, ce n'est pas en face... J'avais quelques jours de vacances! On ne revient pas du Puy-de-Dôme comme du Vésinet!... Je ne suis pas un monstre... je ne me suis pas réjoui de la maladie de cette vieille fille que je ne connaissais pas et qui ne servait à rien après tout. Elle est morte avant-hier matin... Il y aura des formalités à régler... quelques réceptions... des repas mortuaires, etc... Je connais la province... On n'a pas tant d'occasions de se distraire. Mme Vallier ne m'annonce pas son retour avant jeudi... mais, avec les femmes, sait-on jamais! Enfin, si ces dames débarquaient à l'improviste... je suis à Grenoble. Compris?

PHILIPPE.

Oui, papa.

LUCIEN.

Tu as l'air chaviré... que veux-tu? Les amitiés, si précieuses, si précieuses entre hommes et femmes, ont leur aurore, leur épanouissement et leur crépuscule. Eh! oui, ce n'est pas gai, j'en conviens, mais on

ne peut pas lutter contre cette fatalité avec des massages à la vaseline et des pulvérisations d'eau chaude. Mme Vallier est une femme charmante, une amie incomparable, mais tyrannique. Et si tu veux que j'aille jusqu'au bout de ma pensée, j'estime que Gisèle t'accapare beaucoup trop... Méfie-toi... il faut varier ses sympathies... sous peine... eh! sous peine d'affaiblir son intelligence... Cette petite est tout le temps fourrée ici...

PHILIPPE.

Nous travaillons ensemble, tu le sais.

LUCIEN.

Oui, je le sais... Elle entre par cette porte... elle passe des heures ici... elle s'installe... vous travaillez... et elle deviendra sans doute aussi savante que toi. Mais toi, tu risques de devenir bête comme une petite fille.

PHILIPPE.

Oh!

LUCIEN.

Il n'y a pas de « oh! », je n'en veux pas d'autre preuve que la façon dont tu viens de te conduire avec Kiki.

PHILIPPE.

Avec Kiki?

LUCIEN.

Allons, ne fais pas l'étonné... je suis au courant... sa sœur m'a tout raconté. Mon petit Philippe, tu manques de confiance et ça me chagrine... tu chagrines ton vieux père. Pourtant, il me semble que je ne te traite plus en gamin. Je t'ai installé ce bureau au bout de l'appartement... tu as ton entrée parti-

culière, tu as ta clef, tu peux rentrer à l'heure que tu veux. Je te donne de l'argent, je ne te tiens pas sous mes jupes, façon de parler. Alors, ne fais pas l'enfant... je sais tout... je ne te fais pas de reproches... et j'aurais d'ailleurs mauvaise grâce à te reprocher une aventure dont je suis la cause indirecte... Tu vois, je prends mes responsabilités. Je t'emmène l'autre soir dîner au cabaret... le hasard place à côté de nous Léo et Kiki Fontenilles... La conversation s'engage... à rien... Ce sont des artistes... Kiki fait de la peinture, cubiste naturellement. Léo se destine à l'opéra... elle chante demain soir à Bruxelles... Tu vois, je te traite en camarade... Tu as plu à Kiki... elle t'a emmené à Montparnasse... elle t'a montré son atelier, ses tableaux, ses cheveux... Je ne te demande pas de détails, je n'en suis pas encore là, Dieu merci! Tout cela n'a rien de désordonné... tu n'as pas besoin de rougir. Elle est amusante, cette Kiki, pas?

PHILIPPE.

Oui.

LUCIEN.

Tu l'as revue?

PHILIPPE.

C'est-à-dire...

LUCIEN.

C'est-à-dire qu'elle t'a écrit pour te revoir... Oh! je t'en prie, Philippe, pas cette tête de cancre interrogé par l'examinateur... Elle t'a écrit, je le sais... j'ai vu l'autre matin, au courrier, une lettre d'elle. Elle écrit rue Decourcelles en un mot, com e sa sœur... c'est une habitude dans la famille, peut-être un vœu! Et toi, tu lui as répondu une lettre incohérente... elle n'a pas de secret pour sa sœur qui n'en a pas pour moi... Tu comprends, nous sommes beaux-frères de la main gauche, c'est assez amusant!

PHILIPPE.

Non!

LUCIEN.

Si... Il est vrai que des goûts et des couleurs... enfin! tu lui as écrit une lettre stupide : un gros travail te forçait à rester enfermé... Il ne fallait plus t'écrire, ni chercher à te revoir. Qu'est-ce que tout cela signifie?

PHILIPPE.

Oh! père, je vous en supplie, ne me parlez plus de cette histoire-là!... C'est ridicule! J'ai pu me laisser entraîner...

LUCIEN.

Enfin... tout de même... elle a été ta maîtresse.

PHILIPPE.

C'est possible, mais c'est fini... je veux que ce soit fini... Je n'ai qu'une idée, c'est de rester ici, de travailler et de ne plus sortir.

LUCIEN.

Oui, tu es bourrelé de remords à cause de Gisèle... Tu es tout près de pleurer... ne dis pas non... Je vois des larmes briller dans tes yeux, tu es chambré comme je le serais moi-même, — oh! en tout bien tout honneur et en pure amitié — par Marceline, si je n'étais fermement décidé à ruer dans les brancards. Dix-huit ans et ça se laisse impressionner par une idylle! Idylle, mon vieux, ça commence comme idiot et ça finit comme imbécile. Non, non, si tu m'en crois, dans l'intérêt du père et du fils, et de l'esprit, car nous finirions tous deux par en manquer totalement, l'étape Vallier est finie, archifinie.

PHILIPPE.

Père, c'est impossible, tu n'y penses pas!

LUCIEN.

Je ne pense qu'à ça... j'occupe une situation. Il m'est désagréable de n'être reçu chez les Vallier qu'en l'absence du gâteux.

PHILIPPE.

Le gâteux?

LUCIEN.

Oui, le père Vallier, avec sa cravate qui tourne et ses bottines à élastiques... Il s'imagine d'être jaloux, maintenant! Nous espacerons... Oh! ça peut se faire doucement, avec tout le doigté possible, mais nous espacerons. C'est la vie, ça, mon vieux... Tu verras comme c'est facile. On se retourne un instant, on fait un gentil bonsoir de la main, comme ça, on sourit avec une pointe d'émotion et on repart... Il ne faut jamais brusquer... Le grand art, vois-tu, c'est de noyer le poisson... Tu as eu tort de brusquer avec Kiki... tu es très embêté... tu as peur qu'elle ne vienne te relancer ici!

PHILIPPE.

Oh! non, père, ce n'est pas de ça que j'ai peur, mais tu parles de ne plus voir Mme Vallier et Gisèle... C'est impossible... Jamais Gisèle ne comprendra... Depuis six mois que nous sommes revenus de la campagne, elle a été pour moi la camarade la plus affectueuse...

LUCIEN.

Raison de plus... Et puis, je ne te parle pas de cesser de les revoir tout à coup; non, mais espaçons, élaguons, semons, noyons. Ne fais pas cette tête d'en-

terrement, j'ai dit... monsieur Gisèle!... Allons, ta main... Je ne dîne pas avec toi, ce soir; je vais m'étendre sur mon canapé et laisser reposer mes traits... selon la méthode de Mme Récamier... De la gaîté, voyons, puisque je ne t'adresse aucun reproche... puisque j'admets Kiki... Je la préfère même à Gisèle pour toi.

PHILIPPE.

Mon père...

LUCIEN.

C'est comme ça... Je crois que je suis large, je ne suis pas un père de théâtre... Je ne monte pas sur mes grands chevaux... Je me contente de te faire profiter de mon expérience. Bonsoir. (Alexis paraît.) Qu'est-ce que c'est?

SCÈNE II

PHILIPPE, LUCIEN, ALEXIS.

ALEXIS.

Monsieur, c'est Mme Vallier.

LUCIEN.

Je vous avais dit que je n'y étais pour personne.

ALEXIS.

Aussi, j'ai bien dit à Mme Vallier que monsieur n'était pas là... Monsieur pense bien que je suis à la page... Et ça n'a pas été commode... On a beau prendre l'accent de la vérité... les femmes, monsieur sait bien ce que c'est... Et Mme Vallier vous regarde

avec des yeux qui vous fouillent jusqu'au tréfonds du tréfonds... « Alors, qu'elle m'a dit, je voudrais parler à M. Philippe. »

LUCIEN.

Vous lui avez dit que M. Philippe était là?

ALEXIS.

Dame! j'avais pas d'instructions rapport à M. Philippe!

LUCIEN.

Eh bien, Philippe, tu vas la recevoir.

PHILIPPE.

Oui, père. (A Alexis.) Faites entrer Mme Vallier.

ALEXIS.

Bien, monsieur. (D'un signe attirant Lucien à part.) Je crois de mon devoir de prévenir monsieur que Mme Vallier a un air tout drôle... Elle paraît très émue... Enfin, elle n'est pas comme à l'ordinaire. J'ai peut-être tort de dire ça à monsieur, mais j'ai tellement d'estime pour monsieur...

LUCIEN.

C'est bien, c'est bien, Alexis... Faites entrer Mme Vallier... sans vous presser... (Alexis sort.) Alors, elle revient sans prévenir; c'est inouï! Moi, j'ai besoin de ma soirée, arrange-toi... Je suis à Grenoble (Isère) pour une affaire importante... On ignore mon adresse et je reviendrai bientôt... Je vais m'habiller... je passe par ta chambre pour ne pas la rencontrer. Pas de gaffes!

Il sort. Un silence. Bruit de voix dans la galerie.

SCÈNE III

PHILIPPE, MARCELINE.

VOIX DE MARCELINE, *dehors.*

Mais non, voyons, c'est grotesque... Je ne vous dis pas que M. Aumailles est là, Alexis... Je vous dis que je veux parler à M. Philippe... (*Marceline paraît à la porte.*) Je ne vous dérange pas, Philippe?

PHILIPPE.

Mais pas du tout, madame.

MARCELINE.

Vous voulez bien que je reste un moment avec vous?

PHILIPPE.

Mais certainement, madame... Asseyez-vous, je vous en prie.

MARCELINE.

Vous êtes surpris de me voir?

PHILIPPE.

Oui... j'ai reçu ce matin une lettre de Gisèle; elle m'écrivait que vous deviez rester encore quelques jours à la Combelle pour mettre en ordre les affaires de votre sœur.

MARCELINE.

Oh! elles n'étaient pas compliquées... Ma sœur s'arrangeait, chaque soir, comme si elle avait dû mourir le lendemain... Ma sœur était une sainte... et une victime.

PHILIPPE.

On n'est jamais une sainte, sans être une victime.

MARCELINE.

Oui... on peut être aussi une victime sans être une sainte... Où donc est votre père?

PHILIPPE.

Dans le Dauphiné.

MARCELINE.

Dans le Dauphiné?... Pour quoi faire?

PHILIPPE.

Je présume qu'il a été appelé à donner son avis dans un conseil d'administration.

MARCELINE.

Vous présumez?... Alexis m'a bien dit que votre père était sorti, mais il ne m'a pas dit qu'il était en voyage... C'est curieux... il est dans le Dauphiné?

PHILIPPE.

Oui, à Grenoble, je crois.

MARCELINE.

Vous croyez! Pourquoi ne m'a-t-il pas avertie?

PHILIPPE.

Il pensait être revenu à Paris avant votre retour.

MARCELINE.

Oui, c'est moi qui suis revenue trop tôt...

Elle rit nerveusement. Un silence.

PHILIPPE.

Vous avez passé là-bas des heures sombres.

MARCELINE.

Ma pauvre sœur... oui.

PHILIPPE.

Elle a beaucoup souffert?

MARCELINE.

Non... elle s'est éteinte dans une agonie très douce, après une existence toute remplie par les devoirs religieux et les soins de son ménage et de son petit domaine... Elle avait le bonheur d'être croyante; elle est morte, assurée et confiante dans la joie sublime qui l'attendait... après! Elle répétait : « Je suis contente, bien contente », elle est morte, on peut dire, sans avoir vécu... Elle n'aura pas pesé lourd sur la terre... une fin si paisible... C'était elle qui me plaignait... elle n'avait pas tort, je l'envie, je l'envie.

Elle commence à pleurer.

PHILIPPE.

Madame.

MARCELINE.

Je vous demande pardon, Philippe.

PHILIPPE.

Oh! madame, vous avez de la peine... c'est bien naturel, bien compréhensible.

MARCELINE.

Oui, mon petit Philippe, vous êtes très bon... Je suis bien malheureuse... j'aurais voulu voir votre père... j'avais quelque chose de grave, d'urgent à lui dire... Vous n'avez pas son adresse?

PHILIPPE.

Non.

MARCELINE.

Naturellement... mon pauvre Philippe, je vous mets au supplice... je vous force de mentir. Alexis ne m'a pas parlé de Grenoble... il avait la figure d'un homme à qui on a fait la leçon... et qui est trop content de jouer son rôle dans une vilaine farce, de prendre les intérêts de son maître et d'humilier la maîtresse.

PHILIPPE.

Madame!

MARCELINE.

Eh bien, oui, tant pis... D'ailleurs, vous le saviez... vous n'êtes plus un enfant, Philippe.

PHILIPPE.

Madame, je vous en prie.

MARCELINE.

Moi, je veux être franche pour tout le monde, puisque tout le monde ment ici! Vous croyiez que, tout à l'heure, je pleurais ma pauvre sœur? Non, je pleurais sur moi... je suis un monstre d'égoïsme, Philippe, je ne pensais qu'à moi... à moi... Ma sœur est morte et ça m'est égal. Quand j'ai appris qu'elle était si malade, je ne voulais même pas quitter Paris, votre père, pour aller auprès d'elle... j'avais des pressentiments... J'ai écrit de là-bas à votre père, il m'a répondu des lettres si froides, si gênées. Alors, ce matin, j'ai pris un train... je suis partie comme une folle.

PHILIPPE.

Vous avez laissé Gisèle?

MARCELINE.

Non, elle est venue avec moi... Nous sommes arrivées tout à l'heure... je n'ai même pas pris le temps de défaire ma valise... je suis accourue ici et tout me paraît hostile. Tout me crie : « Va-t'en! qu'est-ce que tu fais ici? » Tout semble se liguer contre moi, vous-même, Philippe!

PHILIPPE.

Oh! madame.

MARCELINE.

Expliquez-moi un peu ce que je fais là et pourquoi je ne peux pas m'en aller. Je pleure sans pouvoir m'arrêter avec ça... C'est comme du sang qui coulerait d'une blessure fraîche... Il faut avoir pitié, mon petit Philippe, pitié.

PHILIPPE.

Madame, je vous plains de tout mon cœur.

MARCELINE.

Vous me plaignez, mais vous ne faites rien pour venir à mon secours.

PHILIPPE.

Que puis-je faire?

MARCELINE.

Me dire la vérité! Mais on vous a fait la leçon, à vous aussi... et vous êtes déjà un homme, inflexible. Et puis, vous êtes sans doute comme votre père, vous n'aimez pas les larmes, le chagrin. S'il me voyait en ce moment, il me trouverait affreuse. Tenez, j'ai hésité à me mettre en deuil à cause de lui... Une robe noire, c'est si triste. Et la vie, pour lui, c'est le plaisir, et

encore le plaisir, et toujours le plaisir. (Avec force.) Philippe, votre père n'est pas à Grenoble... il n'est pas parti... je le sens, je le sais... vous devez me dire où il est!

PHILIPPE.

Je vous en prie, parlez plus bas.

MARCELINE.

Pourquoi? Il n'y a personne, nous sommes seuls. Pourquoi cette précaution? Il peut nous entendre? Ah! vous voyez bien, vous ne voulez rien me dire... Vous le regretterez, Philippe. Voyons, dites-moi la vérité... je vous en supplie, au nom de tout ce que vous avez de plus cher... au nom de Gisèle.

PHILIPPE.

Ah! madame, ne mêlez pas Gisèle...

MARCELINE.

Si vous croyez qu'elle ne se doute pas, qu'elle ne sait pas. Tout à l'heure encore, quand elle essayait de me retenir...

PHILIPPE.

Comment?

MARCELINE.

Non, rien, je ne suis plus une mère : il m'a dépouillée de tout ce qui n'était pas lui. J'aime votre père, Philippe... C'est affreux d'abdiquer toute pudeur, d'avoir à vous dire ça, à vous crier ça! je l'aime à en mourir... Ce n'est pas un mot en l'air, vous savez... à en mourir! Et, maintenant, il me trompe... j'en ai la preuve... il va me quitter... Je ne l'amuse plus... Ça n'est pas drôle une femme qui aime et qui est jalouse, et qui

s'accroche... il craint tout et il a raison de craindre... Et vous vous obstinez à ne rien me dire... Vous êtes donc capable de mentir... comme Alexis... vous le regretterez, Philippe.

PHILIPPE.

Madame, si vous me promettez...

MARCELINE.

Oui, je vous promets d'être raisonnable... Il est là? (Philippe fait signe que oui.) Bien, merci... (Elle se lève, va vers la porte et l'ouvre en criant :) Lucien! Lucien! Lucien!

SCÈNE IV

LUCIEN, MARCELINE, PHILIPPE.

LUCIEN, paraissant : habit noir, gilet blanc, le claque snr la tête, manteau sur le bras.

Oh! vous, chère amie... Par exemple, en voilà une surprise!

MARCELINE.

J'étais sûre que vous étiez là!

LUCIEN.

On vous a dit le contraire?

MARCELINE.

Oui.

LUCIEN.

C'est trop bête... J'avais laissé une consigne, mais elle ne vous concernait pas... Depuis quand êtes-vous revenue?

MARCELINE.

Depuis une heure.

LUCIEN.

Vous n'avez pas perdu de temps... vous auriez dû me prévenir, m'envoyer un télégramme!

MARCELINE.

Oui.

LUCIEN.

J'ai bien pensé à vous... Votre sœur... c'est bien triste... si jeune... quarante-trois ans, vous m'avez dit?

MARCELINE.

Oui.

LUCIEN.

Le deuil vous va très bien... Vous devez avoir de la peine... et on vient vous dire que je suis absent parce que j'avais oublié de spécifier : « Bien entendu, pas pour Mme Vallier. » Je m'attendais si peu à vous voir.

MARCELINE.

Oui.

LUCIEN.

C'est égal... la stupidité de ce domestique et de Philippe, d'ailleurs... Tu entends, Philippe? Comment as-tu pu supposer?

MARCELINE.

Laissez... il a fait ce qu'il a pu...

LUCIEN.

C'est bien. Philippe, je suis très mécontent de toi.

Geste pour le congédier. Philippe sort.

SCÈNE V

LUCIEN, MARCELINE, puis ALEXIS un instant.

MARCELINE.

Menteur!

LUCIEN.

Pardon?

MARCELINE.

Menteur! Menteur! Menteur!

LUCIEN.

Voulez-vous me permettre?

MARCELINE.

Pendant que j'étais au chevet de ma sœur mourante, vous faisiez la noce avec une fille!

LUCIEN.

Les journaux ont eu tort de raconter ça.

MARCELINE.

Vous avez encore le courage de ricaner! En rentrant, j'ai trouvé une lettre qui m'a mise au courant.

LUCIEN.

Anonyme, bien entendu.

MARCELINE.

Non, signée... Il ne manque pas de gens qui vous haïssent.

LUCIEN.

Je m'en doutais, mais il est inutile de me le confirmer.

MARCELINE.

Lâche... menteur!

LUCIEN.

Vous l'avez déjà dit... vous vous répétez.

MARCELINE.

Je vous conseille de cesser, à l'instant même, vos plaisanteries.

LUCIEN.

Si je prenais ce que vous me dites sérieusement...

MARCELINE.

Que feriez-vous?

LUCIEN.

Je vous dirais qu'une insulte, même de votre bouche, est une insulte; que je vous prie de ne pas oublier qui vous êtes ni qui je suis; que je ne suis pas disposé à continuer une conversation que vous commencez sur ce ton-là... et que je vous cède la place.

MARCELINE.

Naturellement, le moyen classique... Oh! vous n'inventez rien : après l'ironie, la dignité.

LUCIEN.

Préféreriez-vous que ce fût la colère contre la colère?... Je vous laisse la place. Vous êtes dans un tel état qu'il n'y a pas moyen de causer avec vous... Vous êtes décidée à douter de tout ce que je vous dirai.

MARCELINE.

Je suis désespérée... je souffre horriblement!

LUCIEN.

Je le vois bien. Autrement, vous sauriez que des injures de ce genre, on les réserve pour l'heure de la rupture, de la rupture irrévocable... C'est ce que vous voulez?

MARCELINE.

Dites plutôt ce que vous voulez, vous!

LUCIEN.

Il n'est pas question de ça, voyons. Qu'est-ce qu'il y a? Dans quel état êtes-vous? Cette lettre, qui vous l'a envoyée?... Vous ne voulez pas me le dire?... Comment voulez-vous que je me défende?

MARCELINE.

Oh! vous trouverez toujours des explications... vous n'êtes pas embarrassé.

LUCIEN.

Qui vous a envoyé cette lettre?

MARCELINE.

Une femme.

LUCIEN.

Soyez moins vague.

MARCELINE.

Cette femme que j'ai rencontrée chez vous et qui était venue vous menacer à cause de sa fille.

LUCIEN.

Mme Harreloste?... Je vous ai donné tous les éclaircissements sur cette histoire ridicule et ancienne. Ne s'était-elle pas imaginé de me faire épouser sa fille! Me voyez-vous le mari de Junie Harreloste?

MARCELINE.

Elle n'aurait pas eu cette idée-là si vous ne l'aviez pas compromise, sa fille!

LUCIEN.

Junie Harreloste, une tragédienne!

MARCELINE.

Vous aimez les artistes, les cabotines!

LUCIEN.

Pas comme celle-là. La mère me poursuit de sa haine parce que je n'ai pas pu faire engager sa demoiselle à *l'Œuvre*. Et c'est pour une lettre d'une Mme Harreloste que vous vous mettez dans cet état-là?... Je fais appel à votre sens critique...

MARCELINE.

Je n'ai pas de sens critique.

LUCIEN.

Alors, à votre bon sens simplement, au simple bon sens. J'ai pu sortir, en effet, voir des amis pendant votre absence; j'ai voulu me retremper un peu dans

la vie de Paris, par dilettantisme, peut-être parce que je savais bien que cela me ferait savourer davantage la joie de vous retrouver. Vous voulez que je vous avoue tout... tout? Je suis rentré quelquefois à l'aube. Un petit garçon comme moi, c'est terrible! A l'aube! J'ai traîné dans la fumée et dans le fracas des dancings, exploré Montmartre, Montparnasse. Épouvantable, hein! Épouvantable! Mais soyez heureuse : je faisais dans ces endroits-là la figure des dames de l'Armée du Salut quand elles viennent y vendre leur journal.

MARCELINE.

On m'a donné le nom de cette femme.

LUCIEN.

Je serais curieux de le connaître.

MARCELINE.

Mlle Fontenilles.

LUCIEN.

Première fois que j'entends ce nom-là.

MARCELINE.

Léo Fontenilles.

LUCIEN.

Et ce prénom.

MARCELINE.

On donne de telles précisions.

LUCIEN.

Tu en es encore là, ma pauvre chérie? Mais il n'y a rien de plus facile à inventer que les précisions...

Elles ne servent qu'à masquer la vérité, les précisions, c'est bien connu... Tu l'as là, cette lettre?...

MARCELINE.

Non.

LUCIEN.

Fais voir. (Elle lui donne la lettre.) Qu'est-ce que je te disais... On mêle Philippe à cette histoire-là... Pauvre gosse! comme c'est vraisemblable!... Lui qui n'a pas bougé d'ici, tu le connais... le professeur de grec! (A mi-voix.) Pauvre Philippe! Tant pis... il faut que tout serve!

MARCELINE.

A quoi?

LUCIEN.

Comment?

MARCELINE.

Tu as dit : « Tant pis, il faut que tout serve! »

LUCIEN.

Oui... aux méchants... il faut que tout serve pour leur méchanceté; ainsi, pour te tourmenter, te torturer, la mère Harreloste n'a pas balancé à mobiliser Philippe. Charmante femme!

MARCELINE.

Rends-moi cette lettre.

LUCIEN.

Non... non... au panier...

MARCELINE.

Je vais lui écrire.

LUCIEN.

Par respect pour toi... je t'en prie... Et c'est tout?

MARCELINE.

J'arrive et tu pars.

LUCIEN.

Parce que je ne t'attendais pas avant jeudi... et que je devais être de retour mercredi soir, là! C'est moi qui devrais être offensé de ton retour brusque, sans prévenir. Tu voulais me surprendre.

MARCELINE.

J'ai réussi.

LUCIEN.

Non... Si ça te contrarie, je n'irai pas à Grenoble.

MARCELINE.

Alors, il ne s'agit pas d'une affaire si importante.

LUCIEN.

Si... très... mais qu'est-ce que ça fait? Elle serait importante pour le commun des hommes, pour ceux qui n'ont pas la chance d'avoir une maîtresse adorée qui les aime; mais pour moi l'affaire importante, c'est que tu sois heureuse, tranquille, que tu ne pleures pas, surtout, que tu ne pleures pas! Après tout, si je ne vais pas à Grenoble, ce n'est qu'un manque à gagner.

MARCELINE.

Combien?

LUCIEN.

Je ne sais pas... Cinquante, soixante mille...

MARCELINE.

Il faut que tu y ailles... tu iras... après tu dirais que c'est moi qui t'ai empêché et tu m'en voudrais.

LUCIEN.

Jamais!

MARCELINE.

Tu me donneras de tes nouvelles?

LUCIEN.

Bien sûr... C'est la première fois que nous avons une scène de ce genre... il faut que ce soit la dernière.

MARCELINE.

Oh! oui, la dernière, de toute façon, ça vaudrait mieux.

LUCIEN.

Pourquoi dis-tu ça, puisque tu n'en penses pas un mot? Tu devrais déjà être dans mes bras... Qu'y a-t-il encore?

MARCELINE.

Rien... tout... moi... je devrais hausser les épaules et m'enfuir... je ne peux pas... je ne peux pas... c'est moi qui suis lâche... Tu es peut-être sincère... tu me racontes peut-être des bourdes, grosses comme des maisons! Je n'en sais rien... je ne veux pas savoir, je ne demande qu'à te croire, je ne comprends plus le sens de tes paroles... je t'écoute et je suis heureuse... Tu es là, et je suis heureuse... c'est comme une faiblesse qui me prend... Je n'arrive plus à me souvenir de la pauvre femme que j'étais, il y a un instant... Tu es là, c'est tout ce que je demande... tu es là.

LUCIEN.

A la bonne heure... Je suis là, tel que tu me voulais.

MARCELINE.

Oh! tel que je te pressentais à la campagne... Tu te rappelles, cet été, quand j'évoquais ce que tu serais à Paris : habit noir, gilet blanc, et ce chapeau, et ce manteau... tu es là, beau, brillant... Où allais-tu?

LUCIEN.

J'allais dîner.

MARCELINE.

Avec qui?

LUCIEN.

Tout seul... c'est-à-dire avec toi, puisque tu es là, toi aussi!

MARCELINE.

Méchant! (Sonnerie.) Le téléphone.

LUCIEN.

Tu crois?

MARCELINE.

Mais oui... veux-tu que je réponde comme si j'étais la femme de chambre?

LUCIEN.

Non.

MARCELINE.

Pourquoi?

LUCIEN.

Parce que je veux que tu t'habitues à avoir confiance, pleine confiance.

MARCELINE, désignant le téléphone.

La vérité est peut-être là.

LUCIEN.

La vérité est à tes genoux. Je vous défends, Marceline, vous entendez, je vous défends de faire du mal à la Linette que j'aime et qui est confiante, elle! Je vous enjoins de laisser tranquille ma maîtresse adorée que la jalousie torture et qui prend vos sornettes au tragique. Si la vie m'accapare quelquefois... oui... si je me rends coupable de manquer un rendez-vous, de ne pas écrire la lettre attendue, j'entends que Marceline ne souffle pas des doutes injurieux à ma Linette... qu'absent, ça arrive, ça arrivera, je sois pour elle ce qu'elle est pour moi, absente. (Il la prend dans ses bras.) Ma chérie, mon absurde chérie! (Baiser.) Tiens! Je t'adore.

MARCELINE.

Oh! oui, tu dis bien : « Ton absurde chérie », tu as devant toi une pauvre femme enlaidie par les larmes, alors que j'aurais dû arriver pimpante, coquette, avec tous mes fards, tous mes bijoux, toutes mes hypocrisies, toutes mes armes...

LUCIEN, désignant le réticule.

Tes armes, elles sont là-dedans... Je suis sûr que tu as apporté ta boîte à beauté.

MARCELINE.

Oh! ce n'est pas ma boîte à beauté.

LUCIEN.

Parions... Oh! comme c'est lourd!

MARCELINE.

N'y touche pas... Oui, j'avais grand besoin que tu me dises de douces choses, que tu me berces... Si tu avais été cruel comme je m'y attendais... tiens.

Elle sort un revolver de son sac.

LUCIEN.

Pour moi?

MARCELINE.

Pour moi!

LUCIEN.

Quoi? Tu voulais...

MARCELINE.

Me supprimer, oui.

LUCIEN.

Malheureuse!

MARCELINE.

Malheureuse, oui... puisque tu m'as rendue à ma faiblesse; et tout ce que j'ai de volonté, je l'applique à te croire, à te croire désespérément... (Elle cherche dans son sac. Mouvement de Lucien.) N'aie pas peur.

Elle tire son bâton de rouge et sa boîte à poudre.

LUCIEN, prenant le revolver.

Je n'ai pas peur... mais donne... Veux-tu m'obéir?

MARCELINE.

Oui, c'est doux de t'obéir... Commande!

LUCIEN.

M. Vallier est toujours en voyage?... Je suis forcé de te le demander, puisqu'il ne veut pas me recevoir.

MARCELINE.

Il est devenu tellement misanthrope.

LUCIEN.

Soit, admettons... nous pourrions dîner chez toi.

MARCELINE.

Pas chez nous, tous les deux?

LUCIEN.

Philippe a été témoin de ton désarroi... Il me paraît nécessaire de ne pas laisser cet enfant sous cette impression... nous dînerons donc chez toi...

MARCELINE.

Il n'y a rien à la maison... Et quelle heure est-il?... Huit heures. Tout est fermé à cette heure-ci.

LUCIEN.

Ne t'inquiète pas... je vais passer chez Larville... je commanderai qu'on t'envoie un dîner complet. (Cependant, il aura pris le revolver et l'aura posé sur la table; à Marceline qui a surpris son geste.) Je garde ça.

MARCELINE.

Oh! je ne te demande pas de me le rendre... Comment ai-je pu manipuler cette chose!...

LUCIEN.

Et, maintenant, j'appelle Philippe.

MARCELINE.

Oui, oui, appelle Philippe... Il m'a vue dans un tel état, le pauvre garçon.

LUCIEN.

Prends garde, j'ai sonné.

ALEXIS *paraît.*

Monsieur?

LUCIEN.

Dites à M. Philippe de venir.

ALEXIS.

Bien, monsieur.

LUCIEN.

Tes cheveux... ton chapeau... Qu'est-ce que tu as pu lui dire à Philippe?... Vous avez causé cinq bonnes minutes ensemble... et tu as eu le temps de te déshabiller moralement... Tu te déshabilles en un clin d'œil.

SCÈNE VI

LUCIEN, MARCELINE, PHILIPPE.

MARCELINE, *apercevant Philippe qui entre.*

Le voilà... Philippe, je vous serais reconnaissante d'oublier ce que j'ai pu vous dire dans une minute d'exaltation... des folies... l'affection peut être si jalouse... vous savez, quand une femme se met à perdre la tête.

PHILIPPE.

Mais, c'est oublié, madame, je vous assure.

MARCELINE.

Merci, Philippe; vous dînez tous les deux ce soir à la maison... il faut que je prévienne Gisèle... Comme

vous êtes, surtout, pas de smoking. Tous les quatre, dans la petite salle à manger. Oh! il faut pourtant que j'achète...

LUCIEN.

Je vous défends d'acheter quoi que ce soit... je vous dis... je passe chez Larville et je vous fais envoyer le dîner pour neuf heures.

MARCELINE.

C'est bien tard.

LUCIEN.

Le temps d'y passer...

MARCELINE.

Huit heures et demie... vous n'avez qu'à téléphoner.

LUCIEN.

Non, je veux voir moi-même... c'est plus sûr... le chef est mon ami... Je veux que ce soit très bien.

MARCELINE.

Vous êtes gentil, merci, Lucien. Au revoir, Philippe... A tout à l'heure.

PHILIPPE.

A tout à l'heure, madame... Mes souvenirs à Gisèle.

MARCELINE.

Merci! Merci! Au revoir, vous! Je suis si contente! Ne me reconduisez pas, ce n'est pas la peine.

Elle sort, légère.

SCÈNE VII

PHILIPPE, LUCIEN.

PHILIPPE.

Pauvre femme!

LUCIEN.

Pauvre femme? Pauvre moi! Adieu, ma petite soirée de garçon. Larville... quel numéro?

PHILIPPE, cherchant dans l'annuaire.

Central 99-13.

LUCIEN.

« Allô... Central 99-13. » A onze heures, on met les voiles, tu entends... pour qu'il n'y ait pas d'histoires, tu diras que tu as à travailler... « Allô... Central 99-13?... Larville?... Bon... envoyez un dîner pour quatre personnes, tout de suite... oui, chez Mme Vallier, 14, rue Alfred-de-Vigny... un dîner quoi! Sole maison, poulet cocotte, salade de légumes, dessert, ce que vous voudrez... c'est votre affaire... Oui, dépêchez-vous, bonsoir. » Je viens d'avoir une petite séance pas ordinaire... Un tyran, je suis tombé sur un tyran... « Allô!... Ségur 23-47... » Veux-tu me laisser une seconde, s'il te plaît?... « Allô... Ségur 23-47. » Je me donne un an pour liquider les Vallier, je te préviens... C'est bon. (Philippe est sorti.) « Allô... Ségur 23-47?... Madame... de la part de monsieur... Allô... C'est toi, Léo? C'est moi. Bonjour, ma tendresse. Je suis retenu... oui, en retenue... va dîner seule au restaurant. Commande ce que tu aimes : caviar, écrevisses, cœur de romaine... Oh! oh! on connaît vos goûts!... Tu es

bien? Pas froid à tes petits pieds?... Après, va au théâtre ou au cinéma, ça revient au même. A onze heures et demie, tapant, je serai au Perroquet et je t'attendrai... Te dire un petit bonjour?... Alors, cinq minutes seulement... ça urge? Entendu, j'immine... et je signe ton vieux qui t'adore... » (Il ramasse son chapeau, son pardessus et appelle :) Philippe...

PHILIPPE.

Voilà!

LUCIEN.

Je vais faire une course. Sois à neuf heures moins le quart chez Mme Vallier; tu la feras patienter. Et, convenu : à onze heures, les voiles... Quelle journée!... Tiens, on frappe là, à la porte de l'escalier... Tu entends, je te dis qu'on frappe!... Ne te frappe pas... Tu as peur que ce soit Kiki?... Mon vieux, tu vas avoir une scène... c'est bien ton tour. Eh bien, ouvre!

SCÈNE VIII

Les mêmes, GISÈLE.

PHILIPPE va ouvrir et c'est Gisèle:

Ah! Gisèle, c'est vous?...

LUCIEN.

Bonjour, ma petite Gisèle... Comme vous êtes pâle! Vous avez l'air fatigué...

GISÈLE.

C'est que...

LUCIEN.

Oui, oui, je sais... ce voyage précipité... Et puis, ce malheur là-bas... Le noir vous va très bien... Enfin, elle n'a pas souffert, il paraît, votre mère m'a écrit...

GISÈLE.

Je ne vous dérange pas?

LUCIEN.

Non, non, au contraire... je sortais... Vous permettez?... une course très pressée... Je vous laisse avec Philippe... Vous avez sans doute à causer... Bonsoir, à tout à l'heure...

PHILIPPE.

Bonsoir, père.

SCÈNE IX

GISÈLE, PHILIPPE.

GISÈLE.

Comme il est gai, lui!

PHILIPPE.

Très gai.

GISÈLE.

Maman sort d'ici?

PHILIPPE.

Oui.

GISÈLE.

Que s'est-il passé?... Elle est partie de chez nous bouleversée.

PHILIPPE.

Ne vous inquiétez pas, tout est arrangé.

GISÈLE.

Ah!

PHILIPPE.

Oui... ils ont eu une discussion et ils se sont réconciliés.

GISÈLE.

Vous en êtes sûr?

PHILIPPE.

Absolument sûr. Elle est arrivée en effet bouleversée, et elle est partie enchantée...

GISÈLE.

Enchantée!

PHILIPPE.

Tenez, la meilleure preuve, nous dînons chez vous tout à l'heure.

GISÈLE.

Philippe, j'avais grand besoin de vous revoir, c'est drôle... Il me semble que tout est changé ici.

PHILIPPE.

Oh! non... c'est parce que vous n'y êtes pas venue depuis quinze jours et que, pendant ce temps-là, beaucoup de choses se sont passées auprès de vous, autour de vous, en vous... Mais, installez-vous à votre

place habituelle, comme lorsque vous veniez travailler avec moi... Moi aussi, j'avais grand besoin de vous revoir.

GISÈLE.

C'est qu'il est bien tard.

PHILIPPE.

Oh! non, restez un peu. On dîne à neuf heures. Nous partirons ensemble.

Il lui enlève son manteau, elle ôte son chapeau, elle s'assied sur le fauteuil près de la table, puis, apercevant le revolver sur la table :

GISÈLE.

Cette arme, c'est à vous?

PHILIPPE, gêné.

Non.

GISÈLE, se détournant avec un frisson.

Oui, vous avez raison, tout est arrangé... Mon pauvre Philippe, dire que nous sommes arrivés à nous réjouir que ça, que cette chose continue, pour combien de semaines, pour combien d'heures? Et, après, qu'est-ce qu'elle deviendra?... qu'est-ce que nous deviendrons?

Cependant Philippe aura glissé l'arme dans un tiroir de la table.

PHILIPPE.

Ah! nous, rien ne pourra nous séparer. Vous saviez que votre mère était venue ici?

GISÈLE.

Oui, nous avons quitté la Combelle ce matin... Elle n'y tenait plus... Nous sommes rentrées il y a une heure... A la maison, elle a trouvé une lettre; je l'ai entendue qui parlait toute seule, dans sa chambre... Elle répétait : « Il faut en finir, il faut en finir! » Puis,

elle est sortie de sa chambre... Je me suis trouvée sur son passage, dans la galerie, elle allait droit devant elle, tête baissée... En me voyant, elle a poussé un cri, elle a essayé de sourire et elle m'a dit : « Tu as une drôle de maman, ma petite Gisèle, ou plutôt, non, c'est moi qui suis ta petite fille. » Me dire ça, à moi! J'ai eu pitié, une pitié! Je l'ai prise dans mes bras. J'étais toute tremblante, mais elle tremblait plus fort que moi... Je lui ai proposé de l'emmener : « Retournons à la Combelle, toutes les deux. Dans ce calme, je te soignerai bien, tu verras. Allons-nous-en, ma pauvre petite fille, allons-nous-en. » Alors, elle m'a regardée avec une sorte, je ne sais pas, moi, une sorte de haine et elle est partie en courant... Je n'ai plus de maman, Philippe, je n'ai plus de maman!... Mon père s'est détaché de nous, il promène sa gloire à travers le monde. Je suis seule.

PHILIPPE.

Et moi, Gisèle?

GISÈLE.

Oui, Philippe, il y a vous... Pendant ces quinze jours, votre père a dû la trahir, elle en avait le pressentiment... elle ne voulait pas le quitter... Il a fallu trois télégrammes et le dernier : *Si vous voulez voir encore votre sœur vivante, prenez le train tout de suite.* Ah! ce voyage!... Elle faisait semblant de dormir pour que je ne la dérange pas, pour penser à lui... Là-bas, elle me parlait de vous pour en arriver à me parler de lui... pour pouvoir prononcer son nom... Et l'attente du courrier, devant la porte ou sur la route, et sa détresse quand elle revenait les mains vides! Je ne sais même pas si elle s'est rendu compte de ce qui se passait dans cette maison où, pourtant, la mort était entrée... C'est effrayant!...

PHILIPPE.

Oui, c'est effrayant!

GISÈLE.

Ce que je ne comprends pas, c'est que votre père n'ait pas le courage de lui dire : « C'est fini. »

PHILIPPE.

Dans les liaisons de ce genre, il y a des malentendus, des heurts, des froissements, des brouilles même... C'est le lot commun, on n'y pense plus le lendemain.

GISÈLE.

Le lot commun!

PHILIPPE.

Et puis, c'est bien difficile de dire : « C'est fini! » à une femme qui se plaint, qui pleure, qui supplie...

GISÈLE.

Vous ne croyez pas, Philippe, que tout vaut mieux que le mensonge?

PHILIPPE.

Le mensonge peut être une des formes de la pitié. J'ai vu votre mère, j'ai compris qu'elle était capable de tout. Ne croyez-vous pas que tout vaut mieux que l'irréparable?

GISÈLE.

Il viendra tout de même, l'irréparable... On ne fait que le reculer.

PHILIPPE.

Mais vous-même avez eu pitié... Vous avez pris votre maman dans vos bras... Votre premier geste de pardon a été un geste maternel.

GISÈLE.

Oui, j'ai eu pitié, mais, en lui proposant de l'emmener, je lui proposais un moyen de la guérir... Cela m'étonne que vous excusiez votre père, cela m'étonne beaucoup.

PHILIPPE.

Il est faible, léger, frivole, inconscient... Il n'est pas précisément mauvais.

GISÈLE.

Le bourreau non plus n'est pas précisément mauvais : il tue, voilà tout.

PHILIPPE.

Oh! le bourreau, c'est un bien gros mot, Gisèle!

GISÈLE.

Vous étiez moins indulgent pour votre père, autrefois.

PHILIPPE.

J'ai vieilli... j'ai réfléchi... et chaque jour nous apprend la vie... et l'indulgence.

GISÈLE.

Je le vois bien... Vous êtes resté beaucoup avec lui, ces temps-ci?...

PHILIPPE.

Forcément.

GISÈLE.

Son charme a agi.

PHILIPPE.

Que voulez-vous dire?

GISÈLE.

Vous défendez le mensonge, le pieux mensonge. Vous n'êtes plus le même, Philippe... Alors, si vous n'aviez plus pour moi l'amitié que nous nous sommes jurée, vous ne me le diriez pas, vous m'épargneriez?

PHILIPPE.

Ce n'est pas la même chose. Je n'ai pas à vous épargner, Gisèle. Quant à notre amitié... J'ai pensé à vous, pendant votre absence, j'ai beaucoup pensé à vous... et aussi à cette vieille fille qui s'éteignait sans avoir aimé, sans avoir été aimée.

GISÈLE.

Et vous la plaigniez?

PHILIPPE.

Oui... beaucoup.

GISÈLE.

Moi, je l'enviais... Elle aura vécu à l'abri de... de ce que nous voyons... Je vous l'ai écrit, vous l'avez oublié...

PHILIPPE.

Non, je n'ai rien oublié, je les sais par cœur, vos lettres. Vous me disiez : « On doit devenir très vite laide, quand on est seule... » On doit devenir très vite laide, quand on est seule...

GISÈLE.

Eh bien?

PHILIPPE.

Il paraît que votre tante Marie avait été une enfant délicieuse, jolie comme les amours, et puis une ravissante jeune fille... et puis une vieille fille.

GISÈLE.

Eh bien?

PHILIPPE.

Eh bien, vous l'admiriez, parce que vous admirez ce qui est noble, ce qui est pur... mais, par toutes les forces de votre jeunesse, vous protestiez.. vous aviez peur de lui ressembler un jour, plus tard.

GISÈLE, se levant.

Ce n'est pas vrai... Vous pensez que la mort d'une vieille fille est quelque chose d'horrible?

PHILIPPE.

Eh bien, oui.

GISÈLE.

Non, Philippe, c'est plus beau, je vous assure, que le désespoir d'une mère parce que son amant ne veut plus d'elle.

PHILIPPE.

Vous ne comprenez pas... J'ai voulu dire que votre tante Marie aurait peut-être été plus heureuse si elle avait connu l'amour.

GISÈLE.

Pourquoi prononcez-vous ce mot-là, puisque nous savons de quoi il est fait?... Nous en avons vu là-bas le geste brutal et nous voyons aujourd'hui... Pourquoi prononcez-vous ce mot-là?

PHILIPPE.

Parce qu'il existe... il est à l'origine du monde, il ne finira qu'avec lui... Un instinct, une loi, une force, une fatalité, un piège, une duperie, appelez-le comme vous voudrez, mais ne le niez pas, il existe. Ma pauvre petite Gisèle, vous n'avez vu de l'amour que la dernière aventure d'une femme vieillie et qui s'accroche désespérément au plus banal des séducteurs... et encore, ce désespoir, cette passion ont leur beauté.

GISÈLE.

Taisez-vous, c'est atroce!

PHILIPPE.

Et puis l'amour n'est pas nécessairement mensonge, trahison, souffrance! Il peut être aussi dévouement, tendresse, bonheur, Gisèle. Il y a l'amour entre deux êtres jeunes, confiants, libres... Gisèle!

GISÈLE.

Je ne m'étais pas trompée quand je trouvais que tout était changé ici. Philippe, nous ne pensons plus de même... Je vois bien que vous ne vous souvenez plus de nos projets, de nos promenades, de nos lectures, de nos travaux, de notre serment de vivre côte à côte en marge, parce que la marge est blanche!... Je n'ai pas changé, moi.

PHILIPPE.

Vous voulez être une exception... Vous vous mettez en révolte contre la nature... C'est un jeu terrible... c'est peut-être au-dessus de nos forces.

GISÈLE.

Je n'ai pas changé, mais, vous, je ne vous reconnais plus.

PHILIPPE.

Vous ne me reconnaissez plus?

GISÈLE.

Non... Ce que vous me dites, vous m'entendez, tout ce que vous me dites me meurtrit... C'est ma faute, sans doute... Mais d'où vient que je ne vous comprends plus?... qu'il y a entre nous quelque chose de déchiré?... Jusqu'à votre voix qui n'est plus la même... C'est vous, c'est toujours vous, et c'est un étranger!... Je ne vous retrouve plus. Que vous a donc appris la vie pendant ces quinze jours?

PHILIPPE, *à ses genoux.*

Gisèle!

GISÈLE.

Et pourquoi vous mettre à genoux devant moi, comme si vous aviez commis une faute... comme si vous étiez coupable? Ah! je comprends maintenant pourquoi tout à l'heure vous défendiez votre père comme un camarade, comme un complice!

PHILIPPE.

Gisèle, je vais vous dire...

GISÈLE.

Ah! ne dites rien, ne dites rien... je ne veux pas que vous me demandiez pardon... Je ne veux pas savoir... ça ne me regarde pas... je ne veux pas... je ne veux pas!... (*Elle lui met la main sur les lèvres. Il baise ardemment cette main.*) Que faites-vous?

PHILIPPE.

Gisèle, je...

GISÈLE.

Laissez-moi.

PHILIPPE.

Je vous aime.

GISÈLE.

Je ne vous entends plus.

PHILIPPE.

Si tu me trouves changé, c'est que le sentiment que j'avais pour toi s'est transformé... Ne sens-tu pas que notre amitié d'enfants évolue, que notre cœur bat plus vite?...

GISÈLE.

Non.

PHILIPPE.

Il y a quelque chose de plus fort que nous.

GISÈLE.

Non... non.

PHILIPPE.

Est-ce que chaque jour ne te fait pas plus femme... et plus jolie?... Laisse faire la vie... Écoute l'amour, oui, l'amour. Tu ne peux être guérie que par lui... Livre-toi à cette douceur... Gisèle, je t'aime, ne te défends pas... Je t'aime, tu es si jolie. Là, dans cette ombre, tu es comme une apparition. Je ne veux plus vivre sans toi, sans t'aimer, sans que tu m'aimes... Loin de toi, j'ai été faible, j'ai été coupable, je l'avoue... Si tu as deviné ma faiblesse, c'est que tu m'aimes autrement que tu ne le crois.

GISÈLE.

Non, Philippe, non.

PHILIPPE.

Je t'aime, je t'aime, je t'aime!

Il la prend dans ses bras. Une courte lutte... Elle se dégage

GISÈLE.

Mon Dieu!

PHILIPPE.

Gisèle!

GISÈLE.

Vous venez de ressembler à votre père.

PHILIPPE.

Pardon!

GISÈLE.

A votre père, là-bas...

Brusquement, enlevant une bague de son doigt, elle la pose sur la table.

PHILIPPE.

Que faites-vous?

GISÈLE.

C'est la bague, la petite bague blanche que vous m'avez donnée... le symbole de notre amitié... Un frère, une sœur... je ne peux plus la porter... Reprenez-la.

PHILIPPE.

Vous me détestez?

GISÈLE.

Oh! non, je vois bien que c'est la fatalité... Rien ne m'aura été épargné.

PHILIPPE.

Je vous demande pardon... Gisèle... Il n'y a pas de parole pour exprimer ma honte... mes remords... mon respect, oui, mon respect... Je vous demande pardon...

GISÈLE.

Relevez-vous, vous êtes tout ce que j'aime sur la terre, Philippe... Vous entendez? tout ce que j'aime... Vous voyez, je n'ai plus peur de prononcer ce mot-là.

PHILIPPE.

Vous êtes encore mon amie?

GISÈLE.

Je suis votre amie.

PHILIPPE.

Pour toujours?

GISÈLE.

Pour toujours.

PHILIPPE.

Bien vrai? Vous êtes si bonne... Vous ne me dites pas ça parce que vous voyez que j'ai tant de chagrin?

GISÈLE.

Toujours... J'ai eu tout à l'heure un mouvement involontaire... Je n'ai pas pu m'empêcher, mais, tenez... (Elle reprend la bague et la passe à son doigt.) Votre amie pour toujours...

PHILIPPE, lui baisant la main.

Gisèle, ma chère petite Gisèle...

GISÈLE.

Nous avons fait tout ce que nous avons pu, Philippe... Nous avons eu toute une année d'intimité charmante et si pure!... C'est vrai!... il y a un an que nous nous sommes rencontrés pour la première fois... Et puis, il y eut les jours heureux en Touraine, et puis ce jour affreux dans la bibliothèque... Ce jour-là, vous m'avez secourue; vous vous êtes penché sur une malheureuse que tout froisse, que tout blesse, une vaniteuse qui voulait être au-dessus des autres... Comme si l'on pouvait... C'est déjà bien d'essayer de s'envoler, puisqu'on est sûr de retomber.

PHILIPPE.

Ce n'est pas une chute, Gisèle... Vous, vous restez la plus pure, ce que vous étiez : Gisèle!

GISÈLE.

Tout de même, Philippe... oui, toute une année de bonheur, de fierté, et puis aujourd'hui... aujourd'hui... Et nous allons dîner tous les quatre, votre père, ma mère, nous deux... tous les quatre... Voilà, mais ce n'est rien, ce n'est rien... c'est la vie... Elle n'est pas belle, la vie... Il doit être tard, Philippe... ils vont s'inquiéter.

PHILIPPE.

Papa sait que vous êtes ici... Nous allons partir ensemble.

GISÈLE.

C'est ça.

PHILIPPE.

Vous voulez bien me sourire?

GISÈLE.

Mais oui, je veux bien vous sourire.

PHILIPPE.

Vous avez faim?

GISÈLE.

Pas très.

PHILIPPE.

En route, je vous achèterai des fleurs.

GISÈLE.

C'est ça... pour que je n'oublie pas... Mais, à cette heure-ci, les boutiques des fleuristes sont fermées... Ne prenez pas cet air triste, c'est comme si vous me les aviez données... ou bien, vous m'en apporterez demain... Allez mettre votre manteau.

PHILIPPE.

Vous m'attendez?

GISÈLE.

Je t'attends... tu peux m'embrasser.

PHILIPPE.

Ma chérie!

GISÈLE.

Va, maintenant, va.

Philippe passe dans sa chambre. Gisèle ouvre le tiroir de la table, en sort le revolver et tire. Elle s'écroule, petit tas blanc dans l'ombre.

PHILIPPE, accourant.

Gisèle! Gisèle! Nous l'avons tuée! Nous l'avons tuée!...

RIDEAU.

TABLE

B — 3591 — Lib.-Imp. réun., 7, rue St-Benoît, Paris.

CHOIX DE PIÈCES

BATAILLE (Henry). **L'Enchantement; Maman Colibri** . . . . 1 vol.
— **Le Masque; La Marche nuptiale** . . . . 1 vol.
— **La Vierge folle**. 1 vol. — **L'Amazone; Les Flambeaux** . . . 1 vol.
BECQUE (Henry). **Théâtre complet** . . . . 2 vol.
BERNSTEIN (Henry). **Le Bercail**. Comédie en 3 actes . . . . 1 vol.
— **L'Assaut**. Comédie en 3 actes. 1 vol. — **Théâtre**. Tome I . . . . . 1 vol.
BOUHELIER (S.-G. de) **Le Carnaval des Enfants**. Pièce en 3 actes . . 1 vol.
— **La Vie d'une Femme**. Pièce en 4 actes et 12 tableaux . . . . 1 vol.
— **La Tragédie de Tristan et Iseult**. Pièce en 4 actes et 18 tableaux. 1 vol.
CAPUS (Alfred). **La Veine**. Comédie en 4 actes . . . . 1 vol.
— **La Châtelaine** Com. en 4 actes. — **Notre Jeunesse**. Com. en 4 actes. 1 vol.
CAPUS (A.) et DESCAVES (L.). **L'Attentat**. Pièce en 3 actes . . . . 1 vol.
DONNAY (Maurice). **Théâtre complet**. Tomes I à VIII . . . . 8 vol.
— et DESCAVES (L.). **Oiseaux de Passage**. Pièce en 4 actes. . . . . . 1 vol.
GAVAULT (Paul). **La petite Chocolatière**. Comédie en 4 actes . . . . 1 vol.
GÉRARD (Rosemonde). **La Robe d'un Soir**. Pièce en 4 actes et en vers dont un prologue. . . . . 1 vol.
— et ROSTAND (Maurice). **Un bon petit Diable**. Féerie en 3 actes, en vers . . . . 1 vol.
GUITRY (Sacha). **Le Veilleur de nuit**. Comédie en 3 actes. . . . . . . 1 vol.
— **Deburau**. Comédie en 4 actes, 1 vol. — **Pasteur**. Pièce en 5 actes . . 1 vol.
— **Béranger**. 3 actes et 1 prologue, 1 vol. — **Mozart**. Comédie en 3 actes 1 vol.
KISTEMAECKERS (H.). **Le Marchand de Bonheur; La Blessure** . 1 vol.
— **L'Instinct; Marthe**. 1 vol. — **La Flambée**. Pièce en 3 actes. . . 1 vol.
— **L'Embuscade; L'Exilée** . . . . 1 vol.
— **Un soir, au front...; L'Occident**. . . . . 1 vol.
MAETERLINCK (Maurice). **Monna Vanna**. Pièce en 3 actes . . . . 1 vol.
— **Joyzelle**. Pièce en 5 actes . . . . 1 vol.
— **L'Oiseau Bleu**. Féerie en 6 actes et 12 tableaux . . . . 1 vol.
— **La Tragédie de Macbeth**, de W. Shakespeare. Traduction nouvelle . 1 vol.
— **Marie-Magdeleine**. Drame en 3 actes . . . . 1 vol.
— **Théâtre**, tomes I, II et III . . . . 3 vol.
— **Le Bourgmestre de Stilmonde; Le Sel de la Vie** . . . . . . 1 vol.
— **Les Fiançailles**. Féerie en 5 actes et 11 tableaux . . . . 1 vol.
MAGRE (Maurice) et GAILHARD (André). **La Fille du Soleil**. Tragédie lyrique en 3 actes (Poème et partition). . . . . 1 vol.
MENDÈS (Catulle). **Médée**. Tragédie en 3 actes, en vers. . . . . 1 vol.
— **Sainte Thérèse**. Pièce en 5 actes et 6 tableaux, en vers. . . . . . . 1 vol.
— **Théâtre en prose**. . . . . 1 vol.
— **Théâtre en vers**. . . . . 1 vol.
MIRBEAU (Octave). **Les Mauvais Bergers**. Pièce en 5 actes . . . . . 1 vol.
— **Les Affaires sont les Affaires**. Comédie en 3 actes. . . . . 1 vol.
— **Le Foyer**. Comédie en 3 actes (avec Thadée Natanson). . . . . 1 vol.
PICARD (André). **L'Ange gardien; La Fugitive** . . . . 1 vol.
RICHEPIN (Jacques). **Cadet-Roussel**. Comédie en 3 actes, en vers . . . . 1 vol.
— **La Marjolaine**. Pièce en 5 actes, en vers . . . . 1 vol.
— **Xantho chez les courtisanes**. Comédie en 3 actes, en vers . . . . 1 vol.
— **Le Minaret**. Comédie en 3 actes, en vers. . . . . 1 vol.
— **La Guerre et l'Amour**. Pièce héroïque en 4 actes, en vers . . . . . 1 vol.
— **La Grève des Femmes**. Comédie en 3 actes et 4 tableaux . . . . . 1 vol.
RICHEPIN (Jean). **Par le Glaive**. Edition in-8° . . . . 1 vol.
— **La Glu**. Drame en 5 actes et 6 tableaux. Edition in-8° . . . . 1 vol.
— **Monsieur Scapin**. Comédie en 3 actes, en vers. Edition in-8°. . . . 1 vol.
— **Le Chemineau**. Drame en 5 actes, en vers. Edition in-18. . . . . . . 1 vol.
— **La Martyre**. Drame en 5 actes, en vers . . . . 1 vol.
ROSTAND (Edmond). **Les Romanesques**. Comédie en 3 actes, en vers . . 1 vol.
— **La Princesse Lointaine**. Pièce en 4 actes, en vers . . . . 1 vol.
— **La Samaritaine**. Evangile en 3 tableaux, en vers . . . . 1 vol.
— **Cyrano de Bergerac**. Comédie en 5 actes, en vers . . . . 1 vol.
— **L'Aiglon**. Comédie en 6 actes, en vers. . . . . 1 vol.
— **Chantecler**. Pièce en 4 actes, en vers . . . . 1 vol.
— **La dernière nuit de Don Juan**. Poème dram. en 2 parties et un prol. 1 vol
WOLFF (Pierre). **L'Age d'aimer**. Comédie en 4 actes . . . . 1 vol.
— **Le Ruisseau**. Comédie en 3 actes . . . . 1 vol.
— **Les Marionnettes**. Comédie en 4 actes. . . . . 1 vol.
— **L'Amour défendu**. Pièce en 3 actes . . . . 1 vol.

29880. — L. Maretheux, imp., 1, rue Cassette, Paris. — 1926.

URICE
NNAY

ÉATRE

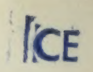
VIII

SSE A L'HOMME
OI CANDAULE
E GESTE



LIOTHÈQUE
RPENTIER

PRIX :
2 FRANCS



deux tiers (en se réservant le droit ... reprendre sa première thèse par vo... d'amendement en séance publique). ... contrepartie, socialistes et communist... reconnaîtraient au Conseil supérie... de l'Union française des prérogativ... qui en feraient autre chose qu'une c... ricature d'assemblée.

Mais la nouvelle difficulté soule... par les communistes risque de t... remettre en question.

Et il conclut :

M. Vincent Auriol voit sa tâche c... ciliatrice s'alourdir. Elle était d... assez délicate, avec le double problè... de l'élection du président de la Ré... blique et de la seconde Chambre, p... que la constitutionnalité des lois ... vînt pas la compliquer davantage.

A L'HOTEL DROUOT

DEMAIN LUNDI

VENTES. — S. 1 : Bons meubles anc. et mod. Me Ader ; MM. Damidot, Lacoste. — S. 2: Beaux meubles, tapis. Me Maurice Rheims. — S. 3 : Meubles. Me Ledoux-Lebard. — S. 6 : Objets d'ameubl., tapis d'Orient. Me Bellier. — S. 9 : Tableaux et dessins anciens

LE CARNE...

l'église Notre-Dame-de-Grâce de P... à la mémoire de M. Louis de TU... décédé à Tarbes le 24 août 194... de son fils Etienne de TUGNY, e... volontaire, Croix de guerre, mort ... la France le 6 avril 1945.

